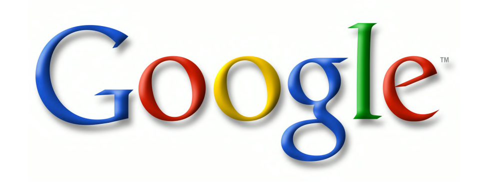
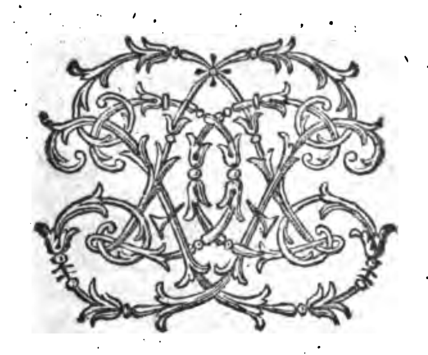




PARALLELE
DES
ROMAINS
ET DES
FRANÇOIS,

Par rapport au Gouvernement.

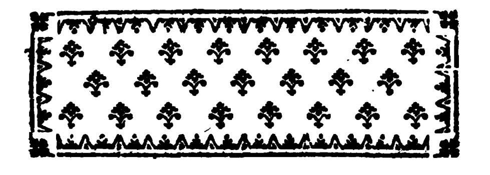
SECONDE PARTIE.



A PARIS,
Chez DIDOT, Quay des Augustins près le Pont S. Michel, à la Bible d'Or.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



PARALLELE DES ROMAINS ET DES FRANÇOIS.

Par rapport au Gouvernement.

LIVRE QUATRIE'ME.



CE seroit négliger une partie essentielle du Gouvernement politique des Sociétés, ou vouloir ne connoître que bien imparfaitement deux Nations établies par la force des Armes, & accruës par des Guerres continuelles, que de s'arrêter à ce que j'ai dit dans la premiere partie de cet Ouvrage. Il est indispensable que les Loix lient les Citoyens à l'ordre général, & les mettent en

I. Dessein général de cette seconde Partie.

ſûreté contre les violences mutuelles qu'ils peuvent ſe faire, mais il n'eſt pas moins néceſſaire qu'un Peuple ſoit à l'abri des inſultes des Etrangers.

Je tâcherai de pénétrer dans le reſte de cet Ouvrage les reſſorts de la Politique des Romains & des François, & de faire connoître le génie de leurs Ennemis. Comment ces deux Peuples n'ont-ils point ſuccombé ſous les Armes des Puiſſances qui ſe ſont ſoulevées contre eux? Comment les Romains, malgré de foibles commencemens, ſont-ils devenus les maîtres des Nations? Pourquoi les François plus puiſſans dans leur naiſſance, n'ont-ils pas fait les mêmes progrès?

Ce n'eſt point dans les caprices d'une fortune aveugle qu'il faut en chercher l'explication; la Providence a établi un ordre immuable qui rendra toujours la force & la ſageſſe ſupérieures à la foibleſſe & à l'imprudence. En ſuppoſant autant de courage & de ſageſſe dans les Carthaginois, que les Romains en avoient, & dans tous les deux les mêmes forces & les mêmes reſſources, la For-

tune n'auroit penché d'aucun côté; l'Univers eût été partagé entre ces deux Républiques, jusques à ce qu'il se fût élevé dans l'une ou dans l'autre un Annibal ou un Scipion dont le mérite rare rompît l'équilibre dans lequel on les suppose.

Les Romains dûrent vaincre les Peuples ausquels ils firent la Guerre; on verra ressortir des principes de leur Gouvernement & de celui de leurs Ennemis, comme de leurs causes, la bonne ou la mauvaise fortune, comme leurs effets. Si le hazard eut quelque part aux succès des Romains, & leur fut plus favorable qu'aux François, ce n'est que par rapport aux circonstances où il plaça ces deux Nations. Ces conjonctures furent en effet si différentes, que les Romains ne seroient jamais sortis de leur premiere médiocrité, s'ils avoient rencontré les mêmes obstacles que les François. Un Peuple aura quelquefois, selon les regles de la Politique, tout ce qui peut le rendre redoutable au-dehors, sans qu'il devienne plus puissant, les Spartiates en sont une preuve certaine; il faut encore qu'il trouve des Ennemis qui

lui soient inférieurs ou par leurs forces ou par leur politique.

II. Les François & les Romains devoient former une Société Militaire.

Il suffisoit que les François eussent pris les premiers principes de leur Police dans la Germanie, dont les Peuples, dès le tems même de Tacite (a), avoient déja fait plus de mal à l'Empire que les Samnites, les Carthaginois, les Espagnols, les Gaulois, & les Parthes mêmes, pour qu'ils dussent être guerriers. Aux Armes que porte un Peuple, on peut quelquefois connoître son génie. Les François n'étoient d'abord armés ni de casque ni de cuirasse, la pesanteur de ces Armes défensives n'eût été qu'un poids gênant pour leur activité; toûjours prêts à en venir aux mains, ils ne portoient qu'un bouclier au bras gauche, & à la main droite une Francisque, c'est-à-dire, une hache à deux tranchans, qu'ils jettoient avec une adresse merveilleuse sur le bouclier de leurs Enne-

(a) *Non Samnis, non Pœni, non Hispania, Galliæve: ne Parthi quidem sæpius admonuere... nec imp.. nè C. Marius in Italia, divus Julius in Gallia, Drusus ac Nero & Germanicus in suis eos sedibus perculerunt* Tac. in L. de Ger.

mis pour le fondre & le briser, & volant ensuite avec une rapidité égale à celle de la hache qu'ils avoient lancée, ils tomboient l'épée à la main sur des bataillons entiers, que tous les autres Peuples avoient la prudence d'ébranler & de rompre de loin par des Armes de jet.

Sous un ciel rigoureux, & sur une terre sauvage qu'ils ne sçavoient pas cultiver, les Peuples du Nord sans attachement pour leur Patrie, étoient accoutumés depuis longtems à aller chercher une meilleure destinée sur des terres étrangeres. La nécessité qui leur avoit mis les Armes à la main, les forçoit à vaincre ou à périr. Braves par ce tempérament féroce que donnent la grossiereté des mœurs, l'âpreté des climats, & des fatigues continuelles; leurs Loix, leurs coutumes, leur Politique, ne se proposoient d'autre but que de faire des Soldats; & l'on découvre même parmi eux plus de marques de ce caractere qui forme une Nation guerriere que chez les Romains.

Les François, pour m'exprimer avec plus d'exactitude, avoient un plus grand nombre de ces établisse-

mens qui provoquent le courage sans le régler, & qui sont plus capables d'inspirer aux Soldats une témérité aveugle qu'une sage valeur. Les Romains au contraire furent gouvernés presque dès leur naissance par une Police qui tendoit à régler le courage, & selon les circonstances à le retenir, à l'accroître, à le modérer entre les bornes d'une sçavante discipline.

Tout Romain & tout François fut Soldat, & l'honneur de répandre son sang pour la Patrie ne fut refusé qu'aux seuls esclaves. Quand nos Ancêtres s'établirent dans les Gaules, leurs femmes mêmes au milieu des Camps & dans la compagnie d'un Epoux toûjours armé, avoient domté la timidité naturelle de leur sexe. Elles se mêloient quelquefois parmi les combattans, ou voloient au secours de ceux que leurs blessures empêchoient de prodiguer un reste de vie.

Un caractere si violent ne se perdit point au milieu de ces délices Romaines, qui avoient autant contribué que la pesanteur même du joug de l'Empire, à émousser le courage des Gaulois. Les François après s'être em-

parés des Gaules, autant par leur politique (a) que par la force, ne se reposerent point en Conquérans lassés de leur gloire. Sans connoissance d'aucun art qui pût les occuper au-dedans de leurs familles, & consommer cette activité qui leur rendoit le repos insupportable, entourés de Barbares comme eux, & entre lesquels il ne pouvoit y avoir encore aucun lien que la politique ou la morale rendissent solide, ils se livrerent toûjours à l'impétuosité de ce génie qui, jusques alors, avoit, pour ainsi dire, été leur seul Législateur.

Les François étoient ensevelis dans une ignorance trop profonde des principes politiques du Gouvernement, pour ne pas former une Société

(a) Il s'en faut bien que les François, comme le prétend M. le Comte de Boulainvilliers, ayent réduit les Gaulois en servitude. Voyez la sçavante Histoire critique de M. l'Abbé du Bos. Grégoire de Tours donne en effet une idée bien différente de la politique de Clovis. *Burgondionibus mitiores leges instituit ne Romanos opprimerent.* L. 1. De là l'empressement des Gaulois à trahir leurs Maîtres pour passer sous l'obéissance des François. L'on a déja vû L. 2. p. 174. en quoi consistoit cet Esclavage.

Militaire. Leur grossiereté ne leur laissoit aimer que les Armes, ils furent agités par des Guerres continuelles; la défaite des Visigots, des Bourguignons, des Turingiens, &c. les livra à eux-mêmes, & ils tournerent alors leurs Armes les uns contre les autres. Il étoit difficile que le repos pût adoucir peu à peu leur caractere, la Loi de succession qui partageoit, comme je l'ai déja dit, le Trône entre tous les Princes, tenoit leur esprit toujours préparé à la Guerre Civile; toutes les inimitiés particulieres & tous les différens domestiques devenoient par ce partage des affaires d'Etat, & une source intarissable de divisions. Dans la suite le Gouvernement fondé sur les Loix des Fiefs, produisit le même effet, & nourrit de plus en plus les préjugés que les François avoient apportés dans les Gaules.

Romulus avoit toutes les qualités qui caractérisent un Conquérant, & ses Sujets n'étoient que trop portés à adopter ses passions. Les premiers avantages que les Romains remporterent de leurs courses, furent le pillage de la récolte que leurs Voisins

avoient semée, ils moissonnerent leurs champs avec l'épée, & enleverent leurs troupeaux. Quel fut, & dut être le premier sentiment de ces Peuples, quand d'une Ville qui étoit devenuë, si l'on peut parler ainsi, l'égoût de toute l'Italie, ils virent sortir une foule de Vagabonds, qui prétendoient exercer une tyrannie publique, tandis qu'ils ne devoient songer à se servir des murailles de Rome que pour se dérober ou aux Loix ou aux fers de leurs anciens Maîtres? La nécessité ne les justifia point, & ils devinrent si odieux qu'un Peuple auroit cru se deshonorer en s'alliant avec eux par le mariage.

Les Romains se virent dans cette extrémité, ou de voir périr avec eux leur nouvel établissement, ou de violer à fois tous les droits des Gens en conquérant des femmes par la trahison & par la force. Personne n'ignore l'histoire de l'enlevement des Sabines, & cette nouvelle perfidie les rendit l'horreur de l'Italie. La haine de leurs Voisins leur fut utile, elle les fit Soldats malgré eux, & entretint ce génie guerrier que le

regne long & pacifique de Numa auroit pû faire disparoître, mais qu'il rendit seulement capable d'être discipliné par Tullus Hostilius.

Les Romains étoient encore trop foibles, pour subsister sans faire la Guerre. Ils étoient haïs de tous leurs Voisins, la Religion leur promettoit une Monarchie universelle, presque tous leurs Rois aimerent la guerre, & ceux d'entre eux qui avoient plus de penchant pour la paix, n'amortissoient point un courage que la rusticité des mœurs nourrissoit pendant le repos.

Ils s'accoutumerent dès leur naissance à confondre le nom d'ennemi avec celui de voisin, & parce que l'un & l'autre réveilloient en eux la même idée, ils n'eurent d'abord qu'un seul mot pour exprimer ces deux choses dans la suite si différentes. Rome par sa situation n'étoit point propre à donner à ses Habitans du goût pour le commerce, le génie de Romulus & des Sujets qu'il rassembla n'y étoit point tourné; il auroit d'abord fallu qu'ils se rendissent les maîtres du cours du Tibre, & qu'ils conquissent les premiers fonds de leur commerce;

ainsi ils devoient toujours commencer par faire la Guerre.

Après leurs premiers progrès, la fortune les confirma dans la même conduite. L'exil des Tarquins, & l'habileté de ces Princes à leur susciter des Ennemis, rendirent la République de Brutus absolument guerriere. Les récompenses, les honneurs ne furent accordés qu'au courage & à la prudence militaire, & parce que dans le danger dont Rome étoit menacée, on n'avoit besoin que de ces vertus, tout le reste devint, pour ainsi dire, méprisable, & l'on n'honora que les qualités qui concouroient à la conservation & au lustre de la Patrie par la voye des Armes.

Le Collége des Prêtres Fécialiens que Numa avoit établi pour juger de la justice des Guerres, n'étoit point un frein capable d'arrêter les fougues de la bravoure Romaine. Ancus Marcius fit aussi sans succès les plus sages réglemens pour tout ce qui regardoit la déclaration de la Guerre. Les Romains ambitieux, aguerris, & à qui la Guerre devoit tenir lieu du commerce & des Arts par lesquels les autres Peuples s'enrichissent, au-

roient dès-lors, comme ils le firent dans la suite, plié les Loix, la Morale, & la Politique à leurs passions, si l'inimitié de leurs Voisins ne leur en eût épargné le soin.

Une ambition excessive accompagne toujours un Gouvernement où le Citoyen est soldat, & le Magistrat Capitaine; la vertu tant louée des premiers Romains n'étouffa point cette ambition. Ils respecterent dans leur foiblesse la foi des Traités & des Alliances; mais leur ambition rendit cette bonne foi fiere, impérieuse, & même insolente. Ce mélange de sentimens, que les circonstances avoient fait naître, & qui n'étoit encore combattu par aucun grand intérêt, leur tint lieu pendant longtems de la plus haute politique: dans la situation où étoit la République, une conduite juste, mais inflexible, lui donnoit à la fois des Alliés fideles qui la soutenoient, & des Ennemis toûjours nouveaux qu'elle devoit vaincre.

Des succès continuels exciterent bientôt une jalousie qui fut d'autant plus utile aux Romains, qu'elle étoit fortifiée par l'espérance que leurs divisions donnerent à leurs Ennemis.

Les querelles de la Noblesse & du Peuple devinrent comme un signal de ralliement pour les Peuples voisins. Ils se hâtoient d'attaquer les Alliés de la République, ou de faire des courses sur ses terres, & croyoient toujours rencontrer le moment favorable ; mais les Romains conservoient précieusement l'usage de ne souffrir aucune injure sans s'en venger. Ils se trouvoient dans une de ces circonstances si rares, où un Peuple pour faire son devoir, n'a besoin ni d'y réfléchir, ni de faire un effort sur lui-même.

La Noblesse, ainsi que je l'ai déja fait observer, ne pouvoit point ne pas regarder les Guerres étrangeres comme le seul & le plus sûr rempart de ses privileges que l'oisiveté de la paix ruinoit. Elle excitoit aisément à la vengeance un Peuple de Soldats, qui regardant déja la Guerre comme un métier, ne disputoit que sur quelques droits dont il ne connoissoit pas souvent tout le prix, tandis que des Ennemis ravageoient ses moissons, & lui présentoient une occasion de s'enrichir de leurs dépouilles. Il se forma une habitude d'abandonner

les disputes de la Place pour repousser l'ennemi & le vaincre. La Noblesse & le Peuple le firent d'abord par un intérêt personnel, & leurs descendans par la même vûë, ou seulement parce que leurs Peres l'avoient fait.

III. De la Police Militaire.

La partie politique qui regarde la Milice, est sans doute dans un Etat ce qu'il y a de plus important. La nature desHommes est si dépravée que la Paix qui est leur plus grand bien, ne peut être que l'ouvrage de la Guerre ; il faut la conquérir les armes à la main, & ce n'est qu'à l'abri du respect qu'une Nation imprime par sa force à ses Voisins, qu'elle maintient sa réputation & sa grandeur, & que le Citoyen joüit paisiblement du privilege des Loix, cultive avec sécurité les Arts, & goûte un bonheur constant.

Plus les Hommes ont étendu & multiplié leurs connoissances, enrichi & perfectionné la Société, plus, en un mot, leur industrie leur a ouvert de voyes pour être heureux, plus il semble aussi au premier coup d'œil, qu'ayant aujourd'hui une meilleure fortune à deffendre que

leurs Ancêtres, ils devroient cultiver avec plus de soin cette partie de l'Etat. L'Histoire cependant en est un sûr garant, il n'y a que fort peu de Peuples dans l'Antiquité qui n'ayent pas eû une Police absolument militaire, & sur quelque Empire au contraire que nous jettions aujourd'hui les yeux, nous voyons que la politique sépare avec adresse le Soldat Citoyen, & que l'un & l'autre servent la Patrie dans une classe différente.

Une différence si considérable naît elle-même de la différence qu'il y a entre la situation présente des Peuples & celles des anciennes Républiques. Les premiers Romains, par exemple, à qui il n'étoit pas encore permis d'aspirer à une certaine perfection *(a)*, & qui auroient succombé sous une Police aussi sage que la nôtre, furent heureux que les circonstances dont je viens de parler, les eussent entierement tournés du côté de la Guerre. Un Etat aussi foible

(a) L'on a vû l'explication de cela dans le Livre précédent, Art. X. *Parallele de l'âge & du Gouvernement des premiers Romains avec notre âge & le Gouvernement présent de la Monarchie Françoise.*

que leur République eut besoin pendant longtems de tous ses Citoyens pour se deffendre. Sans cette politique qui ruineroit aujourd'hui la France, comment les Romains auroient-ils pû, je ne dis pas rompre l'équilibre dans lequel ils étoient avec leurs Voisins, & parvenir ensuite avec leur secours à la conquête du monde entier, mais même éviter d'être détruits par leurs Ennemis ?

Il faut distribuer les Citoyens en différentes classes.

Depuis que les grands Etats ont succédé à ces petites Républiques de l'Antiquité, la politique a dû pourvoir à de nouveaux besoins, & par conséquent y consacrer une partie des Citoyens ; elle a pû réunir dans une même Société tous les avantages de Rome & de Carthage, & elle a compris qu'il seroit dangéreux de ne nourrir que des Soldats. Quand un Peuple comme les premiers Romains, sortoit de sa Ville, combattoit, & y rentroit le même jour victorieux ou défait, c'est-à-dire, quand la Société étoit encore dans son enfance, des Soldats pouvoient se suffire à eux-mêmes. La Guerre, pour me servir de l'expression de Caton, nourrissoit alors aisément la Guerre, il ne falloit

encore que du courage pour vaincre, & un Etat qui n'étoit point obligé de dédommager par une payé des Citoyens que la Guerre n'enlevoit presque pas à la culture de leurs terres, pouvoit subsister dans sa pauvreté.

Il n'en fut pas de même dans la suite lorsque les Etats s'étendirent, que les Guerres devinrent plus considérables, & que l'Art militaire commença à se perfectionner. La Guerre, selon la remarque d'un des plus grands Capitaines du dernier siécle, devint un monstre insatiable qui épuisa ceux-même qu'il favorisoit. La Police purement militaire fut alors d'autant plus dangereuse qu'elle ne ruinoit pas seulement les principes du Gouvernement, mais qu'entretenant aussi une Nation dans sa pauvreté, elle la rendoit par conséquent incapable de fournir aux dépenses de la Guerre.

Un Peuple doit avoir des Armées s'il veut joüir avec sûreté de sa Fortune, mais il doit être riche s'il veut faire la Guerre avec succès, & il ne peut l'être que par une sage distribution de ses Citoyens en différentes classes, Magistrats, Soldats, Com-

merçans, Laboureurs, Artisans, toutes ces conditions sont liées entre elles par une chaîne qu'on ne peut briser sans exposer une Société à de grands dangers. Il résulte au contraire de leur union une force générale qui les affermit toutes. L'une joüit du superflu de l'autre, & de même que dans un jour de combat un Général tire sa principale force de la disposition par laquelle il appuye mutuellement les différens corps de son Armée les uns par les autres, ainsi le Prince augmente la force réelle de ses Etats par l'art avec lequel il distribuë ses Sujets en des classes différentes.

Vices de la Police Militaire chez les Romains.

Le défaut de cet ordre merveilleux, mais impraticable avec la foiblesse des Romains, les mit à des épreuves bien rigoureuses. Si leur pauvreté qui étoit un obstacle à ce qu'ils pussent exécuter de grands projets, n'eût en même tems réparé ce mal par la vigueur qu'elle entretenoit dans la discipline Militaire, & par l'attachement qu'elle donnoit pour la République; si; dis-je, un bon Gouvernement n'eût forcé, pour ainsi dire, les Romains à faire des

choſes que leur pauvreté leur rendoit comme impoſſibles, & ne leur eût donné, malgré ce défaut, une grande ſupériorité ſur des Ennemis qui n'avoient ni le même amour de la Patrie ni la même expérience dans les Armes, ils auroient eux-mêmes ſubi le ſort des premiers Peuples qu'ils ſoumirent.

Rome à force de ſe roidir contre tous ces obſtacles, & de réparer par ſes vertus les vices de ſa ſituation, trouva dans les vaincus ce qui lui manquoit par la forme de ſa Police. Il arriva que les Carthaginois n'avoient fait le commerce le plus floriſſant du monde que pour l'enrichir. La République Romaine recüeillit par la victoire le fruit de leurs travaux, ſans leurs richeſſes elle n'eût jamais pû vaincre la Macédoine, avec les tréſors de Philippe elle aſſujettit la Grece & Antiochus; & les dépoüilles de celui-ci ſubjuguerent enfin le reſte des Nations.

Le Gouvernement des Romains ne perdit alors un défaut qui leur avoit fait faire lentement leurs premiers progrès, & qui les avoit expoſés à des dangers dans leſquels tout autre

Peuple auroit peut-être succombé, que pour les précipiter dans plusieurs vices qui hâterent la ruine de la République. La Guerre leur avoit été trop favorable pour ne les pas confirmer dans leurs préjugés. Les Romains s'attacherent davantage à leur Police Militaire, & tandis qu'elle devenoit moins nécessaire à proportion qu'ils devenoient plus puissans, tandis qu'elle étoit même prête à aigrir la source des maux qui les menaçoient, ils lui attribuerent faussement & sans restriction tous leurs succès. En effet Rome remplie de Soldats corrompus par le luxe, les richesses & l'avarice, se porta d'abord aux dernieres violences; la corruption ne connut plus de frein; il fut impossible de concilier les Loix & les mœurs, & les Guerres Civiles firent de plus grands ravages.

Vices de la même Police parmi les François.

Les François qui conquirent les Gaules étoient tous Soldats par la même raison que les premiers Romains; mais à peine eurent-ils retiré quelque avantage de cette Police pour s'établir, qu'elle devint aussi vicieuse parmi eux, qu'elle le fut dans la République Romaine après ses grandes

Conquêtes. Les François ne pouvant couvrir les frontieres de l'Etat qu'ils avoient conquis, associerent les vaincus à leur victoire, & sous les Petits-fils de Clovis tous les Gaulois indistinctement eurent l'honneur de porter les Armes.

Cette Police utile dans ces circonstances, du moins en ce sens, que les François lui dûrent vraisemblablement les avantages qu'ils remporterent sur leurs Ennemis, étoit pernicieuse par mille autres raisons. Elle les soutenoit, comme les premiers Romains, contre la multitude d'Ennemis qui les entouroient, mais elle donnoit une nouvelle force à leurs préjugés. Elle retardoit le progrès des mœurs & des Arts, les terres restoient en friche, la France ne pouvoit ensuite suffire à nourrir ses Habitans, & de même qu'on doit attribuer en partie la décadence de la République Romaine à ce Gouvernement Militaire, il faut aussi l'accuser d'avoir été la cause d'une partie des desordres des François, & de la lenteur avec laquelle ils sortirent de leur barbarie.

Quelque orageuse que soit par sa

nature une Police qui rend chaque Citoyen Soldat, il étoit plus difficile qu'elle eût des ſuites pernicieuſes dans la République des Romains ; leurs mœurs, leurs Loix, & leur domination reſſerrée lui ſervirent pendant longtems de correctif. Il n'en étoit pas de même parmi les François; l'étenduë de leur Empire, le défaut de ſubordination, les mœurs qu'ils avoient apportées de Germanie, & les vices qu'ils rencontrerent dans les Gaules, laiſſerent à cette Police tous ſes défauts, & la France ne fut, pour ainſi dire, qu'un grand Camp ſans diſcipline.

Une longue expérience prouve aſſés combien il eſt facile aux abus de ſe gliſſer dans les Armées. Les mêmes qualités qui rendent un Soldat eſtimable, ſeroient ſouvent dignes de punition dans un Citoyen. La Milice exige une diſcipline exacte & vigilante, il faut y prévenir les deſordres, parce qu'en naiſſant ils ont déja acquis des forces, & la politique juſques à préſent n'a pû y remédier, que par le poids d'une autorité abſoluë que la République Romaine perdit en étendant ſa domina-

tion, & que nos Rois n'avoient point encore lorſqu'ils s'établirent dans les Gaules.

Quand la Milice fit un corps ſéparé parmi les François, il fut aiſé d'établir la vigueur de la diſcipline. Tout le Royaume changea de face, & s'il eût été poſſible à la République Romaine de ſuivre la même politique, elle auroit peut-être prévenu la plus grande partie de ſes malheurs. Dès que le Tiers-Etat quitta l'épée pour ſe livrer aux Arts, la France devint riche, l'abondance domta des eſprits que la miſere de leur condition avoit toujours aigris, le Citoyen heureux ſongea aux beſoins de la Patrie, il paya ſans chagrin les impôts; & ſous le regne de Loüis XII. le Royaume fut en état de fournir aux frais des Guerres les plus conſidérables. Le commerce, dit un Hiſtorien (a), de ce Prince, étoit borné avant ſon regne entre les différentes Provinces qui échangeoient groſſierement leurs denrées & leurs marchandiſes; alors le François induſ-

(a) Voyez l'Hiſtoire de Loüis XII. par Seyſſel.

trieux passa les Mers, il attira chez lui l'or de l'Etranger, & la France qui n'eut qu'autant de Soldats qu'il lui en falloit pour conserver sa liberté & sa réputation, exécuta de plus grandes choses que quand chaque Citoyen portoit les Armes.

La Police Militaire est devenuë non-seulement inutile à tous les Peuples d'Europe, mais elle leur seroit même pernicieuse. Les petits Etats n'en peuvent plus tirer aujourd'hui les mêmes avantages que ceux de l'Antiquité, parce que la Société générale a pris une telle forme qu'ils ne s'armeroient pour sortir de leur obscurité, que pour se faire écraser; aussi ont-ils pris sagement le parti de se mettre sous la protection des grands Empires ausquels ils ont abandonné le soin des Armes. Il suffit à ceux-ci d'armer une petite partie de leurs Citoyens pour défendre & pour accroître leur Fortune. Outre les dangers que courroient leur Gouvernement Civil & la Discipline Militaire elle-même en suivant une méthode contraire, elle les jetteroit, comme on l'a vû, dans l'impuissance de faire la Guerre.

C'est

IV. De la nécessité du génie militaire dans une Nation.

C'est par une discipline exacte & raisonnée que les Peuples doivent aujourd'hui entretenir dans la partie des Citoyens que leur état ou leur naissance destine à la Guerre, le courage & les talens qui y sont nécessaires. En même tems que la Politique protege les autres ordres des Citoyens, & les anime à faire fleurir l'Etat, elle rend la Milice elle-même plus considérable. La Politique a besoin de toutes ses lumieres pour entretenir ces différentes conditions dans un certain équilibre, empêcher que l'une ne fasse des progrès (*a*) aux dépens des autres, & surtout pour faire ensorte que malgré cette distribution des Citoyens en différentes classes, l'esprit dominant de la Nation la tourne toûjours du côté de la Guerre.

Ce ménagement est absolument indispensable, car la partie militaire d'un Etat doit être la protectrice (*b*)

(*a*) C'est à quoi n'ont presque jamais fait attention les Auteurs qui ont écrit des Mémoires particuliers sur une branche de la Société.

(*b*) Il n'y a peut-être aujourd'hui qu'une seule Nation considérable dans l'Europe qui soit devenuë pour son bonheur plus commerçante que Guerriere : je parle de l'Angleterre.

de toutes les autres. La Guerre a quelquefois tenu lieu de (a) commerce ; mais les autres parties ne peuvent jamais ſuppléer à la partie Militaire d'où elles tirent leur force. L'Or eſt le nerf de la Guerre, mais pour la faire avec ſuccès il ne ſuffit pas d'être riche. Au contraire plus un Peuple aura acquis de richeſſes par les Arts & par le commerce, plus il ſera prêt à avancer ſa ruine par des Paix hon-

Il eſt heureux que le commerce aît adouci ſes mœurs, & en lui ôtant ce génie particulier que donnent les Armes, & qui rendoit ſon Gouvernement encore plus vicieux, ait rendu plus rares les déſordres domeſtiques que l'autorité partagée ſans proportion entre le Prince & ſes Sujets, entretenoit continuellement dans ce Royaume. D'un autre côté l'Angleterre peut ſe paſſer plus aiſément que toute autre Puiſſance de la partie Militaire, parce qu'elle eſt placée moins avantageuſement pour faire des conquêtes, & que depuis la réünion des trois Royaumes elle eſt auſſi plus à l'abri des inſultes de ſes Voiſins.

(a) L'Hiſtoire Romaine en eſt une preuve bien évidente. Dans la Guerre de 1688. nos Armateurs ruinerent le commerce des Anglois. Selon un état dreſſé par ordre de leur Parlement, ils avoient perdu quatre mille deux cens Vaiſſeaux Marchands, dont la perte fut évaluée par eux-mêmes à trente millions ſterlins.

reuses, si un génie Militaire ne domte son avarice, & ne le porte à sacrifier une partie de ses richesses à une gloire dont il ne connoît pas assés tout l'avantage.

Soit qu'il faille l'attribuer aux qualités du climat, ou aux grandes Guerres que la France a toujours soutenuës; soit parce que le Gouvernement ne s'est perfectionné que par la Guerre, que les Armes font la principale occupation de la Noblesse (a), & que toutes les autres parties de l'Etat tiennent cependant à celle de la Milice; soit enfin que toutes ces choses y ayent concouru à la fois, la France, malgré les différentes classes de ses Citoyens, a conservé autant de génie militaire qu'il en faut non seulement pour se défendre avec succès, mais même pour acquérir cette gloire que donnent les grandes conquêtes.

(a) On a condamné sans raison l'usage qui fait déroger la Noblesse, quand elle quitte les Armes pour le commerce. On blâmeroit peut-être avec plus de fondement cette foule de voyes qui multiplient la Noblesse sans en enrichir beaucoup le Corps, & qui enlevent cependant au Tiers-Etat des Sujets dont la capacité & la Fortune seroient plus utiles dans l'ordre qu'ils abandonnent.

Qu'un Auteur eût avancé que les Modernes sont moins aguerris que les Anciens, en ce sens que chaque Citoyen n'est pas Soldat, c'est une vérité qu'on eût avoüée, qui fait honneur aux premiers, & qui donne à notre âge & à notre Gouvernement une juste préférence sur ceux des Anciens. Mais Machiavel ne faisant peut-être attention qu'à ces Italiens qui trouvoient fort étrange que les François se servissent de leurs Armes en faisant la Guerre, a cru que les Hommes n'avoient plus aujourd'hui autant de valeur qu'autrefois; cette opinion est assés démentie par toutes les Histoires de l'Europe, & je ne dois pas m'arrêter à la réfuter.

V. Des premieres Guerres des Romains & des François.

Personne aussi n'est assés peu instruit des commencemens de la Monarchie Françoise & de ceux de Rome, pour comparer les premieres Guerres de celle-ci, avec celles qui établirent la domination des François dans les Gaules. Il ne faut pas confondre les Romains qui obéïrent à des Rois, ou qui sous la conduite de leurs premiers Consuls, domterent l'inquiétude indocile des Volf-

ques, des Eques, des Fidenates, & des Falisques, avec ces Capitaines qui triompherent de l'orgueil des Carthaginois, & qui subjuguerent la Grece si sçavante dans l'Art Militaire.

Jusques au siége de Veye qui fut une Troye pour les Romains, & dont la longueur est une preuve de leur ignorance, leurs Guerres ne furent que des courses sans art, où, si l'on en excepte quelques traits de génie, capables de faire honneur aux plus grands Généraux, un courage opiniâtre & grossier décidoit de tout. Il auroit fallu peu de science aux Ennemis des Romains pour les vaincre, mais aussi ignorans qu'eux, ils ne leur opposoient ni ruses, ni manœuvre habile.

Soit que l'on considere nos Guerres par rapport à la grandeur de leur objet, ou du côté de l'art dont les François avoient appris les principes des Romains, elles offrent un tout autre spectacle. Les batailles de Soissons, de Tolbiac, & de Poitiers les établirent dans les Gaules. Les Bourguignons, les Visigots, les Thuringiens, les autres Barbares, & les derniers Romains que les François vain-

quirent, ne peuvent être comparés aux Sabins, aux Céniniens, aux Antemnates que par la crainte que ceux-ci pouvoient inspirer aux Romains. Leur Fortune étoit à peu près égale, & quoique ce ne fût de part & d'autre qu'une troupe de Laboureurs ignorans, les Romains, toute proportion gardée, n'avoient pas des Ennemis moins dangereux que les premiers François.

C'est peut-être même dans leurs premieres Guerres que les Romains paroissent le plus admirables à de certains yeux. Dans la suite on découvre aisément la cause de leur supériorité sur leurs Ennemis. Mais à sa naissance Rome étoit dans une espece d'égalité avec ses Voisins, & l'on doit être surpris de voir une seule Ville qui suffit à une Guerre continuelle, & qui soumet tour à tour tous ses Ennemis.

Causes de la supériorité des Romains.

Sans doute que si l'Histoire nous instruisoit des mœurs & du Gouvernement des petits Peuples d'Italie, nous y découvririons la cause de leur ruine. Il faut attribuer les triomphes presque continuels de la République Romaine aux vices du Gouverne-

ment de ses Voisins. Tandis que l'égalité qui s'établissoit parmi les Romains, les intéressoit tous à la conservation & à la gloire de leur Patrie, les Loix de la Démocratie ou de l'Aristocratie n'inspiroient point à leurs Ennemis les mêmes sentimens. Combien de Villes dûrent succomber sous les orages ausquels l'inconstante Athenes étoit sujette, ou perdirent une liberté que leur Peuple défendit mal, & qui fut sacrifiée aux passions de leurs Magistrats! La République Romaine ne se reposa jamais, ses Voisins l'attaquoient successivement, & elle fut toujours supérieure, parce qu'elle opposoit à des Armées que la Paix avoit énervées, des Soldats qu'un exercice continuel des Armes avoit rendu invincibles.

Après plusieurs succès il se forma naturellement dans l'esprit des Soldats Romains, une certaine confiance qui leur fit croire que la victoire leur appartenoit, & que les Augures & la Religion ne leur promettoient point en vain l'Empire du Monde. Ce sentiment de l'ame est la disposition la plus favorable à la Guerre; il donne la vigueur propre à attaquer, & il est

suivi dans la défaite d'un certain dépit qui rallie avec courage des Soldats qu'une force supérieure avoit ébranlés.

Il est impossible de rendre un compte exact des Guerres que firent nos Rois de la premiere & même de la seconde race. Je sçai qu'on peut en accuser l'ignorance des anciens Historiens, mais je crois aussi, si l'on peut pénétrer à travers l'obscurité de tant de siécles, que les Mérovingiens entraînés par une ambition aveugle, ne se proposoient pas toûjours un plan bien digéré. On voit plusieurs de ces Princes qui insultent leurs Alliés en marchant contre leurs Ennemis, & qui suspendent leur marche pour prendre une Ville, par la seule raison qu'elle est à leur bienséance, ou qu'elle est mal gardée.

C'est avec regret que je passe sous silence les évenemens d'un regne aussi glorieux que celui de Charlemagne. La Discipline Militaire des François fit des progrès considerables, & il nous reste encore les Réglemens les plus sages pour tout ce qui regarde la Police des Armées de ce tems-là. La République Romaine n'a point eû de Citoyen qui ait pos-

fédé plus de talens pour la Guerre que Charlemagne, & aucun n'a eû de si grands succès; mais comme le Gouvernement de la Monarchie Françoise n'étoit point affermi, & que son lustre passager devoit faire place à la Guerre Civile & aux ravages des Normands, je ne parlerai point des progrès de ce regne dont on ne peut tirer une instruction particuliere.

Parallele des Samnites & des Saxons.

Qui ne seroit cependant frappé des traits de ressemblance avec lesquels l'Histoire nous peint les Samnites & les Saxons? On voit en eux la même valeur dans les combats, la même fierté dans les bons succès, la même opiniâtreté après les défaites les plus completes & les plus consécutives. Ces deux Peuples toûjours vaincus & jamais domtés, réparent leurs forces avec la même promptitude, & courent avec la même fureur à leurs Ennemis, pour leur enlever une victoire qu'ils crôyent toujours équivoque, & qui ne passe que rarement de leur côté.

Les Samnites firent par passion & par haine pour les Romains, tout ce qu'une bonne Discipline & un sage

Gouvernement firent entreprendre à ceux-ci. Le désespoir tint lieu d'un Charlemagne aux Saxons pour les conduire. Rome avoit soumis toute la terre, & les Samnites n'avoient pas encore desespéré de leur liberté. Les Saxons souvent attaqués par les Rois Mérovingiens, forcés dans leurs deserts par Pepin le jeune, par Charles Martel & son fils, se révolterent huit fois contre Charlemagne, & huit fois dans le cours d'une Guerre qui dura trente-trois ans, ils furent punis avec toute la rigueur d'un Prince qui se lassoit de les vaincre inutilement.

Ignorance des Romains & des François dans la Guerre.

Les François n'eurent point des succès aussi constans que les Romains; leur valeur étoit un pur don de la nature, & non pas l'ouvrage d'une discipline austere & rigide; ils furent par conséquent quelquefois défaits sans apprendre à vaincre. Par l'effet d'une confiance aveugle qui accompagnoit leur caractere, ils mépriserent toutes les ressources que ne leur auroit pas fourni leur courage. Ils dédaignoient d'employer ce que les maximes les plus triviales de la Guerre ordonnent pour la sûreté d'une

Armée. Comme s'ils avoient crû soüiller leur réputation par cette sagesse qui a fait la gloire des plus grands Hommes de l'Antiquité, & dont les derniers Généraux de l'Empire leur avoient donné des leçons, les Armées ne cherchoient que le combat, & sans confier le soin de leur gloire & de leur salut à cette intelligence qui doit être l'ame de tous leurs mouvemens, elles abandonnoient leur sort à la seule bravoure, en assignant à la fois & le jour & le lieu de la bataille.

Cette conduite a été commune à tous les Peuples qui ont été assés braves & assés peu policés pour regarder le courage comme la qualité la plus estimable, & à qui de grands revers n'ont pas appris à être prudens. Annibal étoit descendu en Italie, & les Romains avoient encore le même préjugé que les François. Sempronius, Varron, & Minutius avoient la faveur du Peuple, & Fabius étoit accusé de deshonnorer la République. Annibal le craignoit, Rome le méprisoit. Il falloit combattre, & la fierté Romaine exigeoit qu'on chassât l'Ennemi par la force; le vaincre sans l'accabler du poids des Légions,

n'étoit qu'une demi-Victoire pou es Romains dont les yeux encore eu perçans ne découvroient poin les ressorts d'une Guerre (a) plus sçavante.

Il est des tems où il faut vaincre par la force, & d'autres où il faut chercher la Victoire en feignant d'y renoncer. Les Romains toûjours heureux jusques à ce moment, ignoroient le principe le plus sage de la Guerre & de la Politique : ils ne sçavoient pas qu'un Capitaine doit tout tenter avant que d'en venir aux mains. Plus il est certain que la Fortune a de part au succès d'un combat, plus la prudence doit songer à la fixer de son côté en travaillant à ruiner peu à peu les forces ou la confiance de son Ennemi. Toutes les voyes qui prépar-

(a) Voyez la différence que les Romains mettoient entre le Triomphe & l'Ovation. *Causa Ovationis hæ traduntur Si non penitùs debellati essent hostes ..... Si fusi essent, fugati, percussi, consternati, non tamen magnis cladibus affecti ...... Deniquè si incruento prœlio pugnatum esset.* Il falloit que les Ennemis eussent perdu au moins cinq mille Hommes dans un combat pour que le Consul obtint les honneurs du grand Triomphe : quelle grossiereté !

rent un heureux succès, sont égales entre elles, & ne sont aux yeux des sages plus ou moins glorieuses, que suivant qu'on les applique avec plus de discernement aux circonstances présentes.

Ces préjugés des Romains, si semblables à ceux des François, subsisterent longtems parmi eux. Les ruses que Marcius & Attilius employerent pour tromper Persée, & l'empêcher de commencer la Guerre, avant que la République eût envoyé des forces dans la Grece, furent encore condamnées à Rome par une partie du Sénat qui se piquoit, ainsi que le rapporte Tite-Live, de conserver les sentimens de l'ancienne République, c'est-à-dire, une délicatesse pareille au frivole point d'honneur des premiers François. *Rome*, disent ces Sénateurs dans l'Historien Latin, *dédaigne de se servir de ruses, & de tendre des piéges, le jour doit éclairer ses Armes & ses Exploits. Elle ne sçait ce que c'est que de donner par une fuite simulée une fausse confiance à ses Ennemis, pour se jetter sur eux & les accabler dans leur sécurité. Nos Peres aimoient la gloire, & après avoir déclaré la Guerre, ils*

assignoient même le lieu du combat.

Cette conduite fut infiniment plus funeste aux François qu'aux Romains, ceux-ci devoient moins craindre l'évenement d'une bataille, leur discipline Militaire leur répondoit en quelque sorte du succès. Ce n'est, en effet, dit Vegece, ni la multitude des Soldats, ni même le courage qui donnent la Victoire, mais l'Art & l'exercice. C'est à cet exercice continuel des Armes, & surtout aux Loix inviolables d'une bonne discipline que les Romains ont dû la conquête de l'Univers. C'est par-là, ajoûte-t-il, qu'ils dissiperent les nombreuses Armées des Gaulois, vainquirent les Peuples d'Espagne dont le tempérament étoit plus propre à la Guerre, les Africains ausquels ils furent toujours inférieurs en ruses & en richesses, & les Grecs dont les lumieres & la prudence étoient bien supérieures aux leurs. C'est au contraire, pourroit-on dire en parlant des François, une discipline grossiere & relâchée qui trompa souvent leur courage, & leur arracha la Victoire des mains.

VI. Examen de la Discipline

La Discipline Militaire des Romains mérite donc une considéra-

tion toute particuliere; elle est si sage, je dis même, si Philosophique, qu'il suffiroit peut-être d'entrer dans quelque détail sur la méthode avec laquelle la République Romaine formoit ses Soldats, pour voir d'un coup d'œil tout ce que la politique peut imaginer de plus parfait en cette matiere.

Militaire des Romains.

Toute Discipline qui ne met pas le Soldat dans la nécessité de vaincre ou de mourir est imparfaite. Quelque pressant que fut l'intérêt qui portoit chaque Citoyen Romain à se sacrifier au bien public, la République ne s'en reposa point sur ces vûës générales qui, pour être remarquées, demandent quelques réflexions qu'un danger éminent peut faire oublier. Elle sembla ne pas faire attention aux principes de son Gouvernement qui rendoit propres à tous les Citoyens le bonheur & la gloire de l'Etat, il fut expressément ordonné au Soldat de vaincre ou de mourir, & il lui fut impossible d'éluder la force de cette Loi. Un lâche qui fuit & qui perd ses Armes ne craint que la mort, & c'est par la crainte d'une mort certaine qu'il faut l'attacher à son devoir, le contraindre à vendre cherement sa

vie aux Ennemis, & l'accoutumer à ne trouver son salut que dans les efforts d'un grand courage. Mais comme il seroit insensé de vouloir tirer des sons justes & harmonieux d'un instrument qui n'est pas accordé, de même la République Romaine ne porta cette Loi qu'après en avoir, pour ainsi dire, rendu l'éxécution facile à ses Citoyens.

Education des Romains.

Etant tous destinés aux Armes par leur naissance, leurs Peres les formoient dès le berceau aux qualités qui font le Soldat & sans lesquelles on ne pouvoit pas même parvenir aux Magistratures. La dureté de la vie domestique les préparoit aux fatigues de la Guerre; la frugalité & des travaux continuels leur formoient un tempérament sain & robuste; les délassemens & les plaisirs de la Paix étoient; comme ils l'ont été longtems parmi les François, des jeux Militaires. Tout le monde connoît les exercices du Champ de Mars, tout respiroit la Guerre à Rome pendant la Paix; on n'étoit Citoyen que pour être Soldat; on accoutumoit les jeunes gens à faire vingt ou vingt quatre milles en cinq heures, & si l'on mettoit

une différence entre la Paix & la Guerre, ce n'étoit que pour faire trouver le tems de celle-ci plus doux; aussi les Romains se formoient-ils pendant la Paix aux Exercices Militaires avec des Armes une fois plus pesantes que celles dont ils se servoient pendant la Guerre.

La République Romaine regardoit le repos & l'oisiveté comme ses plus redoutables Ennemis. La conduite des Consuls fut toûjours uniforme, ils ne préparoient les Légions à la Victoire qu'en les rendant infatigables dans les travaux. Un exercice continuel fait les bons Soldats, le passage de la fatigue au repos les énerve. On voit avec plaisir dans les Historiens anciens quels travaux immenses on faisoit faire aux Armées Romaines, & qu'elles acquéroient des forces sous le poids qui sembloit devoir les accabler.

Les exercices (a) violens par lesquels les Romains se préparoient à la Guerre, ne sont pas moins nécessaires aujourd'hui qu'ils l'étoient autrefois. Depuis l'invention des Armes à feu on a moins besoin, il est vrai,

Nécessité de la même éducation chez les Modernes.

(a) Voyez Polybe L. 6. Chap. 4. 5. 6. & 7. Voyez Vegece L. 2. Chap. 23.

de force & d'agilité, mais les qualités qui les accompagnent toûjours, & qui ne se trouvent qu'avec elles, sont également essentielles dans les Soldats. Les Modernes ont en quelque sorte laissé dégrader la nature, & comme nos Soldats les plus forts ne pourroient ni porter tout l'équipage d'un Soldat Romain, ni manier les Armes dont se servoient les Anciens François, il n'est point surprenant qu'ils succombent sous le poids des mêmes fatigues qu'exige toûjours la Guerre.

Les talens qui concourent à former un grand Capitaine se trouvent si rarement rassemblés dans un Homme, & il faut d'ailleurs tant d'étude pour les perfectionner, qu'un Etat ne sçauroit trop s'appliquer à porter la Discipline Militaire à sa perfection. C'est en quelque sorte travailler à faire de grands Généraux, que de travailler à faire de bons Soldats. Combien de fois n'est-il pas arrivé en Europe qu'un Général auroit, comme Sylla, payé moins cherement un moment (a) de distraction ou de négligence, exécuté les projets les plus glorieux, ou réparé avec gloire une faute, si trouvant dans les Armées

(a) Voyez Plutarque, Vie de Sylla.

autre chose que de la valeur, il avoit commandé ces Légions infatigables que les marches les plus longues & les plus précipitées ne décourageoient point, qui pouvoient se suffire à elles-mêmes, que les Rivieres n'arrêtoient pas; & qui pendant l'abondance de la Paix s'étoient accoutumées à supporter la faim & la soif?

Aujourd'hui que les Milices de l'Europe sont composées de la partie la moins noble des Citoyens, on auroit plus besoin que jamais de cet Art pour les élever aux sentimens qui étoient comme naturels aux Romains. Leur République qui craignoit qu'une extrême pauvreté n'empêchât le Soldat de s'intéresser au sort de la Patrie, dispensoit du service tous les Citoyens qui n'avoient pas quatre cens dragmes de bien. Quelque difficile qu'il paroisse aujourd'hui d'exercer & de préparer dès l'enfance des Soldats, dans un Etat où l'on est accoutumé par une longue habitude à les faire au hazard, on peut cependant rétablir les usages de la République Romaine; les Gouvernemens libres n'ont aucun avantage dans leur Police, que la Politique ne

puiſſe retrouver dans la Monarchie, ou auquel du moins elle ne puiſſe ſuppléer par quelque équivalent.

Si le Soldat n'eſt pas intéreſſé au bien de l'Etat par ſa fortune domeſtique ; on peut dans une Nation, à qui la Nature d'ailleurs a donné les qualités propres à la Guerre, trouver de nouveaux rapports qui le lient à ſa Patrie. C'eſt une erreur que de croire que le mariage amortiſſe le courage, on voit au contraire que les Armées de l'Antiquité étoient compoſées de Peres de Famille. *Vous ne défendez pas ſeulement*, leur diſoient les Généraux, *votre liberté, vos Loix, & votre fortune, mais vos femmes & vos enfans à qui l'Ennemi prépare des chaînes, & que la Victoire ſeule vous peut conſerver*. Pourquoi la politique n'employeroit-elle plus le même reſſort ? La Nature & le cœur de l'Homme ſont-ils changés ? ou ne ſçait-on plus que la Patrie n'eſt plus ou moins chere que par le nombre inégal des liens par leſquels on lui eſt attaché ?

Outre que le mariage donneroit une nouvelle force à la Diſcipline, en rendant la Patrie plus chere au

Soldat, & empêcheroit par conséquent, ou rendroit du moins plus rares ces désertions nombreuses qui ont quelquefois obligé les Princes à accorder des Amnisties qui les rendent encore plus fréquentes ; il se formeroit dans les Armées mêmes de nouvelles générations, & sans qu'on fût obligé de faire languir l'Agriculture, qu'on doit regarder comme une partie sacrée dans la politique, & d'effrayer les Habitans de la Campagne par la levée des Milices. Les Armées se recruteroient elles-mêmes ; les fils des Soldats destinés par leur naissance à la Guerre, recevroient une éducation Militaire comme les Romains. L'Etat qui y gagneroit des Citoyens & des Soldats dont la condition seroit plus heureuse, y trouveroit un double avantage, & pour faire réüssir ce dessein (*a*), il ne faudroit

(*a*) Il ne m'a pas été possible d'entrer sur cette matiere dans un plus grand détail : la nature de cet Ouvrage ne le permet pas. Je ferai voir ailleurs l'utilité de cet établissement, non seulement par rapport à la partie militaire de l'Etat, mais encore à l'égard de toutes les autres, & peut-être que cet établissement ne seroit ni à la charge du Roi, ni à celle du Peuple.

que former en faveur de la Jeunesse Militaire, quelque établissement à peu près semblable à celui que la sagesse du feu Roi a fait pour les Soldats à qui la vieillesse ou les malheurs de la Guerre n'ont laissé qu'un courage inutile.

On verroit bientôt une Milice aussi invincible dans les fatigues de la Guerre que dans ses dangers. Que ne peuvent point l'habitude & l'éducation sur l'esprit de l'Homme? Le Soldat auroit naturellement & sans effort cette obéïssance & ce courage ausquels l'art le plus profond ne peut point accoutumer des Hommes recrutés dans les Villes, & que leur profession a souvent amollis (a). On les ménage par une fausse pitié pendant la Paix, l'on y est même forcé; ils succombent ensuite sous les fatigues indispensables de la Guerre, & une Armée est ruinée sans avoir reçu d'échec.

(b) *Piscatores, Aucupes, Dulciarios, Linteones, omnesque qui aliquid tractasse videbuntur ad Gynecea pertinens, longè arbitror pellendos à Castris. Fabres ferrarios, Carpentarios, Macellarios, & Cervorum, Aprorumque Venatores convenit sociare militiæ.* Veg. L. 1. c. 7.

Les désertions quelquefois si dangereuses pour une Armée, deviendroient plus rares. Ce n'est jamais sans quelque regret & sans crainte qu'un Soldat passe chez l'Ennemi; mais comme ce n'est souvent que par débauche ou par lassitude de son premier métier, qu'il prend le parti des Armes qui est beaucoup plus pénible, il se laisse bientôt aveugler par son désespoir sur une démarche périlleuse qui ne change point sa condition.

Du serment Militaire des Romains.

Ce n'étoit pas seulement l'amour de la Patrie, l'émulation & l'habitude qui rendoient au Soldat Romain son devoir facile & précieux; comme si la République avoit assés approfondi le cœur de l'Homme pour connoître qu'un seul intérêt ne l'attache pas assés, & qu'il en est quelquefois nécessairement distrait par sa seule inconstance, elle se servoit de la Religion pour en faire un nouveau lien. Le serment que chaque Soldat prêtoit entre les mains de son Tribun, ajoûtoit à l'infamie de la lâcheté le sceau de l'impiété.

Des récompenses & des châtimens du Soldat Romain.

Tous les devoirs du Soldat étoient faciles, parce que toutes les fautes contre la Discipline étoient rigou-

reusement punies, &, si je puis m'exprimer ainsi, renduës encore plus difficiles par les récompenses & les honneurs qui excitoient le courage aux grandes choses.

Un Soldat n'auroit osé demander une récompense sans l'aveu de ses Camarades, ou il auroit deshonoré avec lui, dit Polybe, le Général qui l'eût accordé sans examen. Les récompenses n'étoient point arbitraires, elles en devenoient plus glorieuses. C'étoit la Loi qui les distribuoit, & l'on n'avoit ni à soupçonner l'indulgence des Généraux, ni à craindre leurs caprices. Chaque action Militaire propose des honneurs particuliers, le Soldat qui sauve dans le combat un Citoyen prêt à périr, obtient une autre Couronne que celui qui est monté le premier sur le mur d'une Ville assiégée, ou qui a le premier forcé le Camp des Ennemis. Les Lances, les Harnois, les Coupes, les Colliers sont autant de Prix différens pour différentes actions. Les Escarmouches, les Batailles, les Siéges ont aussi les leurs, & dans toutes les actions le courage du Soldat Romain est excité par un nouvel objet.

Ceux

Ceux qui avoient été honnorés de quelque marque de valeur, assistoient aux jeux & aux spectacles avec un habit particulier, & exposoient dans leurs Maisons les dépoüilles qu'ils avoient remportées sur les Ennemis, ou les prix que les Consuls leur avoient donnés. Ces especes de Monumens nourrissoient une noble émulation entre tous les Citoyens, & les fils élevés au milieu des témoins de la Gloire de leurs Peres, apprenoient promtement leur devoir, & ce que la République attendoit d'eux.

Autant que les récompenses étoient glorieuses, autant les châtimens étoient-ils honteux. Un Soldat qui pour avoir manqué à une fonction Militaire, recevoit la bastonnade sans perdre la vie, étoit chassé de l'Armée, & n'osoit retourner à Rome où un ami, un parent même eût cru partager sa honte en lui ouvrant sa maison. Les Romains ignoroient cette méthode pernicieuse de réhabiliter un coupable en le faisant passer sous le Drapeau: l'espérance du pardon invite à négliger son devoir. Si toute une Cohorte est coupable, on la décime, & ceux

que le ſort épargne, campent hors des retranchemens, ne ſont nourris que d'orge, & c'eſt à eux de ſe réhabiliter par quelque action éclatante qui leur rende leur qualité de Citoyen & de Soldat.

Attachement de la République Romaine à ſa Diſcipline.

On ne ſçauroit trop s'arrêter ſur cette matiere, que je regarde après Végece, comme la baſe ſur laquelle a porté toute la haute fortune des Romains, & qui mérite toute l'attention des Peuples qui ſont en état de faire de grandes Conquêtes. C'eſt en ne ſe départant jamais de ces maximes que la République Romaine aſſura ſes triomphes. C'eſt au contraire par une lâche condeſcendance que tant de Peuples ont corrompu leur Diſcipline Militaire juſqu'au point qu'on ne peut en faire aucun parallele avec celle des Romains & des Spartiates. Les Modernes par une fauſſe prudence ont multiplié les abus en multipliant les graces & les pardons. Les plus grands Etats ont, pour ainſi dire, craint de manquer d'Hommes, & en rappellant ſous leurs Drapeaux des Soldats que Rome auroit irrévocablement chaſſés de ſes Armées, ils ont ruiné toutes les Loix

de leur Discipline. Après les pertes les plus considérables la République Rome redoubla sa sévérité. Les Soldats que Pyrrhus avoit faits prisonniers, descendirent dans un ordre inférieur; les Chevaliers servirent dans l'Infanterie, les Légionnaires passerent au rang des Vélites, & les uns & les autres n'eurent d'autre voye pour remonter à leur premier grade, que celle de tuer deux Ennemis & de s'emparer de leurs dépoüilles.

La République plus épuisée encore après la journée de Cannes, exila en Sicile ceux qui avoit fui, & quoiqu'elle n'eût plus de Citoyens, & qu'elle se vît abandonnée de presque tous ses Alliés, elle ne voulut point traiter du rachapt des Prisonniers. Je sçai qu'on pourroit dire que les Romains n'ignoroient pas qu'Annibal avoit besoin d'argent, & que les huit mille Prisonniers qu'il avoit faits, pouvoient l'inquieter; mais le reste de leur conduite démontre que c'est par un autre sentiment qu'ils furent inflexibles. Rome dans les malheurs n'étoit pas capable de déroger aux Réglemens qu'elle avoit cru nécessaires pour les prévenir; au contraire

elle en sentoit davantage l'utilité. Elle ne voulut point confier son salut à des Soldats dont la réputation étoit équivoque, elle jugea avec raison qu'après cette premiere grace, ils pourroient espérer qu'une seconde lâcheté seroit une seconde fois pardonnée. Elle aima mieux armer ses Esclaves, & cet exemple de sévérité, le don de la liberté, & le décret qu'elle fit de vaincre ou de mourir, les éleverent subitement à un dégré de courage plus haut que celui des Prisonniers d'Annibal.

Les Romains, dit Salluste, punirent plus souvent des excès de valeur que des lâchetés, & la République pendant longtems dût plûtôt ses Victoires à cette sévérité qu'à l'intelligence de ses Consuls. Il ne falloit point craindre qu'elle étouffât les talens; ils étoient trop puissamment excités par tout le reste. Si les Romains y perdirent quelques avantages particuliers, ils y gagnerent un ordre constant, & plus précieux encore par les maux qu'il fait éviter, que par les biens qu'il produit. Qui ne connoît pas jusques à quels excès se porte la licence d'une Armée? La ri-

gueur de Manlius qui punit de mort la Victoire de son propre fils, fut aussi utile à l'établissement de la Discipline Militaire, que la vertu farouche du premier Brutus l'avoit été à celui du Gouvernement Civil.

VII. Avantage de la Discipline Militaire sur la politique.

Qu'un Peuple aspire à étendre sa réputation & ses Conquêtes, ou qu'il veüille seulement conserver sa liberté, la Politique lui est encore moins nécessaire que la Discipline Militaire: cette vérité, prouvée par l'Histoire de presque tous les Peuples, paroîtra dans tout son jour dans la suite de cet Ouvrage. La Fortune a fait entrevoir dans ces derniers siécles la Monarchie universelle aux Princes de la Maison d'Autriche, & ils y seroient peut-être parvenus s'ils n'avoient pas voulu mettre leur principale confiance dans la Politique, qui peut aider, qui doit préparer & conduire les desseins, mais qui sera toûjours impuissante lorsque des Armées ne la soutiendront pas dans ses opérations; ou quand elle ne consommera pas son Ouvrage par la force des Armes.

Toute la Politique des Romains fut de sçavoir profiter de la terreur que leurs Légions avoient répanduë;

de faire remarquer toutes leurs forces, & d'avoir des Armées supérieures à celles de leurs Ennemis. On peut résister à la prudence, parce qu'elle fait toûjours quelque faute, mais il faut succomber sous la force. Les détails de la Politique étoient bien abrégés dans la République Romaine, elle trouva dans sa foiblesse des Ennemis sans union & plongés dans une ignorance profonde de leurs intérêts; & quand elle eut accru ses forces, ses Ambassadeurs négotierent dans presque toutes les Cours avec la fierté de Popilius, & sa supériorité dans les Armes lui rendit toutes les circonstances égales.

La Politique acquiert bien de la force par la Victoire, une Armée victorieuse répare toutes ses fautes, mais il est bien rare, & ce que l'on dit de la Monarchie Espagnole ne détruit point ce que j'avance, mais il est, dis-je, bien rare que la Politique puisse réparer par des Traités celles d'une Discipline relâchée, & les malheurs d'une bataille perduë. Si la valeur des Légions n'eût soutenu la réputation du Sénat Romain contre ses lenteurs, ses précipitations, & ses faus-

ſes démarches, la République auroit chancellé; bien loin de pouvoir montrer dans les revers cette conſtance qui décourageoit ſes Vainqueurs, elle eût ſenti que cette fermeté qui établit ſa grandeur, étoit téméraire. Ses fautes dont elle auroit été accablée, l'auroient forcée à prendre une politique moins magnanime, & ſa foibleſſe devoilée aux yeux de ſes Ennemis, leur auroit rendu des forces qu'ils ne connoiſſoient pas, & auroit fait diſparoître ces circonſtances heureuſes auſquelles les Romains dûrent la conquête du Monde.

VIII. Examen de la conduite des Romains.

Je ne m'engage point à donner le détail des fautes que les Romains firent dans leurs grandes entrepriſes, on en découvrira peut-être quelques-unes dans la ſuite de cet Ouvrage, & les autres n'ont point échappé à la pénétration des Hiſtoriens. Il ſuffit de remarquer qu'elles n'arrêterent point les progrès de la République Romaine, parce que *l'allure principale*, comme le remarque un illuſtre Auteur, *entraîne avec elle les accidens particuliers*. Les Romains ſoumirent l'Univers, & c'eſt le fond de cette conduite qui répara ſi heureuſement

tant de fautes particulieres, & seconda avec tant de succès la supériorité qu'ils avoient par leurs Armes, qui doit être l'objet de cet examen.

Causes de la modération des Romains prises dans les principes mêmes de leur Gouvernement.

L'ambition extrême qu'ils eurent dès leur naissance, ne se seroit point accommodée de la modération qui fut une des principales causes de leurs avantages; mais leur propre impuissance & la foiblesse de leur Gouvernement, les priverent d'abord comme malgré eux de cette avidité qui rend plus difficiles les succès des Conquérans, & qui a presque toujours empêché qu'ils n'établissent solidement leur Empire sur leurs Conquêtes.

Les Peuples d'Italie furent vaincus sans perdre ni leurs Loix, ni leur Police ni la forme même de leur Gouvernement. Un Sénateur arrêta la République Romaine toute prête à embrasser le parti de la rigueur & à se perdre par trop d'ambition. *Est-ce aux Romains*, dit-il, *à se plaindre de rencontrer des Ennemis qui deffendent avec intrépidité la liberté de leur Patrie? Pourquoi condamner en eux les sentimens vertueux dont vous vous glorifiez, & ausquels vous devez vos*

triomphes: & la protection des Dieux? Punissez des lâches qui ne se deffendront point, Rome ne doit rien espérer de ces nouveaux Sujets que le salut de leur propre Patrie n'a point touchés. Mais proportionnez vos bontés au courage de vos Ennemis, cachez sous vos bienfaits le joug que vous leur imposez, faites-vous aimer pour regner. Nous devons forcer les vaincus à partager leur amour entre leur Patrie & la nôtre, que Rome devienne même la commune Patrie des vaincus & des vainqueurs par la confiance qu'une protection fidelle établira entre eux; & sans effaroucher l'orgueil de vos Voisins, vous acquerrez des Amis que votre clemence rendra vos Sujets, & leur reconnoissance vos Esclaves.

Ce devoit être là en effet le premier principe de la politique des Romains, ils ne pouvoient prendre un autre parti après leurs premiers avantages, sans les rendre inutiles, & se perdre eux-mêmes. Il n'y avoit point de milieu, en renonçant à cette conduite, il falloit ou accabler les Vaincus, ou se les associer dans le Gouvernement. Cette derniere voye qui étoit incompatible avec les mœurs des

Romains, parce qu'il auroit fallu que la Noblesse & le Peuple eussent pû se résoudre à se désaisir de l'autorité, ou du moins à la partager avec des Etrangers, tandis qu'ils faisoient tant d'efforts pour se l'arracher mutuellement; cette voye, dis-je, auroit perdu leur République en étendant sa domination. Ce que j'ai dit sur la nature du Gouvernement libre qui ne peut subsister que dans un petit Etat, doit faire comprendre que l'Italie eût été malheureuse en ne faisant qu'un même Corps, & que la Police, les mœurs, les préjugés, & le Gouvernement ausquels les Romains dûrent la Conquête de l'Univers, auroient été infailliblement anéantis par le mélange des Etrangers.

Utilité de cette modération.

Rome en accablant les vaincus, s'en feroit fait des Ennemis toûjours prêts à se révolter, & dont la foiblesse au moins ne l'auroit pas aidée à soumettre de nouveaux Ennemis, que son ambition auroit peut-être rendu invincibles. Mais quand on supposeroit même qu'elle seroit enfin parvenuë à régner tiranniquement sur l'Italie après en avoir subjugué successivement tous les Peuples, les

Conquêtes y auroient été bornées ; & certainement ses forces seules n'auroient pas été capables de résister aux grandes puissances qui lui firent alors la Guerre.

En se livrant à la conduite que son Gouvernement lui rendit nécessaire, il s'établit entre elle & ses Alliés une certaine confiance qui fait la force la plus considérable des États. L'ambition des Romains n'effraya point leurs Ennemis, & ils marcherent à la Conquête de l'Italie par un chemin si contraire à celui que tous les autres Peuples avoient tenu, que les vaincus ne virent pas, pour ainsi dire, le joug dont ils étoient accablés. A voir agir les Romains on auroit dit que leur ambition n'étoit que de vaincre, sans profiter utilement de la Victoire pour affermir leur domination. Il arriva par le mouvement que cette conduite imprima aux Villes d'Italie, que tous les Peuples se vainquirent mutuellement sous les Drapeaux de Rome. Elle fit toûjours la Guerre en son nom, & tous les autres Peuples qui n'étoient que ses auxiliaires, ne triomphoient que pour lui donner de nouveaux Sujets

& se rendre eux-mêmes plus dépendans.

Comment lès Romains conserverent une apparence de modération en étendant leurs Conquêtes hors de l'Italie.

La République n'eût pas plûtôt porté ses Armes hors de l'Italie que ses succès penserent ruiner la Politique à laquelle elle les devoit. Ses forces lui parurent plus considérables qu'elles ne l'étoient en effet, & il paroîtroit surprenant que les Romains, en qui l'on ne remarque que trop de ces qualités dangereuses qui concourent à former le génie avide & violent des Conquérans, ne se fussent pas livrés à toute leur ambition.

L'écüeil étoit dangereux, & l'obéïssance à laquelle la République Romaine avoit accoutumé ses premiers Voisins, lui cachoit sa propre foiblesse, ou du moins avec le secours de ses passions, lui persuadoit qu'elle étoit désormais assés puissante pour renoncer à une conduite qu'elle avoit regardé comme le principe de son Empire sur l'Italie, mais qu'après ses succès elle ne croyoit plus également nécessaire.

Ce ne fut ni la prudence, ni l'habitude, ou l'allure de plusieurs siécles, si je puis m'exprimer ainsi, qui sauva les Romains du danger qui les

menaçoit. Les tributs considérables qu'ils avoient tirés des Carthaginois, le Théâtre des grandes Guerres qui leur étoit ouvert, tout cela avoit fait disparoître leur modération. La premiere Guerre de Carthage causa une révolution dans tous les esprits. On diroit qu'il se fit dans le cœur des Romains un combat de toutes les passions d'où l'ambition sortit victorieuse, dès qu'un objet plus considérable l'eût rendu plus agissante : la Sardaigne fut l'écüeil de leur Vertu. L'on peut voir dans Polybe comment ce Peuple jusques alors si Religieux, s'empara de cette Isle contre la Foi des Traités, tandis que la République de Carthage déja épuisée par la premiere Guerre Punique, étoit encore troublée par la révolte de ses Armées. Les Romains alloient renoncer à leur conduite, & ce ne fut que la Politique seule des Généraux de leurs Armées, qui les confirma dans leurs premieres maximes.

Ces Magistrats ne songerent point d'abord à vouloir ruiner les Peuples, parce que leur propre intérêt s'y opposoit ; ils sçavoient qu'un Etat ne

se détruit pas (a) aisément. La nécessité le dédommage sur le bord du précipice des pertes qu'il a faites, & par une compensation utile il acquiert en prudence & en courage plus de forces qu'il n'en a perduës. La prospérité ne les énerve plus; le danger présent unit intimement tous les Citoyens, & ouvre un champ libre à l'industrie; enfin le désespoir renferme, si je l'ose dire, tout ce que les vertus ont de plus sublime.

D'un autre côté ils craignoient que le Peuple ne se lassât de prolonger le tems de leur Magistrature, & qu'il ne se trouvât des-lors des Pompées qui vinssent recüeillir le fruit de leurs premiers succès, & leur enlever les honneurs du triomphe avec la gloire d'avoir terminé la Guerre. Ces réflexions étoient justes, & devoient nécessairement se présenter aux Officiers de la République Romaine. Elles

(a) *Sciat Regum majestatem difficiliùs ab summo fastigio ad medium detrahi, quam à mediis ad ima præcipitari.* Ce sont les paroles que Tite-Live, L. 37. met dans la bouche de Scipion l'Africain. Si ce grand Homme tint un pareil discours aux Ambassadeurs d'Antiochus, il sçavoit sans doute lui-même que ce n'étoit qu'un Sophisme.

arrêterent le premier Scipion, & Tite-Live nous apprend que ce grand Homme disoit souvent lui-même, que les Carthaginois n'avoient dû le salut de leur Ville, qu'aux efforts que les Consuls T. Claudius & Cn. Cornelius avoient faits pour lui enlever le Commandement de la Guerre.

Flamininus dans la suite ne voulut point par la même raison se rendre aux desirs de la Grece, il laissa subsister la Macédoine, & Rome continua à étendre ses Conquêtes sur toutes les parties du Monde, de la même maniere qu'elle avoit fait jusques alors sur les Villes d'Italie. Elle prodigua ses bienfaits à ses Alliés pour les assujettir à leur tour, elle ne s'empara d'aucune Province, elle laissa leurs Loix & leurs usages aux vaincus, elle ne les porta point à un désespoir extrême, elle arma toûjours les Peuples les uns contre les autres, & elle profita seule de la Victoire. Ses Traités d'Alliance & de Paix, furent encore un véritable joug, & l'on auroit dit cependant qu'elle ne songeoit point à établir sa domination.

Cette fausse modération dans la-

quelle les Généraux Romains entretinrent la République à l'égard de ses Alliés & de ses Ennemis, quand ses Armées passerent les mers, fut ce qui facilita le plus ses progrès. Dans l'impuissance où elle étoit de tirer de la Victoire tout l'avantage qu'y peuvent trouver d'autres Etats, une ambition excessive auroit empêché les Romains de préparer les Peuples à recevoir leur joug. Elle auroit retiré les Nations de cette stupidité qui fut la principale cause de leur ruine; & la République Romaine qui ne connoissoit point les ressorts de la Politique moderne, auroit échoüé. Ses Ennemis au contraire qui lui voyoient abandonner ses Conquêtes, ne perdirent point toute espérance de se rétablir, & par-là même étoient moins dangereux. La Fortune de Massinissa & d'Eumenes cacha l'ambition des Romains, elle rendit leur amitié plus précieuse, & leur fit des Alliés d'autant plus fideles, que les Peuples qui ne soupçonnoient point que ces grandes Fortunes seroient à leur tour renversées, étoient effrayés d'un autre côté par le sort misérable où les vaincus étoient réduits.

Cette conduite modérée de la République à l'égard des vaincus, rejetta sur ses Alliés la haine que ses Ennemis devoient avoir pour elle; en enrichissant les Etats les uns aux dépens des autres, en protégeant les foibles pour humilier les Grands, elle fit naître entre eux des haines & des jalousies irréconciliables. Ces passions fermerent les yeux à tous les Peuples sur leurs propres intérêts; il étoit comme impossible que des Nations qui n'avoient encore aucune liaison entre elles, fortifiassent de leur aveuglement, & qu'au lieu de se réünir avec stupidité sous les enseignes des Romains, pour s'effrayer mutuellement, elles formassent une ligue qui auroit ruiné leurs Maîtres.

Si la République Romaine en étendant le progrès de ses Armes, fut obligée de porter aux vaincus de plus rudes coups qu'aux Peuples d'Italie, soit parce qu'elle avoit affaire à des Puissances trop redoutables, soit parce que ses entreprises exigeoient de plus grandes dépenses, & que la Guerre devoit lui fournir les frais nécessaires de la Guerre; si, dis-je, la

République Romaine fut obligée d'agir avec plus de sévérité, comme elle ne faisoit pas cependant tout le mal qu'elle pouvoit faire, cette conduite assuroit sa grandeur. Tandis que sa modération lui attachoit la plûpart des Peuples, sa dureté laissoit ses Ennemis dans une pauvreté accablante qui confirmoit leur servitude.

Carthage après la bataille de Zama conserve ses Loix & ses Magistrats, mais on lui enleve la plus grande partie de ses terres. Elle ne peut plus faire la Guerre, elle n'a plus d'Alliés, elle donne des Otages aux Romains, & leur livre tous ses Vaisseaux. Philippe vaincu ne fut plus, pour ainsi dire, qu'un simple Citoyen de Macédoine, & Antiochus repoussé au-delà du Mont Taurus, n'eut qu'une Fortune à peu près égale à celle de Philippe. Les vaincus, en un mot, étoient réduits à une telle foiblesse, qu'ils ne pouvoient plus penser à se relever, sans voir déja comme présent l'orage qui devoit achever de les ruiner. Cependant la République Romaine balançoit si bien leurs intérêts & leurs passions, par l'apparence de liberté dont elle les laissoit joüir en les rui-

nant, qu'ils étoient retenus dans le devoir. Son joug n'étoit pas assés pesant pour qu'ils fussent pressés de le secoüer aux dépens de ce reste de fortune que les forces de l'Univers entier menaçoient.

Après que la politique des Romains eut fait embrasser à tous les Peuples cette conduite ruineuse, dont je parlerai avec plus de détail, quand je ferai un parallele de la situation présente du Monde avec celle du Monde ancien qu'ils subjuguerent, il n'étoit plus besoin de toute cette vigilance avec laquelle ils veilloient à leurs intérêts. Sans ambition même, Rome se seroit vûë contrainte à gouverner enfin par ses Officiers, les Provinces où elle ne regnoit encore que par la terreur & par ses bienfaits, & elle n'avoit qu'à s'abandonner à la conduite même de ses Alliés & de ses Ennemis pour s'agrandir. Leurs passions la servoient aussi utilement que l'auroit pû faire sa Politique. Les divisions intestines que la crainte & l'intérêt produisoient dans toutes les Nations, étoient un joug qui les asservissoit. Les Peuples libres étoient accablés par les intrigues & la lâcheté

de leurs mauvais Citoyens qui ſacrifioient tout à l'amitié de la République Romaine, & qui devoient, à moins que d'avoir une vertu qui n'a preſque jamais été connuë parmi les Hommes, lui vendre leur Patrie pour établir leur fortune particuliere.

Les Rois n'étoient pas plus en ſûreté dans leurs Etats, le Sénat Romain à qui trop de proſpérité avoit fait croire que tout devoit concourir à étendre ſa domination, ne reſpectoit plus le droit des Gens, & ſe déclaroit le protecteur de toutes les Provinces qui vouloient ſe ſouſtraire à l'autorité de leur Prince. Il apprenoit aux Peuples à ne plus reſpecter des Princes dont la République Romaine dégradoit la Majeſté, en les jugeant pour leurs fautes particulieres.

IX. Les Conquêtes des Romains ne fortifient pas leur République.

Au milieu de cette haute élévation où les Romains maîtres de tous les Soldats & de tout l'or du Monde, ne régnoient encore que par la crainte des châtimens & par l'eſpérance des récompenſes, leur République ne joüiſſoit que d'un Empire bien orageux. Ses Hiſtoriens encore moins

éclairés sur sa vraye situation que ses Ennemis mêmes, n'ont jamais fait attention que Rome ne devenoit pas, pour ainsi dire, plus forte en étendant ses Conquêtes, & qu'au travers de l'éclat & de la pompe qui l'environnoit, on put entrevoir sa premiere foiblesse, jusques à ce qu'elle établit ses Officiers dans les Provinces.

Quelque intelligence qu'on remarque dans la conduite des Romains, ils ne saisirent jamais cependant le véritable point de vûë de leurs intérêts. Les Conquêtes les fortifioient moins qu'ils ne pensoient, parce que leur Gouvernement, je l'ai déja dit plusieurs fois, ne leur permettoit pas d'incorporer les Nations vaincues à la victorieuse.

Je sçai que quoique les Peuples d'Italie eussent conservé une liberté trompeuse sous le nom d'Alliés, ils étoient réellement sujets de la République Romaine. L'on a dit que les Colonies qu'elle distribuoit dans toute l'Italie, étoient aussi propres à retenir les Peuples dans leur devoir, que les divisions mêmes que faisoit naître dans leurs Villes la fausse liber-

té dont elles joüissoient sous la protection des Romains, & que c'est surtout à la politique habile, qui sous prétexte de rendre les Républiques plus libres, ne souffroit point qu'il y eût d'association entre elles, que Rome devoit un Empire plus solide.

Il est vrai que son attention scrupuleuse à venger ses Alliés, les accoutuma à n'être qu'auxiliaires dans leurs propres querelles. Ils laisserent même usurper d'autant plus aisément aux Romains la supériorité que cette conduite leur donnoit sur eux, que leurs passions les plus violentes, telles que la haine & la vengeance, étoient satisfaites, & que leurs Maîtres, sous le nom d'Amis, avoient, selon la remarque de Polybe, une conduite si adroite, que dans les occasions mêmes où ils ne pensoient qu'à leurs intérêts, on croyoit leur devoir quelque reconnoissance. Malgré tout cela, ne s'apperçoit-on pas que la puissance des Romains étoit mal affermie, qu'ils ne méditerent pas assés sur leur situation, & combien ils étoient éloignés de cette sagesse avec laquelle d'autres Etats ont sçû profiter de leurs victoires ?

Aujourd'hui dès qu'un Prince a conquis une Province, il en lie le ſort au ſien, il lui laiſſe ſes privileges & ſes Loix; & tandis que le Peuple gagné par des bienfaits s'accoutume à une nouvelle domination, les Milices qui le gardent, lui font d'autant mieux ſentir le prix des graces qu'ils reçoit, qu'en même temps qu'elles le deffendent des inſultes étrangeres, elles lui font connoître l'impoſſibilité où il eſt de trahir ſon devoir. Ce Peuple ne fait bientôt qu'un même corps avec ſes Vainqueurs, les uns & les autres n'ont qu'un même intérêt, & l'Etat eſt réellement enrichi d'un plus grand nombre de Citoyens & de leur Fortune.

S'il avoit été poſſible aux Romains d'incorporer ainſi les Peuples d'Italie à leur République pour n'avoir avec eux qu'une même cauſe à deffendre, jamais Annibal n'auroit oſé former le projet de porter ſes Armes dans le ſein de l'Italie. Mais ce grand Homme compta ſur la haine que quelques Peuples avoient toujours conſervée pour les Romains, il comprit que l'habitude d'obéir pourroit céder à l'eſpérance de recouvrer

sa liberté, & sa politique se flattoit avec raison, de pouvoir faire trouver aux Voisins de la République Romaine, leur avantage particulier à trahir la fidélité qu'ils lui avoient promise. Annibal enfin qui connoissoit toute la différence qu'il y a entre la fermeté d'un Peuple qui combat pour le salut de sa Patrie, de ses Temples, de ses Sépultures, de ses Maisons, & de sa Famille, & le courage d'un Allié qui ne doit point sacrifier des choses aussi sacrées à l'ambition d'une Ville qui le domine; Annibal, dis-je, comprit qu'il ne falloit que s'approcher de Rome pour lui faire connoître sa foiblesse, & lui ôter les forces avec lesquelles elle menaçoit l'Univers.

Quelque chancellante que fût encore la Monarchie Françoise pendant le regne des premiers Valois, il étoit plus difficile de l'accabler, que de détruire la République Romaine dans le point le plus haut de sa prospérité. Si les François au lieu d'obéir à un Prince, avoient composé dans Paris une République qui eût dominé sur le reste de la France de la même maniere que Rome regnoit sur l'Italie,

la

la prise de Paris auroit ruiné leur Empire. Il ne falloit que brûler Rome, en vendre ou en disperser les Citoyens, & la République Romaine étoit détruite. Paris est pris, la Monarchie subsiste toûjours. Charles VII. quoique proscrit & fugitif, est Roi; la Bicoque la plus ignorée devient la Capitale dès qu'il s'y trouve, sa personne est comme le centre de réünion; les Anglois auront cent combats à livrer, & la France pourra lasser leur Fortune.

Après la bataille de Zama & l'abaissement de Philippe, Annibal se roidit lui seul contre la fortune de ses Ennemis, & tandis que tout l'Univers en étoit accablé, leur puissance ne fut qu'un vain épouventail pour sa politique. Il publia que Rome ne regnoit que par une espece de prestige *(a)* qui cachoit sa foiblesse à tous les Peuples, & que ceux-ci n'étoient vaincus que parce qu'ils n'osoient pas connoître leurs forces. Il demanda des Vaisseaux & des Soldats à An-

(a) Voyez ci-après Livre VI. Art. 2. où je fais voir quel danger auroit couru la République Romaine si Antiochus eût suivi les conseils d'Annibal.

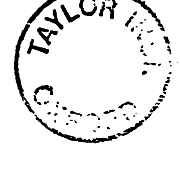
tiochus, & il forma cet axiome en politique, qu'on ne triompheroit jamais véritablement de la République Romaine que dans Rome même : aussi la révolte des Alliés & Spartacus la firent-ils trembler, en l'attaquant directement & de plus près que ses autres Ennemis.

Quelques Romains en effet, sentirent bientôt sur quels fragiles fondemens la grandeur de leur République étoit appuyée. Le Consul Sulpicius comprit que toutes les forces réelles de Rome étoient renfermées dans une seule Ville ; il voyoit avec chagrin que le Peuple se livroit trop au plaisir de voir Carthage humiliée, & il vouloit qu'on se hâtât de transporter des Légions dans la Macédoine, & qu'on n'attendît pas que Philippe descendît en Italie. *Nos Voisins*, disoit-il, *ne nous sont attachés (a) qu'autant qu'ils ne trouveront point d'Ennemis chez qui ils puissent passer.* Si Annibal ne fit pas périr Rome sous ses Armes, il lui porta du moins un coup mortel, lorsqu'il apprit

(a) *Nunquam isti populi, nisi cùm deerit ad quem desciscant à nobis, non deficient.* T. L. L. 31.

aux Peuples d'Italie qu'ils avoient des intérêts différens de ceux de la République Romaine. Qu'on se rappelle combien l'ambition de ces Peuples contribua à sa ruine, & l'on verra qu'Annibal fut le premier Auteur de la chute des Romains, en rompant le lien qui les unissoit à leurs Voisins, & qu'ils négligerent de resserrer après le succès de la seconde Guerre de Carthage.

On a loué extrêmement la politique des Romains qui sçut si bien mettre à profit les passions des Hommes, & en imposer à tout l'Univers; mais malgré ses succès, cette politique si sage perd beaucoup de son mérite, quand on fait attention qu'elle est l'ouvrage de la Fortune, & qu'elle réüssit moins par sa propre force, que parce que tous les Peuples étoient désunis, & qu'il n'y eut jamais qu'un Annibal, tantôt trahi par l'avarice de sa Patrie, & tantôt trompé par la lâcheté d'Antiochus, qui pénétrât la vraie situation des Romains.



Ils ne sentirent point que l'impossibilité où ils étoient d'incorporer les vaincus à leur République, en étoit un

Comment les Romains auroient pû se comporter

en cette occasion. vice énorme, & qu'il falloit y remédier. Avant la seconde Guerre Punique les Romains n'avoient pas pris toutes les mesures que la politique exigeoit d'eux pour s'assurer de la fidélité des Peuples d'Italie dans un danger aussi pressant que celui dont Annibal les menaça. Leurs Colonies mêmes ne leur furent pas fidelles. Les Citoyens Romains qui étoient transportés dans une nouvelle Ville, y perdoient peu à peu le souvenir de leur Métropole, & regardoient enfin après un certain tems l'habitation où ils étoient nés comme leur véritable Patrie. Cela devoit être ainsi : c'étoit dans cette nouvelle Ville qu'étoient leur Famille, leurs Dieux, leurs Amis, leur Fortune, & tout ce qui est capable de remuer & d'attacher le cœur humain. Et c'est à cet inconvénient cependant que Rome n'avoit point paré.

Dans l'éclat qu'elle jettoit après l'humiliation de Carthage, il n'auroit pas été nécessaire d'altérer les principes de son Gouvernement, & de donner aux Peuples d'Italie le titre de Citoyens Romains avec tous les droits attachés à cette qualité, pour

resserrer le lien qu'Annibal avoit relâché. On eût étouffé leur ambition en la prévenant; & dans le moment que la crainte les ramenoit à leur devoir, il étoit aisé de les aveugler une seconde fois sur leurs intérêts.

Il auroit alors suffi d'imaginer en leur faveur quelque titre fastueux; c'est souvent avec les biens les moins réels qu'on enchaîne le plus fortement les Hommes. Il n'auroit fallu qu'établir une différence bien marquée entre eux & les Peuples Etrangers; les appeller les premiers amis du Peuple Romain, les vainqueurs des Nations; & donner non pas aux particuliers, mais à chaque Ville même le titre de Citoyen Romain. Chaque République auroit entretenu un certain nombre de ses principaux Citoyens à Rome pour y joüir de ses privileges & la représenter, sans qu'elle eût remarqué qu'ils n'y auroient réellement été que comme autant d'ôtages de la fidélité de leur Patrie.

La Politique présentoit encore mille autres voyes, qu'on peut imaginer sans peine, & qui auroient attaché les Peuples à la République, sans qu'ils cessassent de lui être soumis.

L'Italie, pour ainsi dire, peuplée de Romains, n'auroit point alors songé à partager (a) l'autorité avec ses Maîtres. Le soin de conserver la supériorité que Rome lui eût accordée sur les Provinces, ne lui auroit donné avec elle qu'un même intérêt. Les Romains auroient acquis par-là des forces réelles, & Rome qui auroit été dans l'Italie ce que la personne d'un Prince est dans un Etat Monarchique, n'auroit pas eû à craindre les projets d'un second Annibal, & se seroit peut-être soutenuë contre l'ambition des Généraux de ses Armées.

X. De la politique des Peuples modernes.

Je ne parlerai point de la Politique de nos Rois pendant les deux premieres races. Leurs Conquêtes ne furent gueres que l'Ouvrage de la valeur des François. Rien, il est vrai, ne fut plus sage que la conduite de Clovis, & Charlemagne au milieu de la barbarie se comporta avec une

(a) Les Peuples d'Italie firent la Guerre pour avoir le titre de Citoyens Romains, ils appellerent à leur secours Mithridate. Enfin l'on a vû dans la premiere Partie combien l'ambition de ces Peuples contribua à la ruine de la République.

prudence digne des siécles les plus éclairés, mais la sagesse de ces deux Princes ne fut qu'un rayon passager, qui disparut avec eux. Les mœurs étoient encore trop grossieres pour ne pas étouffer des talens ordinaires. L'Empire qui avoit été le modele des Barbares, leur avoit donné l'exemple de la plus mauvaise politique, & leur Gouvernement vicieux, leurs préjugés, leur ignorance, & leur avidité les éloignoient également de la sagesse des premiers Romains, & de la politique encore plus sçavante qui a depuis régné en Europe.

Après que les Armes victorieuses des François eurent appaisé l'inquiétude des Barbares, & que la vaste Monarchie de Charlemagne se fût divisée en un grand nombre d'Etats différens; les Sociétés se trouverent dans un équilibre qu'il étoit d'autant plus difficile de rompre, qu'elles étoient toutes corrompuës par les mêmes vices, & n'avoient aucun avantage les unes sur les autres. L'Europe sans industrie étoit épuisée par des fondations pieuses, & par les Guerres continuelles que faisoit naître sa mauvaise Police, & qu'elle ne pouvoit poursuivre avec

vigueur. Les Etats étoient déja unis par la même religion ; les Alliances que les Princes faisoient entre eux par le mariage, les rapprocherent de plus près, & les Croisades qui, comme je l'ai déja dit, ne leur donnerent qu'un même dessein, acheverent d'établir un commerce plus étroit. Bientôt tous les Princes de la Chrétienté commencerent à lier leurs intérêts, & à faire des Ligues. L'Europe sortit de cette grossiereté où les Romains surprirent leurs Ennemis ; l'amitié se vendit, s'acheta, & enfin, pour ne point prévenir ce que je dirai ailleurs en comparant la situation (a) du monde ancien avec celle de l'Europe moderne, il me suffit de dire qu'il fallut recourir à une autre politique.

L'ambition, dans ces circonstances ignorées des Romains, dut s'ouvrir une autre voye pour aller à ses fins. Tous les Peuples faisoient les mêmes progrès dans les mêmes connoissances, & les Arts qui en naissant se répandoient avec promptitude chez toutes les Nations, les entrete-

(a) Voyez le commencement du Livre VI.

noient dans leur égalité. Ce fut alors une ſcience que de ſçavoir céder à propos. On eut recours aux négociations ; il fallut à force d'art ſçavoir faire naître ces circonſtances heureuſes que la modération des Romains ſçut ſeulement entretenir ; enfin la foibleſſe de chaque Peuple fit paroître une autre eſpece de politique plus profonde & plus ſubtile que celle des Romains, & dont l'adreſſe ſuppléoit à la force qui avoit fait leurs ſuccès.

Elle eſt ignorée des premiers Romains.

La République Romaine auroit eû beſoin de cette politique dans ſes commencemens, mais ſes Citoyens auſſi farouches que les premiers Barbares, l'employerent auſſi peu qu'eux. Quand Tarquin ſouleva contre eux les Peuples d'Italie, Brutus n'étendit point ſa Politique au-delà des murs de Rome. On ne vit point que les Romains fiſſent des Traités d'alliance, qu'ils ſubſtituaſſent des Ennemis Etrangers à Porſenna, ou qu'ils l'arrêtaſſent chez lui : ce Peuple furieux crut que ſa colere & ſon courage lui ſuffiſoient.

Les Romains avoient le génie ſi peu propre aux négociations, que

bientôt après quand ils furent pressés dans leur Ville par les Armes de Coriolan, ils demeurent oisifs & attendent avec une constance qu'on appelleroit aujourd'hui une férocité stupide, que les Dieux, qu'ils fatiguoient par des processions, fassent des miracles en leur faveur. Cette confiance aveugle que la fortune favorisa, ne fut propre qu'à enfler leur courage; ils apprirent à ne jamais désespérer, & leur fermeté leur tint lieu pendant longtems de toute sorte de politique.

La conduite de la Noblesse & du Peuple durant le cours de leurs dissentions, n'avoit aucune adresse; les Consuls & les Tribuns ne connoissoient aucun tempérament. On se menaçoit, on se roidissoit, & les querelles finissoient toûjours par le triomphe du parti qui avoit été le plus fort en commençant à attaquer. Rien ne découvre peut-être mieux combien les Romains sçavoient peu faire agir les ressorts de cette politique dont je parle, que les éloges dont le Sénat honora la pénétration d'un jeune Patricien, qui lui conseilla d'abandonner sa hauteur pour tâcher de

mettre dans ses intérêts quelque Tribun qui s'opposât lui-même aux Loix que ses Collegues proposeroient.

Quand les Gaulois s'emparerent de Rome après la fameuse bataille d'Allia, on ne sçait ce qui doit le plus étonner, la constance de ces graves Sénateurs qui se dévoüent inutilement à la mort; la fermeté de ces Citoyens qui malgré la terreur qui disperse la République, ne désesperent point de son salut; ou cette grossiereté qui ne permet pas aux Romains de tenter l'intérêt & les passions des Villes qui leur avoient servi de retraite (*a*), & de les engager à prendre la défense de leur Patrie.

Les Romains furent jusqu'alors trop heureux, & dans la suite ils devinrent trop redoutables, pour que la fortune les forçât de recourir à un art qu'ils avoient ignoré. Leur ru-

(*a*) Les critiques les plus éclairés ne doutent pas que les Exploits que Tite-Live rapporte de Camille, ne soient un Roman bâti sur une fausse Tradition, à laquelle l'orgueil des Romains avoit donné du crédit. Il est encore plus certain que la diversion que les Venetes firent sur les terres des Gaulois, ne fut pas l'Ouvrage de la Politique des Romains.

deſſe trompa la politique de Cynéas ; ce Grec adroit alloit entamer quelque négociation avec eux ; mais un mot d'Appius détruiſit ſon Ouvrage, & rappella les Romains à leur premier génie.

Dans cette eſpece de ſtupidité générale où tous les Peuples étoient entretenus par les traitemens honteux que la République Romaine faiſoit aux Rois Captifs & par les honneurs qu'elle accordoit à ſes Alliés, elle ne craignit enfin quede manquer d'Ennemis. Elle domina paiſiblement ſans que ſa ſituation exigeât de profondes méditations, ou que même elle pût faire des fautes dangereuſes. Ses frontieres, comme celles de la Monarchie Françoiſe, n'étoient point continuellement menacées d'un incendie général. Il ne lui reſtoit plus rien de difficile à exécuter, & les Romains dont tous les Peuples ſe hâtoient d'acheter l'alliance, n'avoient qu'à profiter de l'aveuglement & de la crainte où le monde étoit plongé. Ils pouvoient agir ſans adreſſe & ſans pallier leur conduite, parce qu'ils étoient aſſés puiſſans & aſſés ambitieux pour faire des injuſtices ſans crainte & ſans remords.

Ils ne connurent point le pénible emploi de faire naître des conjonctures heureuses, & de concilier par une sage prévoyance leurs intérêts présens avec ceux que le tems pourroit leur offrir dans la suite. S'il leur étoit utile d'accorder des graces, ils les prodiguoient pour se rendre la circonstance présente plus favorable ; mais si-tôt qu'elle étoit passée, ils retiroient leurs bienfaits & détrüisoient leur ouvrage. C'est ainsi que la Fortune de la Numidie & du Royaume de Pergame ne fut que passagere. Il ne faut pas s'imaginer que les Romains affectassent dans ces rencontres quelque pudeur, ils se contentoient de donner une explication forcée à quelque terme équivoque d'un Traité : tout le monde connoît leur perfidie à l'égard des Carthaginois, des Rhodiens, des Etoliens, & de Jugurtha.

Les Romains qui s'étoient persuadés que les destinées leur avoient accordé l'Empire du Monde, regarderent comme juste tout ce qui les conduisoit à cette grandeur. Ils crurent que leur volonté devoit être la regle du Monde. Il n'y eut plus de Loi certaine dans les

Etats ; le Prince qu'il étoit le plus utile à la République d'élever, fut pour elle le Prince légitime ; elle divisa les Empires, & décida même des fortunes des particuliers. Quelquefois elle n'accordoit ni ne refusoit son (a) amitié à un Peuple ; ses Traités étoient toûjours un piége ; jamais elle ne ratifioit les conditions ausquelles la nécessité avoit fait souscrire ses Généraux : l'on peut se rappeller sa conduite après le malheur des fourches Caudines, & comment elle arma contre Jugurtha & contre les Numantins ces mêmes Légions qu'ils avoient laissé sortir du péril sur la foi d'un Traité.

Qu'on lise dans Tite-Live la harangue qu'il met dans la bouche de Manlius à son retour de son expédition contre les Gallo-Grecs. Furius & Emilius vouloient lui faire refuser le triomphe sous prétexte que la Guerre qu'il

(a) *Neque dari neque negari pacem placuit*, dit Tite-Live, en parlant des Etoliens, *Senatus & Populus Romanus beneficii & injuriæ memor esse solet : cæterùm Bocho, quoniam pœnitet delicti, gratiam facit ; fœdus & amicitia dabuntur, cum promeruerit.* Sal. de Bel. Jug.

avoit faite étoit injuste, mais Manlius les confondit aisément. *Les Gaulois*, (a) disoit-il, *n'ont-ils pas autrefois pillé le Temple de Delphes sans que les Romains les ayent punis de leur impiété?* Ce trait seul peint le caractere des Romains. S'ils manquoient d'un sujet présent pour faire la Guerre à un Peuple, ils remontoient jusques aux tems antérieurs à la fondation même de Rome. Ils n'eurent point de honte, s'il en faut croire Justin, d'alléguer comme une raison bien sérieuse de ce qu'ils prenoient la défense des Acarnaniens contre les Etoliens, que les Ancêtres des premiers étoient les seuls qui n'eussent point envoyé de secours aux Grecs pendant le siége de Troye.

La Politique depuis si nécessaire dans l'Europe, ne fut autrefois connue que des seules Républiques de la Grece. Elles étoient à peu près les unes à l'égard des autres dans la même situation où nous voyons aujourd'hui les Etats de la

Cette Politique a été connuë des Grecs.

(a) *Delphos quondam commune humani generis oraculum, umbilicum orbis terrarum, Galli spoliaverunt: nec ideò Populus Romanus his bellum indixit aut intulit.* T. L. L. 38.

Chrétienneté. Elles connoiſſoient les mêmes Arts, avoient les mêmes principes dans la Guerre, un Gouvernement à peu près ſemblable, & un égal intérêt d'entretenir un équilibre qui empêchât que l'une ne parvint à dominer les autres. Spartes & Athenes ſe diſputent l'Empire, & la Grece attentive ſe partage entre elles; tantôt elle panche d'un côté, & tantôt de l'autre; la Guerre n'a point de ſuccès certains, & l'on ajoûte aux Armes le ſecours des négociations.

C'eſt dans cette foibleſſe que ſe forma & ſe perfectionna peu à peu ce grand Art digne de toute l'attention des Hommes, & que leur méchanceté a rendu indiſpenſable. On apprit à ébranler à la fois toutes les paſſions; on affecta des lenteurs adroites; on fit naître des difficultés étudiées; on publia ſecretement ce qu'on feignoit publiquement de tenir caché. L'adreſſe avec laquelle il fallut rapprocher dans un même point des intérêts ſouvent contraires, rendit cette ſcience très-épineuſe. La connoiſſance la plus exacte de ſes intérêts & de ceux de l'Etat avec lequel on traitoit, ne fut pas ſuf-

ſſante. Il arrive ſouvent que les Princes, les Miniſtres, ou les Magiſtrats d'une République ne voyent les objets qu'au travers de certains préjugés qui en changeant la nature, ou qu'ils ont des vûës particulieres qui combattent le bien public ; il faut pénétrer leur caractere, & combiner, ſi je puis parler ainſi, leurs paſſions avec leurs intérêts, pour meſurer ſa conduite ſur ce double reſſort de toutes les actions des Hommes.

Dans l'exercice de la négociation quelle flexibilité ne faut-il pas avoir pour modérer ſes paſſions, ou pour feindre celles qu'on n'a pas! quel art pour entretenir une certaine confiance, ſans laquelle on ne peut rien faire, & que ſemble cependant exclure le nom ſeul de négociateur! il faut ſçavoir préparer ſes demandes, & conduire ſes deſſeins à leur maturité, en échauffant ou en refroidiſſant les eſprits par les craintes, les eſpérances, & les jalouſies. Quelle pénétration à developper & ſaiſir la vérité à travers des diſcours étudiés! quelle juſteſſe à remarquer & à ſentir la force préciſe de ces expreſſions naïves

de l'ame dont l'homme n'est presque jamais le maître, que la politique doit domter, mais qui échappent si aisément à la nature ! quelle adresse à l'éteindre pour tromper son ennemi ! quelle patience enfin & quel courage ne sont point à la fois nécessaires pour rendre les autres qualités d'un négociateur plus utiles !

Philippe le plus grand artisan d'intrigues dont parle l'Histoire ancienne, parvint avec le secours de cette politique à tirer la Macédoine de son obscurité, & sa gloire, aux yeux des bons Juges, est supérieure à celle de son fils. Alexandre entra dans l'Asie en Conquérant, & avec cette impétuosité qui le caractérise, défit Darius par la consternation. Philippe que la mort prévint dans le même dessein, auroit fait en Asie comme dans la Grece un commerce de la Guerre ; il auroit marchandé avec les Satrapes leurs Gouvernemens, & il auroit dépoüillé Darius de son Empire sans l'avoir peut-être vaincu autrement que par des Contracts & des Traités.

Elle a été pratiquée par les Romains dans le tems

Cette politique disparut de la Grece, ou du moins lui devint inutile, quand les Romains l'accablerent du

poids de leurs Armes; mais elle prit naissance chez ceux-ci, lorsque leur Gouvernement ébranlé fut incapable de réprimer l'ambition des Citoyens.

de la décadence de leur Gouvernement.

Les Gracques en donnerent les premieres leçons, mais Marius n'en sçut pas profiter, & il alluma le feu des Guerres Civiles en Soldat & non pas en politique. Farouche, & par conséquent sans adresse, il décria grossierement la Noblesse pour flater le Peuple; il abandonna publiquement ses Amis, sans avoir sçu les forcer adroitement à mériter leur disgrâce. Agité par trop de passions, & par des passions trop vives, son ambition excessive se montroit avec orgueil, & ne lui permit pas d'agir avec assés de sagesse pour réussir. Il eut les vices que les politiques se permettent quelquefois; il fut jaloux de la gloire d'autrui, ingrat, perfide & cruel; mais comme ces vices naissoient du fond de son cœur, au lieu de partir seulement de l'esprit suivant les occasions & le besoin des circonstances, ils furent la cause de sa perte.

Sylla d'un génie tout opposé, ne fut ambitieux que pour satisfaire la ven-

geance la plus excessive. Le commerce des plaisirs, ne l'amollit point. Les caprices des légions, & les intrigues de Rome ne lui firent rien perdre de sa fierté, elles perfectionnerent seulement cette souplesse naturelle qui le rendoit si propre à passer sans effort d'un caractere, ou plûtôt d'un personnage à l'autre. Il montra quelque modération dans les excès même les plus monstrueux, & maître, pour ainsi dire, de lui-même quand il étoit emporté par ses passions, il fut à la fois le Courtisan & le Tiran des Romains.

Pompée plus adroit encore suppléa par la politique aux talens qu'il n'avoit pas, & il lui dût sa puissance & sa réputation. Cet Homme si illustre dans l'Histoire de la République Romaine, surprit l'admiration de ses Concitoyens ; quelques actions qui dans sa jeunesse annonçoient de grandes qualités, une physionomie noble où l'on prétendoit démêler quelques traits d'Alexandre, un esprit vif, insinuant, éloquent, & surtout l'imbécillité du Peuple dont la haine ou l'amour est toujours extrême dans les tems difficiles, voilà ce qui rendit

Pompée l'idole des Romains. Les Ecrivains qui nous ont appris son Histoire, se sont laissé tromper par les acclamations publiques, & ils ont plûtôt jugé de leur Héros par le nombre & l'appareil de ses triomphes, que par les actions qui les lui ont mérités.

Pompée préféroit l'éclat qui suit la gloire à la gloire même, & il avoit plus d'orgueil que d'ambition. C'étoit, puisqu'il faut le dire, un homme d'un génie souple, mais peu étendu dans ses vûes, & foible dans ses Conseils. Quoique présomptueux, il connoissoit ses forces par instinct, & n'alloit point au-delà; il avoit l'art de cacher sa petitesse sous un faste orgueilleux capable d'en imposer à la multitude qu'il flatoit, qu'il remuoit, & qu'il occupoit sans cesse dans le Sénat, dans la Place publique, & dans le champ de Mars.

Pompée fut aussi mauvais Citoyen qu'il le pouvoit être, mais non pas aussi mauvais que le pouvoit permettre la situation malheureuse de la République. On lui sçût gré, après toutes les violences qu'on avoit éprouvées de la part des autres Généraux,

de ce qu'il licentia ses Soldats en entrant en Italie, & ne vint point à Rome pour y dominer par la force. Parce qu'il ne fut ni un Sylla ni un Marius, quoique ses intentions ne fussent pas plus légitimes, on l'érigea en Pere de la Patrie, & en Protecteur de la liberté.

La faveur du Peuple pour lui devint bientôt une vraie passion. On crut qu'il avoit ruiné Sertorius. Après laGuerre des Pirates, la reconnoissance des Romains confondit l'importance du service avec la capacité de Pompée, & ils jugerent de la grandeur de la Guerre par l'étenduë de la puissance qu'ils lui avoient accordée. Tigranes étoit vaincu, Mithridate étoit sans ressources, & Pompée dérobe à Lucullus la gloire qu'il alloit acquérir. Il prolonge la Guerre par des fautes; il oublie Mithridate pour s'arrêter chez de petits Rois qui implorent sa protection; il ne sçait pas profiter de la Victoire, & il ne termine enfin cette Guerre que quand son Ennemi trahi par sa Famille, se donne la mort par désespoir.

Il faut pour connoître Pompée, l'examiner dans cette haute réputa-

tion qu'il avoit volée; qu'on me pardonne ce terme, en se présentant toûjours à propos pour consommer les entreprises de la République, & recueillir le fruit des succès que d'autres avoient préparés. Un homme médiocre peut s'élever à une haute fortune, mais elle le démasque. Pompée se vit lui-même avec les mêmes yeux que le Peuple le voyoit, & il s'enyvra des éloges qu'il en recevoit. Sans tenir de route certaine, il n'eût qu'un but vague de parvenir à la Dictature perpétuelle, dont sa lente ambition fut satisfaite. Bientôt il est content de remüer sans agir, & il joüit enfin avec une espece de stupidité de sa puissance qui lui échappe des mains sans qu'il s'en apperçoive. Il cherche un appui, & il devient le joüet de César. Il s'imagine que la Terre enfantera des Légions, quand il daignera la frapper avec le pied, & la veille même que son ennemi doit le chasser de Rome & de l'Italie, il se croit encore le premier Citoyen de la République. Il ne daignoit pas craindre César; quand je voudrai, disoit-il au Sénat qui étoit assés sage pour être consterné, je le rendrai plus petit que je ne l'ai fait grand.

Je ne parlerai point de la Guerre Civile, tout le monde en ſçait le détail, & peut-être ne me ſuis-je déja que trop éloigné de mon ſujet. Ne trouvant pas alors un Ennemi plus qu'à demi vaincu, Pompée parut véritablement tel qu'il étoit, & il ſacrifia ſon ſalut aux diſcours frivoles d'une multitude dont il avoit toujours été eſclave, & qui ſongeoit plus à profiter de la Victoire qu'à vaincre.

Céſar plia l'ame la plus grande à tout ce qu'exigeoit de lui ſon ambition. Qui ne reconnoîtroit dans les intrigues qu'il noüa avec Pompée & Craſſus, afin qu'ils l'élevaſſent eux-mêmes au-deſſus de leur fortune, les négociations depuis ſi fréquentes entre les Souverains? Octave fut encore plus habile, & je ne doute point que les détails de ſa conduite avec Cicéron, Antoine, & Lépidus, ne fuſſent auſſi utiles à l'inſtruction d'un négociateur, que l'étude des Guerres de Céſar pour former un grand Capitaine.

C'eſt le défaut d'un titre pour dominer parmi des Citoyens égaux, & la néceſſité où ils étoient de travailler ſourdement à leur fortune, qui

qui firent paroître à Rome pour la premiere fois cette sorte de politique. Sans vouloir marquer les bornes fixes que lui donne la Morale, il me suffit de remarquer que quand ces grands Hommes n'auroient point passé celles que l'honneur lui assigne entre deux Princes indépendans, elle ne seroit pas devenue moins criminelle entre leurs mains. Leur fortune particuliere qui étoit le principe de leur politique, & la ruine des Loix de leur Patrie qui en étoit l'objet, lui communiquoient, pour ainsi dire, tout leur venin.

Les circonstances où les François se trouverent depuis l'avenement de Hugues Capet au Trône, ne demandoient pas dans leurs Princes une prudence moins adroite que celle des Capitaines Romains dont je viens de parler. La foiblesse de la Monarchie Françoise, les vices de son Gouvernement, la puissance & l'habileté de ses Ennemis ne lui permettoient pas de se conduire avec la hauteur de la République Romaine. Nous devons cet éloge aux Anglois, que par les Victoires qu'ils remporterent sur nos troupes mal disciplinées & toujours

téméraires, ils nous apprirent à essayer de réparer par la politique où nous les surpassames (*a*), les pertes que la Guerre nous avoit causées.

Après ces réflexions générales sur la politique moderne, je devrois peut-être donner une idée de celle des François, & en parcourant les différens regnes de nos Rois depuis Philippe-Auguste jusques à Charles VII. faire remarquer une conduite, qui quoique parsemée de plusieurs fautes grossieres, renferme d'importantes instructions. Cette sagesse disparut pour faire place à la seule impétuosité de la Nation. Les François ne furent pas plûtôt heureux, qu'ils crurent qu'il ne leur seroit

(*a*) . . . . . *ont les Anglois un mot commun*, dit Comines, *qu'autrefois m'ont dit, traitant avec eux, c'est qu'aux batailles, qu'ils ont euës avec les François toujours ou le plus souvent, ils ont eu le gain. Mais en tous Traités qu'ils ont eu à conduire avec eux, ils ont eu perte & dommage.* L. 3. c. 8. C'est sans doute à ce témoignage de Comines, que fait allusion M. le Chevalier Temple, quand après avoir loué dans ses Mémoires la sçavante politique de Louis XIV. il dit *qu'elle fit voir à l'Angleterre & aux Pays Etrangers que la France avoit encore beaucoup d'ascendant sur la Cour d'Angleterre.*

plus glorieux d'être prudens. Lassés enfin de voir échoüer leur courage contre la politique des Italiens & des Espagnols ; ils reparurent plus sages qu'ils ne l'avoient jamais été. Mais outre que cette matiere est liée plus naturellement aux grandes Guerres de la Nation dont je parlerai dans la suite, elle paroîtra dans un meilleur jour après que j'aurai fait connoître la politique des Ennemis des Romains.

Je croirois cependant manquer au plan que je me suis proposé en écrivant cet Ouvrage, si avant que d'entamer ce sujet, & de parler même des progrès que les Romains & les François ont faits dans la science Militaire, je ne m'arrêtois à faire connoître plus particulierement les Gaulois. La République Romaine les a toujours distingués de ses autres Ennemis, & un François a encore plus de raisons de ne les pas confondre avec les Peuples qui occuperent les Romains jusques à la premiere Guerre de Carthage.

Quand quelques Critiques habiles ne penseroient pas que les François tirent leur origine des Gaules mêmes, XI. Des Guerres que les Gaulois firent aux Romains.

& les Sarrasins aux François.

& descendent ou de ces Gaulois qui chercherent un asyle dans la Germanie contre la tyrannie du Gouvernement de l'Empire, ou de ces braves avanturiers qui longtems auparavant furent l'effroi des Peuples qu'ils forcerent à leur donner une Patrie; il est du moins certain que la Nation Françoise, telle qu'elle est aujourd'hui, est en partie composée des Gaulois qui se confondant avec les Vainqueurs, ne firent plus avec eux qu'une même Nation. Les François peuvent revendiquer la gloire des anciens Gaulois, & puisque je les compare aux Romains, je ne dois pas oublier qu'ils combattirent souvent les uns contre les autres.

Rome, pour ainsi dire, étoit encore en son berceau, quand deux Armées de Gaulois, sous la conduite de Belloveze & de Sigoveze, porterent, comme tout le monde le sçait, leur fortune & leurs espérances hors de leur Patrie. Elles traverserent le Rhin & les Alpes. La Victoire rendit les Gaulois puissans; les uns pénétrerent jusques dans la Grece, la Macédoine, & l'Asie; les autres établirent leur domination dans l'Insubrie

qui prit leur nom, & cette Gaule que les Romains appellerent Cisalpine, devint le boulevard de l'Occident, & leur inspira toûjours plus de terreur que tous leurs autres Ennemis. La République Romaine avoit déja fait passer sous le joug l'Afrique, la Macédoine, la Grece, & porté ses Armes dans l'Asie, où elle trouva une colonie de Gaulois qui faisoient toute la confiance d'Antiochus, & qui vendirent cherement la liberté de l'Orient, que les Gaules étoient toujours libres.

Le courage des Peuples qui habitoient les Alpes, fatigua l'ambition de leurs Vainqueurs, & quelques-uns conserverent leur liberté. Les braves & politiques Allobroges étoient indomtables. Les Gaules dont les divisions rendoient la valeur moins redoutable, eurent la consolation de n'être vaincuës que par le plus grand Capitaine qu'aît produit la République Romaine; & il fut doux pour les Gaulois que celui qui leur ôta leur liberté, les en vengeât en détruisant celle des Romains mêmes.

Cesar combattit en Capitaine & en Politique contre des Ennemis qui

n'étoient pas même Soldats, si l'on compare leur Discipline avec celle des Romains. Il trouva cependant des dangers dignes de lui pendant dix années d'une Guerre continuelle. Les Gaulois perdirent bien de leur vertu en perdant leur liberté. L'Empire de la République Romaine étoit affermi sur le reste de l'Univers, parce qu'on n'y avoit pas eû assez de courage pour oser le secoüer : il fut aussi solidement établi sur les Gaules, parce que les Romains y porterent leurs vices. Le courage des Gaulois fut amolli, ou ne produisit plus que de ces vains éclats, qui ne servirent qu'à confirmer leur esclavage par les pertes qu'ils leur causerent.

Ce fut l'an 365. de Rome que les Gaulois vainquirent les Romains à la bataille d'Allia, ravagerent leurs Terres, brûlerent leur Ville, & réduisirent un Peuple qui devoit vaincre l'Univers à deffendre & à racheter son Capitole. Ce que nous lisons dans Tite-Live, & ce que Plutarque son Copiste rapporte de cet évenement mémorable dans la vie de Camille, prouve assés, pour le dire en passant, combien les fables s'accrédi-

rent aisément quand elles flattent un Peuple orgueilleux. La grandeur Romaine ne put souffrir de devoir son salut à l'or du Capitole & à l'heureuse diversion des Venetes. L'on imagina les exploits brillans de Camille, pour réparer la honte d'une Guerre où le Citoyen avoit fait voir autant de lâcheté à Rome que le Soldat en avoit montré sur les bords de l'Allia.

Il n'y a point d'évenement dans notre Histoire, qu'on puisse, je crois, comparer avec plus de justice à la premiere Guerre que les Gaulois porterent à Rome, que l'irruption que les Sarrasins firent en France. Du moins m'offre-t-elle l'occasion de parler d'une des choses les plus surprenantes qui soient arrivées dans le monde depuis la chute de l'Empire; je veux dire les progrès rapides & prodigieux des Sectateurs de Mahomet.

Quoique les François fussent établis dans les Gaules depuis moins de tems que Rome n'en comptoit depuis sa fondation jusques à la journée d'Allia, leur Empire cependant n'étoit pas exposé aux mêmes dangers que la République Romaine. La

France pouvoit arrêter par le nombre de ses Places un Ennemi victorieux, & la multitude de ses Soldats suffisoit pour réparer des Armées battuës même à plusieurs reprises.

Les nouveaux Sectateurs de Mahomet n'avoient pas moins de courage que les Gaulois, & ils étoient endurcis au travail & à la fatigue, comme tous les Peuples qui naissent dans des Contrées montagneuses & difficiles. Ils se précipitoient avec d'autant plus de confiance au milieu des plus grands dangers, que leur Législateur les avoit rendu cruels, & qu'ils étoient persuadés qu'une fatalité aveugle régloit leur sort, sans que la prudence pût rien changer à des évenemens résolus de toute éternité.

La promptitude avec laquelle ils subjuguerent les plus vastes Provinces, est une espece de prodige dans l'Histoire. Ils avoient inondé l'Asie & l'Afrique, & ce torrent accru commençoit à se répandre avec la même violence dans l'Europe. Le zele fanatique que leur inspiroit leur Religion; & plus encore le désordre dans lequel ils surprirent les Peuples qui s'étoient emparés des Provinces de

l'Empire, & qui n'avoient point pris une aſſiette aſſurée ſur leurs Conquêtes, furent ſans doute les principales cauſes de leurs progrès.

Le mépris n'eſt ſouvent qu'une ſuite de la haine ; celui que nous avons pour les Turcs eſt mal fondé, & l'on s'en convaincra en jettant les yeux ſur les Mémoires d'un des plus grands Capitaines du ſiecle paſſé. Si une Diſcipline ſage & vigilante rend aujourd'hui les Mahométans ſi redoutables, & contrebalance avec tant de ſuccès, les mœurs lâches & efféminées de l'Aſie, & les vices d'un Gouvernement qui annonce leur ruine, que ne dût-ce pas être dans les beaux jours du Mahométiſme, quand le fanatiſme qui les échauffoit, ne laiſſoit à ce Gouvernement deſpotique que ce qu'il peut avoir d'utile ?

Mahomet qui avoit établi ſa Religion par les Armes, ordonna à ſes Sectateurs de l'étendre par la même voye. Il promit des récompenſes éternelles à ceux qui perdroient la vie dans les combats, & il menaça de l'Enfer ceux qui reſteroient oiſifs dans leurs Maiſons ; à moins que par un tribut, que la gloire ou l'amour

de la Nation ne leur eût peut-être pas arraché, ils ne contribuassent aux frais de la Guerre. Ce Législateur qui connoissoit tous les ressorts du cœur humain, se servit de la Religion dont le joug n'est jamais trop pesant, pour rendre plus léger celui de son Gouvernement politique. Il unit en effet les deux Puissances, & ne distingua point les Loix Divines des Loix Civiles. Il fonda un Empire guerrier en proscrivant le commerce & l'industrie. Toutes ses institutions tendoient à faire un Peuple de Soldats. Il deffendit l'usage du vin & de quelques alimens particuliers, & il permit la Poligamie, afin que ses Sectateurs conservassent plus longtems leurs premieres mœurs que le luxe & la volupté auroient pû altérer, & qu'au milieu de plusieurs femmes, leur cœur fût plus libre, ou du moins plus à couvert de ces passions fortes & dangereuses que le sexe a souvent fait naître.

Les Mahométans dans leur naissance déteſtoient avec fureur toutes les autres Religions; & leur Prophete leur avoit si souvent recommandé d'exterminer les Infideles par le fer,

qu'il faut attribuer à ces préceptes la brutalité farouche avec laquelle ils firent la Guerre. Une cruauté inoüie ſuivoit toujours leurs victoires, ou plûtôt leurs incendies. Un Peuple attaqué commençoit toûjours par trembler à la vûë des ravages qu'il prévoyoit, & il étoit à demi vaincu par la crainte.

Cette conduite répandit dans les Provinces qu'ils menaçoient, la même conſternation où la fierté des Romains jettoit leurs Ennemis. L'appareil avec lequel la République Romaine commençoit la Guerre; ſes propoſitions ambitieuſes; ſon opiniâtreté à pourſuivre une affaire ſans jamais ſe relâcher quel que fût d'abord le ſort de ſes Armes; les honneurs du Triomphe qu'elle accordoit à ſes Capitaines, & qui étoient le dernier affront pour les Vaincus qu'elle faiſoit même quelquefois périr après avoir joüi du ſpectacle de leurs malheurs; tout cela lui ſoumit autant de Peuples que les Mahometans en vainquirent par leur cruauté. La conduite que tinrent ceux-ci, affermit en effet leur domination ſur les Provinces ſubjuguées, mais peut-être influe-t-elle

encore aujourd'hui ſur l'Empire de leurs Succeſſeurs.

Après avoir tout détruit pour conſerver, ils ne trouverent point les mêmes reſſources que les Peuples du Nord pour affermir leur Empire & réparer les maux de leurs Victoires. Leur Religion ennemie des Arts, du commerce & de toute cette induſtrie qui fait fleurir un Etat, laiſſa regner les Vainqueurs dans des Provinces dévaſtées, & ſur les débris des puiſſances qu'ils avoient ruinées. Cette foibleſſe & cette ſtupidité où tous les Voyageurs nous repréſentent aujourd'hui les Etats Mahometans, les arrêterent enfin dans leurs progrès; tandis que d'un autre côté l'Europe dont les Peuples ſe poliçoient, réparoit ſes pertes, & leur oppoſa enfin une barriere plus redoutable.

Les Sarrazins ne ſentoient pas encore le contrecoup des maux qu'ils faiſoient aux Vaincus. Ils avoient enlevé l'Afrique aux Vandales, & détruit dans l'Eſpagne l'Empire des Viſigots. Du haut des Pyrénées, ils ſe répandirent dans la France, animés par un plus grand intérêt que les Gaulois qui entrerent dans Rome. Ils traî-

noient à leur suite une multitude de femmes & d'enfans qu'ils devoient établir dans leur Conquête, & qui rendant leur retraite plus difficile, devoient leur donner un courage invincible. Charles Martel dissipa cette Armée, ou plûtôt ce Peuple nombreux, & sauva avec la France toute la Chrétienneté.

Que Camille aît chassé ou non les Gaulois de Rome; qu'il soit vrai ou faux qu'il ait lavé la honte des Romains par une Victoire complette, & remportée dans les lieux mêmes où ils avoient été défaits; aucun Citoyen de la République n'étoit alors du moins plus digne de la Dictature & plus capable de ces exploits. Ainsi que Charles Martel, Camille étoit le plus grand homme de sa Nation. Charles avoit les qualités d'un homme ambitieux qui se fraye un chemin au Trône, Camille avoit les vertus solides, mais moins brillantes, d'un Citoyen qui vit dans une République où une extrême pauvreté n'a pas encore laissé pénétrer le vice.

Charles Martel faisoit la Guerre avec cette science & cette profondeur de génie qu'on a depuis encore plus

admirées dans Charlemagne. Tous ses projets se sentoient de la grandeur de la Monarchie Françoise. Le Théâtre des grandes Guerres n'étoit pas encore ouvert aux Romains. La foiblesse de Rome arrêtoit Camille & les autres Généraux, & le salut du Capitole auquel il falloit toujours penser, rendoit leur courage plus circonspect.

Les Sarrasins éprouverent encore les Armes des François au-delà des Pyrenées sous le regne de Charlemagne. Ils infesterent depuis les Mers & les côtes de Provence, mais la Monarchie rétrecie ensuite dans d'étroites bornes, s'en vit séparée par des Ennemis qui ne furent pas moins dangereux. Les Croisades les rapprocherent encore les uns des autres. L'émulation que ces Guerres firent naître entre les différens Peuples de la Chrétienneté, produisit des faits d'Armes qui peuvent passer pour des prodiges, & qui sont au-dessus de tout ce que l'Histoire nous rapporte du courage de quelques Romains.

Rome eût toujours les Gaulois à ses portes. Son incendie & le rachapt du Capitole avoient fait une impres-

ſion ſi profonde dans l'eſprit des Romains, que pendant longtems ils ne leur firent la Guerre que par des Dictateurs. La République Romaine, dit Tite-Live (*a*), eut plus de peine à les domter qu'à ſubjuguer le reſte de l'Univers : auſſi fit-elle des Décrets infiniment glorieux pour eux. Il étoit ordonné que les Pontifes, les Prêtres, les Vétérans, & généralement tous les Citoyens, qui par leur âge étoient diſpenſés de ſervir, ſeroient obligés de prendre les Armes quand on ſeroit menacé des Gaulois. La terreur que ces Barbares inſpirerent aux Romains, avoit tellement paſſé de génération en génération ſans s'affoiblir, que Saluſte ne craint point de dire que la République combattoit avec eux (*b*) pour ſon ſalut & non pas pour la gloire.

On ne peut réfléchir ſur cette crainte, ſans qu'il ne naiſſe quelque ſoupçon déſavantageux ſur la valeur des Romains, ou du moins ſans être forcé d'avoüer que les Gaulois en avoient

(*a*) *Plures propè de Gallis Triumphi, quam de toto Orbe terrarum acti ſunt*. L. 38.

(*b*) *Cum Gallis pro ſalute non pro gloria certare*. Bel. Jug.

davantage. Ceux-ci alloient toûjours nuds au combat ; ils combattirent encore de la ſorte à Cannes ſous les ordres d'Annibal. Leurs épées étoient d'un acier ſi mauvais, qu'il falloit les redreſſer à chaque coup qu'elles portoient. Il eſt bien ſurprenant que malgré tant de déſavantages auſſi conſidérables (a), ils ayent pû réſiſter ſi longtems à des Soldats qui étoient, comme en ſureté ſous leur caſque, leur cuiraſſe, & leur bouclier, & auſquels la bonté de leurs Armes offenſives devoit donner une nouvelle confiance.

XII. Progrès des Romains dans la Science Militaire.

La fortune ſembla en quelque ſorte ménager la foibleſſe de la Republique Romaine, les Peuples d'Italie ne firent qu'exercer ſa valeur & lui donner un génie Militaire. Depuis leur défaite juſqu'à la bataille de Zama, ce ne fut qu'une ſuite de dangers toûjours plus conſidérables. La diſcipline Militaire fut d'abord portée à ſa perfection, c'eſt-à-dire, que le Soldat fut

(a) *Non de pugna, ſed de fuga cogitant, qui in acie nudi exponuntur ad vulnera ... neceſſe eſt enim, ut dimicandi acriorem ſumat audaciam, qui munito capite, vel pectore non timet vulnus.* Veg. l. 1. c. 20.

courageux, ſobre, laborieux, & obéiſſant; mais il n'y avoit encore aucun Art dans les Généraux. Les Samnites inſtruiſirent leur courage, la crainte de retrouver des Fourches Caudines donna plus de circonſpection aux Conſuls, cette confiance que la proſpérité avoit fait naître, & qui s'étoit oppoſée aux progrès de la Science Militaire, ſe diſſipa, & des vûës plus étenduës lui ſuccéderent.

La réſiſtance des Samnites mit les Romains en état de repouſſer un Prince qui avoit fait ſes premieres armes ſous les Succeſſeurs d'Alexandre. Pyrrhus ne trouva rien de barbare dans leur maniére de faire la guerre. Il devoit ruiner la République Romaine, il lui apprit ſeulement à vaincre les Carthaginois, & Annibal forma aux Romains des Scipions, des Marcellus qui laiſſerent après eux cette longue ſuite de Grands Capitaines qui acheverent la conquête du Monde.

Les Romains s'enrichirent toûjours de ce qu'ils trouverent d'utile chez leurs ennemis; leurs ſuccès, leurs défaites, ils mettoient tout à profit, & chaque Peuple ſembla leur don-

ner une leçon. Quelque naturelle que paroiſſe d'abord cette conduite, elle ſuppoſe cependant dans l'eſprit d'un Peuple une force & un diſcernement qu'on ne peut trop loüer. Combien de Nations n'ont dû leur ruine qu'à un attachement ridicule (*a*) pour leurs coutumes ? C'eſt le propre du peuple de ſe défier de toute nouveauté, parce qu'il ne remonte jamais juſques aux premieres raiſons des choſes; & les Grands par une lâche politique, aiment mieux s'expoſer à tous les dangers qu'ils voyent ſur le chemin que l'habitude a conſacré, que de s'en écarter ſans être ſûrs du ſuccès, & de s'expoſer aux reproches d'une populace qui ne juge jamais que par l'événement.

Après une conduite ſi ſage, il eſt bien difficile de ſe perſuader que la République Romaine ait fait des

(*a*) Les Gaulois ne ſuccomberent que parce qu'ils ne voulurent jamais profiter des leçons que leur donnoient les Romains. L'on a vû dans la premiere Partie de cet Ouvrage que les Romains eux-mêmes ne durent leur ruine qu'à leur opiniâtreté à vouloir conſerver leur liberté. Toute l'Hiſtoire n'eſt qu'une preuve de ce ridicule préjugé des hommes.

progrès si lents dans la Sçience Militaire, car jamais aucun autre Peuple n'eut une Police plus propre à placer & à faire paroître les talens dans leur jour. Les Romains furent toûjours en guerre; d'abord les Patriciens ne pouvoient se rendre recommandables que par la voye des armes, & dans la suite la Loi qui permit aux Plébeyens d'aspirer au Consulat, donna une juste émulation aux deux Ordres de la Republique.

Les Romains passoient successivement dans tous les Grades de la Milice, ce qui leur donnoit le tems de faire une étude particuliere de toutes ses Parties. Ils montoient tour à tour au Commandement, & il est presque inconcevable que parmi le grand nombre de Consuls qui furent continuellement à la tête des Armées jusqu'à la premiere Guerre de Carthage, il se soit trouvé si peu de ces hommes de génie, dont les heureuses découvertes éclairassent leurs Successeurs, & les missent en état de porter l'Art Militaire à sa perfection.

Ce fut peu de tems avant que la République Romaine fit pour la pre- Parallelle de l'Ordonnance des Ro-

mains & de celle des Grecs.

miere fois la guerre en Sicile, que ses Armées connurent l'ordre de bataille dont nous nous servons aujourd'hui, & auquel elle dut dans la suite, selon la remarque de Polybe, une partie de ses succès. Les Romains, comme tout le monde le sçait, se rangeoient par corps séparés sur trois lignes. Les Princes qui formoient la seconde, étoient placés vis-à-vis les intervalles, que laissoient les bataillons des Hastaires qui formoient le premier rang, & les Corps des Triaires sur une troisiéme ligne, répondoient aux intervalles des Princes : cette troisiéme ligne qui formoit la reserve de l'Armée, étoit composée des plus braves Soldats.

Toute la science des Romains paroît dans cet ordre. Outre qu'il est plus propre que tout autre à éviter l'effort des Eléphans, & qu'il offre un moindre front aux Armés à la légere, dont les Armes de jet pouvoient faire un ravage beaucoup plus grand sur la Phalange des Grecs, il falloit pour ainsi dire vaincre trois fois les Romains dans la même action. Si les Hastaires étoient enfoncés, les

Princes s'avançoient, les ſoutenoient, & donnoient le tems à ceux qui s'étoient échappés par les intervalles de leur ligne, de ſe rallier derriere eux pour fondre encore une fois ſur l'ennemi, auquel les Triaires pouvoient encore enlever la double victoire qu'il avoit remportée.

Les Grecs, les Carthaginois, & tous les autres Peuples policés ne connoiſſoient à peu près qu'un même ordre de bataille. Rien n'eſt plus redoutable au premier coup d'œil que la Phalange; Paul Emile en fut effrayé la premiere fois qu'il en vint aux mains avec Perſée. La Phalange, dit Polybe, étoit invincible tant qu'elle demeuroit unie, mais il étoit rare qu'elle trouvât un terrain qui lui convint; tous les Pays au contraire étoient également favorables aux Cohortes Romaines. Une hauteur ou un foſſé détruiſoit l'ordre des Macédoniens, & même ſans aucun obſtacle étranger, il étoit difficile qu'il ne ſe fît pas dans la Phalange quelque flottement. Les Romains auſſi prompts & auſſi capables de toutes ſortes de mouvemens & d'évolutions que la

pesante Ordonnance des Macedoniens l'étoit peu, pouvoient aisément en profiter pour la rompre, en la prenant en queuë ou en flanc.

Un corps qui flotte est à demi vaincu, & le flottement d'une troupe nait de la grande étenduë de son front, d'où l'on doit conclure que les Romains avoient un grand avantage sur leurs ennemis. Deux, & même trois rangs de Phalange ne fortifioient pas une Armée; Annibal en fit l'épreuve à Zama. Comme la seconde Phalange, (il faut dire la même chose de la troisiéme) devoit être placée immédiatement derriere la premiere, si celle-ci étoit enfoncée, elle se replioit sur l'autre qui avoit été inutile dans le combat, & l'entraînoit dans sa déroute avant même que l'ennemi l'eût approchée.

La République Romaine alla de progrès en progrès, & sa discipline Militaire se perfectionna toûjours, parce qu'elle avoit pour base un Gouvernement, qui, comme je l'ai dit dans la premiere Partie de cet Ouvrage, fut porté à sa perfection avant que les Romains fissent leurs grandes

conquêtes. Quand il fut corrompu, la discipline se relâcha aussi. Le Soldat gâté par Sylla, ne put plus souffrir Lucullus, & dès qu'il obéit à de moins grands hommes que Sylla & César, il se porta à tous ces excès qui le rendirent le maître des Empereurs.

XIII. Progrès de la Science Militaire chez les François.

S'il est vrai que le Gouvernement doive être la base & le fondement de tout le reste dans un Etat, l'on ne doit point être surpris que pendant plusieurs siécles les François ne soient quelquefois sortis de leur barbarie que pour s'y replonger plus avant. Si les Loix de la Monarchie Françoise n'avoient pas été incapables d'entretenir un ordre réglé & constant, les François auroient bien vîte perfectionné parmi eux la Science Militaire. Notre Histoire nous présente dans les tems mêmes les plus grossiers, plusieurs Capitaines qui eurent plus de génie que les Consuls. Mais parce que le Prince sans autorité, ne pouvoit purger les Armées des abus que le Gouvernement Civil faisoit naître dans la discipline Militaire, ces qualités qu'on entrevoit, & qui percent souvent avec éclat au travers de tous ces obstacles, étoient

étouffées & perduës pour la Nation.

La Police des Fiefs plongea les François dans une barbarie épouvantable. La plûpart des Vassaux, quand Hugues Capet monta sur le Trône, n'étoient plus obligés de servir que pendant quarante jours. Le service de quelques autres fut borné à vingt-cinq, à quinze, & même à cinq jours. Plusieurs firent des conditions si avantageuses pour eux, qu'ils ne marchoient plus sans une paye du Prince. Avec une pareille Milice, il ne fut permis que de courir à l'ennemi pour se battre. La prudence & l'Art devinrent inutiles. On ne connut plus ce qu'on appelle dessein, projet de campagne, & l'on ne pouvoit ni se ménager des circonstances favorables pour vaincre, ni se servir de ses forces pour profiter de la victoire. Le mérite n'eut plus de place distinguée, tout se régloit selon la dignité des Fiefs, & la France divisée en mille petites Souverainetés, devint le Théatre d'une foule de querelles particuliéres, dans lesquelles on perdit le véritable esprit de la guerre pour prendre celui du brigandage.

Il fut d'autant plus difficile que les François

François fiſſent alors quelque progrès, que les vices de la Milice étoient ſoutenus d'une façon plus particuliére par ceux du Gouvernement Civil. Ils ſe prêtoient mutuellement une force nouvelle, & il falloit les ruiner à la fois. Ce double obſtacle fit languir la Monarchie dans une longue enfance, il lui rendit ſouvent inutiles ſes victoires, & prolongea les guerres malheureuſes que nous eumes avec nos voiſins.

Charles VII. eut à peine chaſſé les Anglois de ſon Royaume, qu'il réforma les principaux abus de la Milice. Ce Prince établit un Corps fixe d'Infanterie & de Cavalerie, qui fit toute ſon occupation de la guerre, & dont le ſervice devint auſſi ſupérieur à celui de l'ancienne Milice, que le courage diſcipliné de nos troupes réglées eſt aujourd'hui préferable à la bravoure indocile & mal entenduë de notre Arriere-Ban.

François I. forma le deſſein des Légions Françoiſes ſur le modéle des Légions Romaines; mais ce Prince ne conſomma point ſon ouvrage, & les guerres civiles qui ſuſpendirent les progrès de la diſcipline, commencerent cependant à faire paroître

en France de grands Capitaines. Je ne m'arrête point à remarquer les divers changemens qui se firent depuis dans la Milice Françoise ; on peut consulter la sçavante Histoire qu'en a écrit le P. Daniel. C'est aux derniers régnes que nous devons les progrès les plus considérables de notre discipline, & ces Généraux habiles qui nous ont donné des leçons d'un Art dont ils avoient pénétré tous les secrets. On a dit de Rome & de Sparte qu'elles étoient plûtôt des Camps que des Villes ; à combien plus forte raison pourroit-on le dire aujourd'hui de nos Places frontieres, où les Troupes dans le sein de la paix trouveroient une image de la guerre, si l'on faisoit revivre une partie des exercices Militaires des Romains & des anciens François, & que le Soldat y fût préparé par une éducation Militaire ?

Avant que de finir ce Livre, oserai-je hazarder une pensée sur l'invention de la poudre & de nos armes à feu, qui ont rendu plus simple le méchanisme de la Guerre, & par conséquent mis les Modernes en état de pousser encore plus loin que les

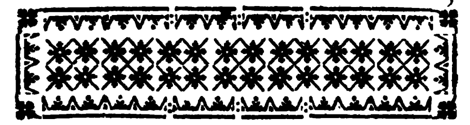
Anciens la Science Militaire ? Ceux-ci avoient besoin de plus de ressources. Souvent une Armée ne pouvoit point traîner à sa suite toutes les machines qui lui étoient nécessaires pour former un Siége, quelquefois elle se trouvoit dans un Pays qui ne lui offroit point le bois propre à les construire, ou du moins elle perdoit souvent un tems précieux.

Les travaux immenses qu'il falloit faire, les machines qu'il falloit employer, toutes les ressources du génie par lesquelles un Capitaine devoit suppléer à leur insuffisance, & toutes les voyes de défense qu'avoit un Gouverneur de place, tout cela fait honneur aux Anciens, & présente même un spectacle infiniment plus intéressant que nos Siéges. Cependant au milieu de cette abondance on remarque leur stérilité; leurs opérations n'étoient si compliquées, ils n'avoient besoin de tant de génie & de tant d'art, que parce qu'ils n'étoient pas encore parvenus à la connoissance du secret reservé à leur postérité, je parle de l'Artillerie qui simplifie les opérations d'un Siége, en abrége les travaux, & par une suite

néceſſaire répand plus de facilité ſur les autres parties de la Guerre.

Par combien d'adreſſes en effet ne fallut-il pas qu'Annibal ſuppléât à ce défaut, qui l'empêchoit de pouvoir former un Siége en Italie ? La Guerre devint très-difficile pour lui, il délibera quelques jours avant la bataille de Cannes, s'il repaſſeroit en Eſpagne. Il ſe trouvoit toûjours dans un Pays ruiné par ſon Armée ou par celle des Romains. Toûjours ſans retraite & ſans magaſin, il étoit obligé pour pourvoir ſeulement aux beſoins de ſes Soldats, de déployer les reſſources de ce génie admirable qui l'éleve au-deſſus de tous les Capitaines de l'Antiquité.

Depuis que la ſimplicité de notre Artillerie a fait diſparoître les Tours, les Béliers, les Baliſtes, & les Catapultes, une Armée plus libre ne peut plus ſe trouver dans les mêmes embarras ; & nos Généraux délivrés d'une partie des ſoins que le méchaniſme de la Guerre exigeoit des Anciens, peuvent appliquer avec plus de ſuccès leur génie aux parties plus ſçavantes de la Guerre.



PARALLELE
DES ROMAINS
ET
DES FRANÇOIS.
Par rapport au Gouvernement.

LIVRE CINQUIE'ME.

QUelque briévement que j'aye parlé des premieres Guerres des Romains & des François, il suffiroit peut-être d'ajouter à ce que j'ai dit touchant leur Discipline Militaire, leur politique, & leurs progrès dans la Science Militaire, un parallele des circonstances différentes où ces deux Peuples se sont trouvés, pour qu'on pût apprécier avec justesse le mérite de ce qu'ils ont fait au-dehors. Mais ce n'est pas-là le seul but que je me

ſuis propoſé ; & comme j'ai parcouru dans la premiere Partie de cet Ouvrage les différentes révolutions de leur Gouvernement, je dois examiner dans celle-ci les affaires les plus importantes qu'ils ont euës avec leurs Ennemis. Outre qu'il naîtra de cet examen pluſieurs réflexions propres à éclaircir des matieres intéreſſantes, on en connoîtra mieux le génie des deux Peuples que je compare, & tous ces faits ſeront autant de nouvelles preuves des vérités que j'ai avancées.

I. Idée générale de la ſeconde Guerre Punique & de la Guerre Angloiſe.

L'Hiſtoire ancienne n'offre point de Guerre plus mémorable que celle que la République Romaine ſoutint contre Annibal ; & l'Hiſtoire moderne ne préſente peut-être point d'évenement où les caprices de la Fortune, les vertus & les vices des Hommes ayent ramené tour à tour des revolutions ſi ſurprenantes, que pendant le cours de la Guerre que les Anglois porterent dans le ſein de la France. Le ſuccès des Romains & des François, forme une époque conſidérable dans leur Hiſtoire. Les premiers en humiliant Carthage firent le premier pas, & le plus difficile, pour

parvenir à la Monarchie universelle ; & les seconds après la défaite des Anglois, se trouverent moins occupés au-dedans, & commencerent à se mêler dans toutes les affaires de l'Europe.

L'on peut appliquer à la seconde (*a*) Guerre Angloise tout ce que Tite-Live dit de celle d'Annibal. Les Romains & les François à qui la Victoire devoit enfin demeurer, crurent d'abord trouver leur ruine dans leurs premieres défaites. La même haine qui divisoit Carthage & Rome, regnoit entre Londres & Paris. La fortune abaissa les Romains, mais leur patience magnanime vainquit ses caprices ; elle flata les Anglois, mais ils ne sçu-

(*a*) J'appelle seconde Guerre Angloise, celle que les François soutinrent depuis Philippe de Valois jusques au regne de Charles VII. & premiere Guerre Angloise, celle que Philippe-Auguste termina en enlevant la Normandie aux Anglois. Ce n'est pas cependant que ses Successeurs n'ayant eû, jusques à l'avenement des Valois au Trône, la Guerre avec les Rois d'Angleterre. Mais les hostilités n'eurent rien de considérable, & nos Princes conserverent sur les Successeurs de Jean-Sans-Terre l'ascendant qu'avoit eû Philippe-Auguste.

rent pas mieux profiter de leurs avantages que les Carthaginois; elle abbattit les François sans les accabler, & récompensa enfin leur courage.

II. Parallele de la Républi-que Romaine & de la République de Carthage.

Carthage étoit une colonie de Tyr; son Gouvernement, disent quelques Auteurs, fut établi avec sagesse. Polybe le compare à celui des Romains, & Aristote à celui de Sparte. Mais qu'importoit aux Carthaginois d'avoir deux Suffetes qui partageassent l'autorité avec le Sénat & le corps du Peuple? Si Sparte & Rome n'eussent eû que l'avantage de distribuer ainsi la puissance souveraine entre les différentes parties de l'Etat, leur nom seroit peut-être ignoré, ou comme celui de Carthage il ne seroit devenu fameux que par leur ruine.

Quoique Licurgue eût pris le plan de son Gouvernement chez les Crêtois, Polybe s'est cru en droit de condamner les Auteurs qui avoient avancé que les Républiques de Crête & de Sparte se ressembloient. Elles étoient en effet très-différentes l'une de l'autre par leur Police particuliere, & par la différence des proportions qui unissoient les parties de leur Gouvernement, quoique les principes en fus-

ſent les mêmes. Autant que Lycurgue avoir ſongé à les affermir, & à rendre ſes Citoyens meilleurs, en établiſſant parmi eux l'égalité des biens, le mépris des richeſſes, & une intime liaiſon fondée ſur leur intérêt perſonnel; autant le Légiſlateur des Crêtois, dont le génie s'étoit, pour ainſi dire, épuiſé par les méditations qui produiſirent pour la premiere fois un mélange des trois Gouvernemens; autant, dis-je, Minos avoit-il négligé d'affermir ſon Gouvernement par les Loix d'une Police qui n'en fit qu'un ſeul corps, & qui rendit la vertu précieuſe à ſes Citoyens.

Si, comme on n'en ſçauroit douter, la Critique de Polybe eſt juſte, elle retombe ſur lui avec toute ſa force, puiſque le Gouvernement des Carthaginois qui ne fut jamais en état de retirer aucun avantage du mélange des trois Polices les plus connuës, ne reſſembla pas plus à celui des Romains, que le Gouvernement de Crête à celui de la République de Sparte.

Qu'on ſe rappelle ce que j'ai dit juſques ici de la République Romaine, & qu'on le compare avec ce qu'Ariſtote nous apprend des Cartha-

ginois. Ce Philoſophe leur reproche deux vices qui doivent ruiner toute ſorte de Police. Comme s'il étoit impoſſible ; dit-il, qu'un homme qui n'eſt pas riche pût gouverner avec intégrité & aimer le repos, les Loix ne permettent d'élever aux Magiſtratures que les riches Citoyens, & ils peuvent même en poſſéder plusieurs à la fois. La préférence injuſte des richeſſes ſur le mérite devint par-là un principe d'Etat, elle détruiſoit tout l'équilibre du Gouvernement (a) mixte ; auſſi les Carthaginois faiſoient-ils un commerce public des Magiſtratures & du Commandement des Armées.

Conjectures ſur l'établiſſement des Carthaginois.

Tyr la premiere Patrie des Carthaginois, étoit une Ville riche & peuplée de Marchands ; ſon orgueil, ſon faſte, & ſon avarice dont l'Hiſtoire Sainte nous apprend le détail, font aiſément conjecturer que ſon Gouvernement devoit avoir les mêmes vices qu'Ariſtote reproche à celui de Carthage. Indépendemment du reſpect & de l'étroite amitié que les Carthaginois eurent toujours pour leur

(a) Voyez dans le Livre I. ce que j'ai dit ſur la nature de ce Gouvernement.

Métropole, ce qui devient une espece de preuve qu'ils en conserverent les usages, il est si naturel que les Colonies d'un Peuple florissant transportent avec elles les Loix & les Coutumes de leur Patrie, qu'on peut assurer sans crainte de se tromper que Carthage fut corrompuë dès sa naissance par les vices de Tyr.

Les Tyriens qui s'établirent sur les côtes d'Afrique se seroient entierement livrés au commerce comme leurs Peres, si la férocité & l'inquiétude de leurs Voisins ne les eussent forcés à s'ouvrir un asyle par les Armes, & à conquérir une Ville où ils ne vouloient établir que des Banques. Malgré sa foiblesse & ses vices, la République naissante se soutint contre ses Ennemis. La crainte que lui donnoient les Africains, avoit fait en quelque sorte disparoître les défauts de son Gouvernement; & la chaleur naturelle avec laquelle on se porte à un nouvel établissement, tenoit lieu d'amour pour la Patrie. La nécessité de vaincre ou de périr, l'intérêt particulier qui dans ces circonstances se confond nécessairement, même dans les ames les plus viles, avec l'intérêt

public, tout cela pendant un certain tems ſervit auſſi utilement les Carthaginois que de bonnes Loix & de bonnes mœurs ; mais après les premiers ſuccès, & quand ils ſe furent enfin conquis un établiſſement ſolide, leurs vices reprirent leur premier cours avec la liberté.

La perfection du Corps Politique ainſi que celle du Corps humain, reſulte moins de la beauté réelle de chaque partie en elle-même que de la proportion qui les réünit. Des traits réguliers ne ſuffiſent point pour faire la beauté, il faut qu'ils ſoient faits les uns pour les autres. De même la plûpart des choſes ne ſont utiles à un Etat que quand elles concourent à former un ſeul corps, qu'elles tendent au même but, & que par l'effet d'une ſage proportion, les unes augmentent l'utilité des autres. Ce point de perfection, comme je l'ai indiqué ailleurs, ne peut pas également ſe trouver dans tous les Etats, de certaines Polices ſont incompatibles entre elles, & ne s'aſſocient qu'avec de certains Gouvernemens. Une Société doit d'abord examiner quelle eſt la fin que ſes Loix fondamentales & ſes

mœurs lui permettent de se proposer, afin de ne s'en jamais écarter ; ou bien elle ruine ses forces, en croyant les augmenter par des établissemens que la Politique avoit rendu utiles & même quelquefois indispensables chez d'autres Peuples.

Carthage ignora toujours ces maximes. Cette Colonie marchande en partant de Tyr, guerriere pour s'établir sur les Côtes d'Afrique, & redevenuë marchande après ses premiers succès, corrompit les principes d'une République qui a pour but le commerce, en y associant imprudemment la Guerre. Elle perdit dès-lors la sûreté dont Tyr joüissoit, & se mit dans la nécessité de périr, en se faisant des Ennemis, sans avoir les qualités nécessaires pour les vaincre.

Les progrès que les Carthaginois dûrent à l'habileté de quelques-uns d'entre eux, ou à la foiblesse des Africains, ne les occuperent pas assés longtems. Une Paix trop promte leur laissa leur caractere & ne substitua point des idées de Guerre à celles qu'ils avoient apportées de leur Patrie. Tandis que ces Républicains

ingénieux ſur tout ce qui flatte leur avarice, ſe tournoient avec précipitation du côté du commerce qui leur ouvre une voye courte & facile de s'enrichir, ils formerent le deſſein d'avoir des Milices. Mais ce n'étoit pas par cette ambition des Romains qui fait les Héros, ou par un motif de ſageſſe qui leur eût fait connoître que les Soldats ſont le ſoutien de l'Etat : ils aimoient moins la Victoire que les dépoüilles des Vaincus, & leur avidité envahiſſoit déja en eſpérance les richeſſes de leurs Voiſins.

Par la plus mauvaiſe des Politiques les Carthaginois confierent à des Etrangers le ſoin de leur ſalut & de leur gloire. Leur avarice ne leur permit pas de remarquer qu'ils ſe mettoient à la diſcretion de ces Auxiliaires, qu'ils ſe donnoient des Maîtres, ou ſe nourriſſoient du moins des Ennemis. De-là ſe formerent ces révoltes des Soldats, elles auroient dû être encore plus fréquentes ; & lorſqu'on penſe aux diviſions qui d'un autre côté partageoient avec tant de haine le Sénat, le Peuple, & les Magiſtrats, on eſt ſurpris que Carthage n'en ait pas été accablée.

Quand la Fortune auroit distribué les Citoyens en deux Classes, dont l'une auroit cultivé la Guerre & l'autre le commerce, pour en former une République qui pût se suffire à elle-même comme une Monarchie, cette situation n'auroit encore été que passagere. Bientôt une partie en dominant l'autre, l'auroit rendu méprisable, & l'Etat seroit devenu ou absolument Militaire, ou absolument Commerçant. Tel est le sort de tous les Etats libres; faute d'une autorité supérieure qui y assigne des bornes aux professions différentes, & qui les soutienne par des privileges particuliers, les Républicains embrassent tous la même condition, & leur Société porte dès-lors en elle-même un principe de foiblesse & de destruction.

Un Prince, comme je l'ai déja dit ailleurs, entretient un juste équilibre entre toutes les parties de son Etat, il en peut combiner les intérêts avec sagesse & empêcher que l'une ne fleurisse aux dépens de l'autre; mais les Magistrats d'un Etat libre ont eux-mêmes une condition particuliere qu'ils favorisent, & à laquelle ils sacrifieront

les intérêts publics. Si dans la République de Carthage l'autorité avoit été confiée aux Soldats, la Milice bientôt enrichie des impôts levés ſur les Commerçans, eût rendu la condition de ceux-ci moins heureuſe, & les Citoyens auroient préféré le parti des Armes à un commerce fatiguant, & dont les Armées auroient eû le principal profit. Les Commerçans ne pouvoient avoir auſſi l'autorité dans leurs mains, ſans avilir la Militaire, qui devenant dès-lors la derniere Condition dans la République, ne lui auroit pas été plus utile que ſes Auxiliaires. Le Sénat partagé en Guerriers, & en Commerçans, ne ſe fût pas maintenu long-tems dans cet équilibre; le génie que donnent les Armes & celui que donne le commerce ſont trop différens. Les deux Partis n'auroient pû avoir une force égale, & bientôt les cabales & les factions en auroient aſſervi un, & peut-être même auroient détruit la République.

Situation de Carthage pendant les Guerres Puniques.

L'Hiſtoire de Carthage ne commence à être bien connuë que vers le tems où elle diſputa la Sicile aux Romains. Indépendemment des abus que le défaut des Loix & les ri-

chesses avoient fait naître dans cette République, & qui avoient toujours empêché qu'elle ne tirât des principes de son Gouvernement les mêmes avantages que les Romains; il n'y a personne qui ne voye qu'elle se trouvoit alors dans la même situation que la République Romaine, quand celle-ci se déchira par ses Guerres Civiles. Carthage étoit livrée à toute la corruption où peut s'abandonner une République, corruption qui ne connoît point de bornes & qui est toûjours plus grande que dans un Etat Monarchique. La Patrie étoit publiquement sacrifiée aux intérêts des Partis & des Cabales qui la divisoient. Les Magistrats n'avoient qu'un vain nom, & le corps de l'Etat lui-même étoit sans autorité. Qui doute qu'Amilcar en quittant la Sicile, n'eût pu marcher contre Carthage & s'en rendre le Maître avec plus de facilité qu'aucun des Citoyens qui usurperent l'autorité souveraine dans Rome? Quand Hannon propose de livrer Annibal aux Romains comme un infracteur des Traités & de la Foi publique, peut-on ne pas faire la réflexion que j'ai faite au sujet du Sénat Romain qui se

diſſipe à l'approche de Céſar, lorſqu'il délibere de le livrer à ſes Ennemis ?

Après la mort d'Aſdrubal les Soldats choiſirent eux-mêmes le fils d'Amilcar pour leur Général, & la plus grande partie du Sénat & du Peuple qui étoit dévoüée à la faction Barcine, confirma cette élection. Mais ce ne fut qu'une formalité auſſi frivole que l'uſage qui conduiſit depuis les Empereurs Romains au Sénat, pour y faire confirmer le choix des Légions. Annibal pouvoit commander à ſa Patrie, & il ne rechercha ſon conſentement que par politique, & pour l'intéreſſer au grand deſſein qu'il méditoit contre les Romains.

L'on ne concevroit point que les Carthaginois euſſent conſervé juſques là leur liberté, ſi l'on ne faiſoit attention que leur eſprit borné au commerce, & retréci par l'avarice, ne s'ouvroit point aux grandes choſes comme celui des Romains. Tandis que les uns naturellement lâches & timides en reſtoient aux intrigues & aux Cabales de Citoyens ; les autres fiers & courageux participoient à la grandeur & à l'ambition de leur République, & décidoient leurs querelles par les Armes.

C'est ici le véritable point de vûë d'où l'on doit regarder l'une & l'autre République. La tranquillité des Carthaginois, malgré un Gouvernement vicieux qui ne pouvoit mettre aucun frein aux passions des Citoyens, forme un préjugé qui leur est désavantageux. Un Peuple que la nature ou ses institutions politiques ont rendu capable des grandes choses, doit nécessairement abuser de la foiblesse de son Gouvernement. Si les Loix des Fiefs n'avoient entraîné aucun désordre dans la Monarchie Françoise, les François n'auroient acquis dans la suite aucune gloire, & leur prétenduë sagesse qui n'auroit été qu'une vraye lâcheté ou une paresse de tempérament, telle que celle qu'on a toujours reprochée aux Asiatiques, les auroit rendu méprisables à leurs Voisins.

Cette sagesse des Carthaginois, ou pour m'exprimer plus exactement, cette foiblesse qui les garantissoit des Guerres Civiles, devenoit une cause certaine de leur ruine, dès qu'ils feroient la Guerre aux Romains. Ceux-ci étoient encore dans toute la vi-

gueur de leur Gouvernement quand Annibal descendit en Italie. Leur République avoit acquis des forces, elle pouvoit supporter plusieurs pertes ; & ses Citoyens qui conservoient les anciennes mœurs, n'étoient plus cependant dans cette premiere pauvreté qui les auroit fait succomber sous le poids d'une Guerre si importante.

Rome étoit une République de Soldats, Carthage étoit une République de Marchands : c'est de-là que se tire le dénouëment des Guerres Puniques. Une Nation commerçante doit être assez sage pour ne point tenter l'ambition de ses Voisins. Quel que soit son courage, elle aime la paix, la Guerre interrompt son commerce, l'apauvrit, & exige cependant de plus grandes dépenses. Une Nation Guerriere hait la paix, parce que la Guerre l'enrichit, & lui tient lieu d'industrie. L'une & l'autre ont donc nécessairement une conduite différente, & dans les circonstances mêmes où leur intérêt seroit le même, il est nécessairement envisagé d'une maniére différente, & pour ainsi dire à travers les préjugés ausquels les deux socié-

tés ſont accoutumées. La premiere aura une politique timide, & recherchera ſon ſalut dans une paix qui cauſera enfin ſa ruine. La ſeconde doit naturellement s'irriter dans les malheurs, & les ſuccès ſeuls peuvent la préparer à quitter les Armes.

Les richeſſes de Carthage la mettoient en état de pourſuivre la Guerre avec vigueur, & de ſeconder la fortune, ou plûtôt le génie d'Annibal; mais de ce côté-là même ſon avarice la rabaiſſoit beaucoup au-deſſous des Romains. Ce vice des Carthaginois n'avoit, ſi je puis parler ainſi, rien de cet air de nobleſſe qui le rend moins odieux chez les autres Nations. N'aimant les richeſſes que pour elles-mêmes, (a) ils étoient extrêmement pauvres dans la plus grande opulence. Cette avarice ſordide étouffoit tous les ſentimens d'honneur, & ne permettoit pas à la Patrie d'eſpérer quelque reſſource dans un beſoin preſſant. L'amour de la

(a) Les Carthaginois ne ſçavoient pas joüir de leur fortune : M. Huët dans ſon Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Anciens, Chap. 15. dit que les Romains appelloient par dériſion les Carthaginois, *Mangeurs de boüillie.*

Patrie & la gloire rendoient au contraire tout possible aux Romains. Leur République est pauvre, mais chaque Citoyen portera son bien au trésor public, & Rome pourra fournir aux frais d'une Guerre immense qui se fait à la fois en Italie, en Espagne, en Sicile, & en Sardaigne.

Les Carthaginois en effet se crurent vaincus, quand ils virent que la Guerre ne les enrichissoit pas. Le trésor public épuisé malgré leur épargne, les fit trembler, & chaque Citoyen renferma avec soin des richesses, qui devoient devenir par-là le butin des Romains. La crainte succeda à l'avarice, & les vices de Carthage ne pouvoient point n'être pas vaincus par les vertus de Rome.

III. Parallele des François & des Anglois.

Quoique la fortune mît moins de différence entre les François & les Anglois, & qu'il dût y avoir par conséquent une plus grande vicissitude dans les événemens de la Guerre, on ne laisse pas d'entrevoir dans leur Gouvernement les causes de la supériorité de la France sur l'Angleterre, & de l'impuissance où celle-ci étoit de faire passer son ennemie sous sa domination.

Des Bretons.

On ne peut lire l'Histoire des Guer-

res que les Romains firent en Angleterre, alors appellée Bretagne, sans admirer le courage des Peuples de cette Isle. Soit que l'Empire Romain n'eût plus l'art d'affermir son joug, ou que les Bretons plus féroces que les autres Peuples, portassent dans ce tempérament farouche & cruel que leur reprochent les Anciens, un obstacle à la corruption & aux délices Romaines; soit enfin que leur Pays n'offrît rien qui tentât la cupidité des vainqueurs, ils recouvrerent leur liberté. Affoiblis cependant par des causes dont le tems nous a dérobé la connoissance, ils ne purent se soutenir contre les Pictes & les Ecossois. Les Romains lassés de les secourir, les abandonnerent à leur mauvaise fortune. Ils implorerent dans la suite la protection des Anglo-Saxons, & ils se vengerent de leurs ennemis; mais ils furent bientôt accablés par leurs Protecteurs, & les malheureux Bretons ne sauverent leur liberté qu'en abandonnant leur Patrie.

La Monarchie Anglo-Saxonne qui prit alors naissance, subsista plus de six cens ans, & pendant le cours de cette longue domination, son Gou- Monarchie des Anglo-Saxons.

vernement à peu près semblable à celui des premiers François, ne reçut point de secousse qui en changeât les Principes. Les Saxons se virent renfermés dans un Pays étroit, où ne pouvant pas se séparer, comme firent les François dans les Gaules, ils ne négligerent point leurs assemblées publiques. L'usage même en fut d'autant plus sacré, que l'Angleterre étoit divisée en sept Monarchies qui eurent presque toûjours leurs Rois différens. Les Anglois étoient séparés du reste du monde, & presque toûjours occupés de leurs démêlés particuliers, ils eurent par conséquent moins d'affaires étrangeres, & furent beaucoup moins exposés que les François à oublier leurs Loix, ou à transporter chez eux des nouveautés qu'ils auroient prises du commerce des Etrangers. Enfin les Princes qui régnerent en Angleterre, eurent encore moins d'autorité sur leurs Sujets, que les Rois Saxons qui régnoient en Germanie n'en avoient sur les leurs. Ce ne furent point des Princes de la Nation Saxonne qui vinrent au secours des Bretons, qui conquirent leur Pays, & qui l'érigerent en Royau-

me ;

me ; c'étoient de simples Avanturiers, & malgré leur nouvelle qualité, *ils ne furent regardés par leurs Sujets*, dit M. de Rapin-Thoyras, *que sur le pied que l'étoient leurs Gouverneurs en Allemagne*.

Cette indocilité farouche dont j'ai parlé dans le Livre précedent, & qui rendoit les Saxons si redoutables au dehors, les rendoit indomtables au dedans, & il devoit être également difficile de les plier à une bonne Police par la force ou par l'insinuation. Le régne de quelques Princes Danois (*a*) avoit peut-être encore fait perdre aux Anglois l'attachement qu'ils auroient pu avoir pour leurs Rois. Cet attachement même devoit être bien médiocre ; s'il est vrai, ainsi que le pensent plusieurs Critiques judicieux, que la Couronne ait été élective sous la domination des Princes Saxons.

Dans ces circonstances les Anglois furent subjuguez, & Guillaume le

Mœurs & Gouvernement des An-

(*a*) Les Anglois appellent Danois dans leurs Histoires les mêmes Peuples que nous appellons Normands. Quelques-uns de ces Corsaires s'emparerent du Trône d'Angleterre.

glois après la conquête de Guillaume.

Conquerant ne ménagea pas leurs préjugés : au lieu de Sceptre il se servit pour les gouverner de l'épée avec laquelle il les avoit vaincus. Une sévérité si contraire aux régles de la politique, & d'autant plus injurieuse pour la fierté des Anglois, qu'elle paroissoit quelquefois puérile & ridicule, leur persuada plus que jamais qu'un Prince & ses Sujets ont des intérêts différens. Cette erreur trop facile à s'accréditer parmi des Barbares, & sur-tout chez un Peuple tel que je viens de représenter les Anglois, & qui passe sous une domination étrangere, devint le principe de leur conduite. Elle fut comme une barriere entre le Prince & ses Sujets, & leur donna malgré eux des soupçons pernicieux à leur repos.

Dans cette désunion entre le Monarque & son Peuple le Trône étoit mal affermi : les Rois entraînez par une ambition mal entenduë, ne songerent point à donner des fondemens solides à leur autorité, & ils virent passer leur Couronne sur d'autres têtes. L'Anglois dont ces vicissitudes de fortune occupoient agréablement les passions, se fit un art de la révolte,

& força les Chefs de parti d'acheter son secours par des privileges que leur ambition se pressoit de lui accorder, & qu'ils n'osoient ensuite révoquer. Ce Peuple sçut malheureusement pour son repos, profiter avec assez d'adresse de l'ambition de ses Princes pour s'élever au-dessus d'eux, &, contre toutes les réglesde la politique, il se vit en état de se faire lui-même raison de la cruauté & de l'avarice de Jean-Sans-Terre.

Ce Prince opprimé fut obligé de faire revivre tous les Privileges que les Rois Canut & Edoüard avoient accordés à l'indocilité des Saxons, & que Guillaume avoit détruits. L'acte appellé chez les Anglois *la Grande Charte* changea leur Monarchie en une espéce de République. Le Parlement qui se forma sous Henry III. contrebalança en naissant l'autorité de ce Prince, & ne lui laissa qu'un titre équivoque avec une puissance immense s'il n'étoit que le premier Magistrat de l'Etat, mais trop foible s'il en étoit le Roi. L'Angleterre ne put deslors joüir ni du bonheur que donne la Monarchie, ni de celui que procure le Gouvernement libre.

Le génie d'usurpation qui avoit déja perdu chez les Anglois ce qu'il a d'odieux, fit de nouveaux progrès. Plus la liberté eut de Loix pour fondement, plus le Prince perdit de sa Majesté aux yeux d'un Peuple qui vouloit être libre. Deslors l'Angleterre fut en contradiction avec elle-même, & ne put posséder ce qu'on appelle en politique *l'esprit de son Gouvernement*. Il lui falloit un Trône, mais elle ne vouloit y laisser asseoir qu'un vain phantôme de la Royauté. Les François eurent alors une grande supériorité sur les Anglois. Leur génie étoit plié à leur Gouvernement, avantage qui a contrebalancé dans plusieurs Nations anciennes & modernes des vices capables de les ruiner, & qui suppléant au défaut des Loix, donnoit au moins aux François une partie des qualités nécessaires dans la Monarchie.

Les Anglois en effet ne firent grace qu'aux Princes qui sçurent domter leur indocilité par cet empire absolu que donnent naturellement des qualités supérieures. Ceux qui n'eurent que des talens communs, comme Edoüard II. & Richard II. furent traités de Tirans

pour avoir voulu prendre ou conserver une partie de l'autorité qu'eut Edoüard III. Les François avoient un génie tout différent. Quoique les monumens de l'Histoire ne nous aident pas à remonter jusqu'à l'origine de leur amour pour leurs Rois, ils en montrent du moins la continuité. La Couronne n'a passé que dans trois Maisons différentes, & combien d'adresse, de courage, & de patience les Pepins & Hugues-Capet ne dûrent-ils pas avoir pour monter sur le Trône ? Aussi les troubles n'eurent-ils jamais en France les mêmes suites qu'en Angleterre.

Il faut distinguer parmi les François le Gouvernement général de leur Monarchie, & le Gouvernement particulier (*a*) des différentes Puissances qui la composoient. Le premier fondé sur les Loix des Fiefs dont j'ai souvent parlé, désunissoit la Nation & la partageoit en différens Peuples ennemis les uns des autres ; mais le se-

(*a*) C'est ainsi qu'on peut distinguer aujourd'hui le Gouvernement général du Corps Germanique, & le Gouvernement particulier des Electeurs & des autres Princes.

cond plus ſage ne ruinoit point les principes fondamentaux de la ſocié-té. Les Princes plus puiſſans dans leurs Etats que les Succeſſeurs de Jean-Sans-Terre ne le furent en Angleter-re, n'avoient point un intérêt diffé-rent de celui de leurs Sujets, dans leſ-quels ils trouvoient même en eux une fidélité conſtante.

Si la Police barbare des Fiefs af-foibliſſoit la France par la déſunion de ſes Parties, & pouvoit y faire naître des déſordres favorables aux Etrangers, le Gouvernement d'An-gleterre n'étoit pas moins propre à exciter des révolutions encore plus dangereuſes. La politique même n'en-trevoit rien dans celles-ci dont elle puiſſe tirer quelque avantage con-tre les Etrangers. Les Guerres civi-les des Anglois étoient d'une autre nature que celles des François. En Angleterre c'étoient les paſſions des Grands & du Peuple qui les exci-toient, c'eſt tout le corps de la Na-tion qui ſe ſouleve contre ſon Chef, & deſlors toute harmonie eſt détrui-te. En France les Guerres civiles de la Nation étoient par rapport à cha-que Etat une Guerre étrangere qui

n'attaquoit que rarement les ressorts de son Gouvernement particulier. Deslors la politique pouvoit trouver quelque point de réunion. En effet nos Rois faisoient des Traités avec leurs Vassaux; mais en Angleterre il n'y avoit aucun Traité à faire entre le Prince & ses Sujets. L'on verra même dans la suite que les Loix des Fiefs portoient, pour ainsi dire, leur contrepoison avec elles. Elles appliquoient elles-mêmes le reméde aux maux qu'elles avoient fomentés, & dans le danger elles réunissoient l'Etat; car le même intérêt qui soulevoit les Vassaux contre les Rois de France, devoit les armer contre un Prince Etranger, dont la trop grande puissance auroit menacé leurs priviléges & leur liberté.

Le Trône de nos Rois, j'en conviens, & la Monarchie Françoise, étoient mal affermis, mais ce n'étoit point l'Angleterre encore plus chancellante qui pouvoit les renverser. Sans comparer les forces des deux Etats, il ne faut que réfléchir sur la maniére dont on faisoit la guerre en ces tems-là, pour se convaincre qu'elle devoit traîner en longueur. Il étoit

cependant impossible que les Anglois s'ils n'accabloient promptement la France, ne retombassent dans des troubles domestiques, ce qui eût été une diversion en sa faveur.

Ce n'est point la connoissance de l'évenement qui me fait avancer cette proposition. Il est aisé de découvrir dans l'Histoire d'Angleterre le fil, si je puis m'exprimer ainsi, qui lie les fameuses révolutions des Yorks & des Lancastres à celles qui les avoient précédées. Il falloit qu'Edoüard III. & Henry V. laissassent sur le Trône des Fils qui eussent leurs qualités, pour que les Anglois ne se livrassent pas à cette inquiétude que nourrissoit le partage inégal & mal affermi de l'autorité. Dès que ce Peuple perdroit sa fierté en ne voyant plus des Rois de France & d'Ecosse prisonniers à Londres, il devoit ne sentir que son épuisement, s'appercevoir qu'il avoit perdu beaucoup de ses Priviléges sous le régne précédent, & qu'il n'étoit pas de son intérêt que les Princes acquissent au dehors une puissance avec laquelle ils pourroient l'accabler au dedans.

Si les querelles des Maisons d'York

& de Lancastre n'avoient pas troublé l'Angleterre, quelque autre cause y auroit excité des Guerres civiles. Jusqu'à Henry (*a*) IV. on voit à peine dans l'Histoire de ce Royaume deux Rois de suite dont le régne n'ait pas fini par une catastrophe tragique. L'habitude entraînoit les Anglois. Henry VII. réunit inutilement en sa personne par son mariage avec Elisabeth fille aînée d'Edoüard IV. les droits des deux Maisons. On voulut pénétrer les intentions de ce Prince, & pour se faire un prétexte à la révolte, on se prêta à toutes les impostures de ceux (*b*) qui eurent quelque intérêt de faire naître de nouveaux troubles. L'on feignit de croire que Henry estimoit davantage

(*a*) C'est le Chef de la Maison de Lancastre, lequel usurpa la Couronne sur Richard II. & les Princes de la Maison d'York ses légitimes héritiers.

(*b*) Tel est le fameux Perkin Warbek que la Duchesse de Bourgogne fit passer pour le Duc d'York ; & cet autre avanturier qui après avoir joüé quelque tems le personnage de Roi avec le secours des Irlandois, & disputé la Couronne à Henry VII. fut défait, & de son concurrent au trône, devint un des derniers Officiers de sa cuisine.

les Droits des Lancastres que ceux des Yorks, en vertu desquels il ne prétendoit ni régner, ni transmettre la Couronne à sa postérité.

Il paroît d'abord étonnant qu'un Pays vaincu, & qui a pendant longtems obéï à des Princes qui pouvoient encore plus aisément ramener l'ordre dans leurs Etats que les Rois de France mêmes, soit devenu le Théatre de toutes les révolutions que peut produire une liberté licentieuse. Les premiers Rois qui occuperent le Trône de Guillaume le Conquerant, eurent des qualités plus brillantes que solides. Il étoit de leur intérêt d'entretenir la paix avec la France; mais au lieu de se servir avec adresse des forces qu'ils possedoient en deça de la Mer pour dompter peu à peu les Anglois, ils se laisserent emporter par les préjugés du tems. Ils méditerent des conquêtes, la jalousie que nos Rois leur laissoient entrevoir, nourrit peut-être leur ambition, & ils négligerent l'intérieur de leur Etat pour s'occuper de leurs voisins.

La politique exigeoit encore d'Edoüard III. & de ses Successeurs qu'ils ne profitassent de leurs pre-

miers succès, que pour faire la paix avec la France: car leur situation étoit bien différente de celle de nos Rois qui ne pouvoient purger leur Gouvernement de ses vices que par la force des armes. Le Gouvernement civil d'Angleterre ne fit aucun progrès tant que ces Princes voulurent étendre leurs conquêtes. Ils ne pouvoient point se servir des forces des Provinces conquises pour domter les Anglois, & tandis qu'ils étoient obligés de les flater, parce qu'ils supportoient tout le poids de la Guerre, il falloit encore combattre par des complaisances le penchant naturel qui portoit les vaincus à leur premiere domination. Il arriva de-là que les Rois d'Angleterre se virent forcés de se renfermer une seconde fois dans leur Isle, & de se mettre à la merci de leurs Sujets, avant que l'âpreté de leur caractére fût adoucie; & tout le tems que ces Princes employerent à vouloir conquerir la France, fut perdu pour leur Nation.

Les troubles qui ont agité l'Angleterre sont trop constans & trop uniformes, pour ne pas tirer leur origine du fond du génie des Anglois, &

des principes mêmes d'un Gouvernement dont j'ai fait voir les défauts dans la premiere Partie de cet Ouvrage. Si dans la suite l'Angleterre devint plus tranquille, il faut l'attribuer à des causes particulieres qui suspendirent les effets des causes générales.

Pourquoi l'Angleterre fut plus tranquille après le régne de Henry VII.

Sans que le Gouvernement fut changé dans ses Principes, il devint cependant moins orageux. Les mœurs commencerent à se polir, les nouvelles connoissances qui se répandirent dans l'Europe adoucirent le génie des Anglois, le commerce leur donna plus de goût pour le repos, la Noblesse devint plus tranquille en perdant de son autorité, & le Peuple fut plus moderé en devenant plus puissant dans le Parlement.

Henry VIII. regna paisiblement, parce qu'après tant de guerres & d'exécutions sanglantes, il n'y avoit plus de Prince en Angleterre qui pût lui disputer la Couronne. Les changemens qu'il fit dans la Religion flaterent l'inconstance de ses Sujets & leur amour pour l'indépendance. Le régne d'Edoüard VI. fut court, mais si les Anglois eussent eu quelque en-

nemi interessé à fomenter des troubles parmi eux, ou si le Prince eût vêcu plus long-tems, les Partis qui se disputerent l'autorité dont il devoit joüir, auroient dégénéré en Guerres civiles. Marie après avoir abattu une rivale qui lui disputoit la Couronne, se rendit toute puissante par son mariage avec Philippe II. Le régne d'Elisabeth fut long, cette Princesse consommée dans l'Art de Gouverner, maintint l'ordre. Son génie suppléa aux Loix, sa politique sçavante domta le Parlement, & sous une Princesse absoluë l'Angleterre fut florissante. Le Gouvernement étoit cependant toûjours prêt à produire des révolutions, il ne falloit qu'un peu plus d'adresse & de courage qu'autrefois dans les Chefs: aussi tous les troubles se réveillerent-ils sous la domination des Stuards.

IV. Des causes particulieres qui rendent d'abord les Carthaginois supérieurs aux Romains.

Les réflexions générales que j'ai faites jusques ici, donneroient une connoissance entiére des deux Guerres dont je parle, & sur tout de celle d'Annibal, si un Etat faisoit toûjours ce qu'il doit naturellement faire. Mais tandis que Carthage & l'An-

gleterre sont rabbaissées par la constitution de leur Gouvernement, des causes particulieres élevent l'une jusqu'à disputer aux Romains l'Empire du Monde, & menacer le Capitole; & l'autre jusqu'à faire entrevoir à la France une ruine prochaine, ou du moins un abaissement honteux qui l'auroit empêchée de pouvoir jamais corriger son Gouvernement.

Malgré les vices que j'ai remarqués dans la République de Carthage, elle étoit cependant parvenuë par le mérite extraordinaire de quelques-uns de ses Citoyens, à surpasser Rome même en courage & en sagesse. L'application qu'Amilcar, Asdrubal, & Annibal avoient eüe successivement à former les Armées à une excellente discipline, avoit banni du Gouvernement tous les défauts qui pouvoient le rendre inférieur du côté des Armes. Ces Grands Hommes eurent l'art d'inspirer à une Milice mercenaire & composée de differentes Nations, le même zéle, le même courage, la même obéïssance, que les Consuls & les Dictateurs trouvoient naturellement dans leurs Concitoyens.

Des principes du Gouvernement & de la diſcipline Militaire des Romains, on voit, pour ainſi dire, ſortir des Armées infatigables dans le travail & invincibles dans les dangers; mais Rome après la premiere Guerre Punique avoit fermé le Temple de Janus. Dans ces tems où les Peuples policés reſpectoient aſſez les Loix, pour n'être pas armés dans le ſein de la paix & contre leurs Concitoyens, il étoit bien difficile que le repos ne corrompît à la fin des hommes qui n'avoient pas ce ridicule point d'honneur qui entretient cependant la Nobleſſe de l'Europe dans un mépris continuel de la vie, & la prépare aux dangers de la Guerre.

Tandis que Rome s'oublioit ainſi, les Armées de Carthage s'étoient au contraire aguerries en Eſpagne. Malgré les cabales par leſquelles les Carthaginois devoient être néceſſairement déſunis, & dont le propre eſt de faire négliger le mérite pour ſubſtituer ſouvent à ſa place l'ignorance & la ſtupidité, ils élevent au Commandement de leurs Armées un homme dont les talens auroient pû s'é-

teindre dans leur Senat & dans leurs Banques. Par le caprice d'un hazard tout opposé, les Romains malgré les qualités d'un Gouvernement si capable de produire les talens, & où le mérite étoit sûr d'être recompensé, confient leurs Armées à un Flaminius & à un Varron.

Carthage, ou plûtôt Annibal, forme des desseins dignes du courage & de la grandeur des Romains. Ce Capitaine, comme je l'ai dit dans le Livre précedent, ne se laisse point effrayer par la puissance de ses ennemis, il ose sagement porter la Guerre dans l'Italie. L'on a souvent accusé ce projet de témérité; mais je crois l'avoir justifié en faisant voir combien la puissance des Romains étoit peu affermie sur leurs conquêtes. La marche d'Annibal depuis Carthagene jusques dans l'Insubrie, aujourd'hui appellée le Milanez, fait connoître quel terrible ennemi s'avançoit aux portes de Rome. Jamais la République Romaine elle-même ne médita de plus grand projet. Ce Grand Homme fait trois cens lieuës dans des Pays couverts d'ennemis; traverse des Rivieres ra-

pides & profondes; paſſe des défilés dangereux; achete le paſſage par des combats continuels, par des ruſes toûjours nouvelles, ou par des travaux immenſes. Il ſe rend enfin malgré les ſaiſons, & avec une Armée de Soldats ſans Patrie, dans une Province pleine du nom Romain, & où il faut vaincre ſans ceſſe pour retirer les Peuples d'Italie de leur aveuglement, & leur apprendre leurs vrais intérêts.

Rome cependant comme aveuglée ſur le danger qui la menaçoit, agit ſans force & ſans prudence. Elle ne pénétre point les intentions d'Annibal, elle conſume le tems en négociations frivoles, elle envoye des Ambaſſadeurs, & oublie qu'on ne doit traiter de ſatisfaction & de paix, qu'en faiſant des préparatifs de Guerre.

Ce ſeroit recourir à des réfléxions trop ſubtiles & même évidemment fauſſes, que d'attribuer ſa lenteur à ſa politique, & de croire qu'elle ne donna le tems à Annibal de détruire la Ville des Sagontins que pour acquerir elle-même le droit de ruiner Carthage, & de ſatisfaire pleinement

ſon ambition, en donnant des preuves ſimulées de ſon reſpect pour les Traités, & de ſa fidélité à ſoutenir, ou du moins à venger ſes Alliés. Les Romains avoient d'autres idées des droits de la Guerre. Ce Peuple orgueilleux s'étoit fait un droit des gens conforme à ſon ambition, & les vûës qu'on lui ſuppoſeroit, ſont démenties par le reſte de ſa conduite. Comment ces Républicains ſi fiers qui vouloient détruire Carthage, auroient-ils pû demander par pluſieurs Ambaſſades une réparation dont ils devoient regarder le premier refus comme une faveur?

Les Romains pouvoient aiſément défendre l'entrée de l'Italie, mais ils ne ſongerent pas plus à fermer le paſſage des Alpes, que les François à s'oppoſer aux deſcentes que les Anglois pouvoient faire ſur leurs Côtes. La faute de ceux-ci fut moins grande, & ils étoient en quelque ſorte plus excuſables de ne pas prévoir une deſcente à laquelle Edoüard lui-même n'avoit pas (a) penſé. Annibal entra en Ita-

(a) Les Hiſtoriens diſent qu'il ne deſcen-

lie, & Edoüard III. en Normandie ſans trouver aucune réſiſtance, & l'un & l'autre eut deſlors tout l'avantage que donne l'offenſive.

Cette Guerre, dit le célébre Montécuculi, inſpire une confiance utile à une Armée & à une Nation, & des ſuccès preſque continuels dans tous les tems & dans tous les Pays, en ont en quelque ſorte démontré les avantages. En gagnant des batailles ſur ſes terres on ne gagne rien, on ne fait que ſauver une partie de ſon bien; en les perdant on perd tout. Le Peuple qui ſent davantage les maux de la Guerre, n'a plus le même courage, & le Soldat, ajoute ce Grand Capitaine, combat avec moins de vigueur. Tandis que la gloire le frappe moins vivement, l'eſpérance qu'il a de trouver une retraite après ſa défaite ne le met pas comme l'ennemi dans l'heureuſe néceſſité de vaincre.

La République Romaine n'oppoſa point à ſon ennemi des Capitaines di-

dit en Normandie que pat une eſpéce de déſeſpoir contre les vents, qui ne lui permettoient pas de paſſer en Guyenne.

gnes de lui. Les Consuls qui jusques-là avoient eû raison de ne jamais demeurer sur la deffensive, soit parce que le tems de leur Magistrature étoit court, soit parce que leurs ennemis toûjours inférieurs aux Romains, combattoient sur leurs terres où l'on ne pouvoit les ruïner que par la victoire ; les Consuls; dis-je, ne s'apperçurent pas qu'ils se trouvoient dans de nouvelles circonstances, qu'Annibal dans un Pays Etranger & sans Alliés étoit réduit à se suffire à lui-même, & que ses Soldats armés à la Romaine & aguerris ne pouvoient être vaincus qu'en ne combattant pas. En effet soit que l'on considére le génie de Carthage, les forces & les ressources d'Annibal, ou les intérêts & la situation des Romains, le parti le plus sage pour ceux-ci étoit de temporiser. L'on sçait à quelle extrêmité Fabius réduisit depuis Annibal, quoique ses victoires eussent ébranlé la fidélité des Peuples d'Italie ; mais quelque utile qu'eût été cette conduite, quand les Carthaginois furent entrés dans l'Insubrie, le génie de la République Romaine y étoit encore trop

opposé pour qu'on puisse la regarder comme pratiquable.

Que les Romains eussent approuvé la conduite de Fabius, & qu'ensuite ils eussent été inébranlables après la journée de Cannes, c'eût été le fruit de la suprême raison. Un homme seul & dégagé de préjugés peut à peine avec le secours d'une lumiere supérieure réunir ainsi la force & la prudence ; à plus forte raison tout un Peuple qui n'a telle vertu que parce qu'il a tel vice, & qui obéit aveuglément aux mœurs que lui donne le Gouvernement, est-il beaucoup moins capable de se plier ainsi aux nécessités des circonstances, & d'allier des qualités pour ainsi dire contraires?

Si Cornélius trompé par les préjugés de sa Patrie, crut devoir attaquer les Carthaginois avant qu'ils se fussent remis de leurs fatigues, & qu'ils se fussent fortifiés par l'alliance des Gaulois Cisalpins, il devoit livrer une bataille générale, & oser courir les risques d'une plus grande perte, pour en faire faire une plus considerable à Annibal même. Mais il engage seulement un combat par-

ticulier entre sa Cavalerie & la Cavalerie Numide, dont les chevaux ardens, pleins de feu, & nés pour la Guerre avoient tant d'avantages sur ceux des Romains.

C'est avec la République Romaine elle-même, & non pas avec un Sempronius, un Flaminius, ou un Varron qu'il faut mettre en parallele Annibal. Ce Grand Homme est pour ainsi dire présent dans le Senat & dans les Assemblées du Peuple, & il en devient l'ame. Si Fabius plus sage que la République veut ruïner son ennemi sans le combattre; Annibal obligé de toûjours vaincre, en triomphe par Rome même. Il rend le Dictateur suspect, il tâche de faire naître de la division entre la Noblesse & le Peuple, & pour leur donner une confiance qui devoit les perdre, il brave Fabius qu'il craint, & feint de craindre Minutius qu'il méprise. Il laisse prendre à celui-ci quelques légers avantages qui n'étoient qu'un appas trompeur que les Romains ne purent éviter, & qui auroit ruïné leur République, si Fabius encore meilleur Citoyen qu'habile Capitaine,

n'eût réparé la faute (a) de la République, & forcé Minutius à écouter la reconnoissance qui le fit rentrer dans le dégré de subordination où il devoit être.

V. Causes particulieres des avantages que les Anglois remportent sur la France.

Les succès consécutifs que les Anglois obtinrent sur les François ne furent point aussi l'ouvrage de la Fortune; l'Angleterre eut ses Annibals qui lui donnerent de la supériorité sur la France. Philippe de Valois & le Roi Jean laisserent tous ses défauts au Gouvernement de leur Nation; Edoüard III. réprima tous ceux du Gouvernement d'Angleterre. De-là dans les Anglois ce zéle & cette union dont les François étoient naturellement moins éloignés, mais que leurs Rois ne sçavoient point entretenir avec la même sagesse qu'Edoüard. Ce Prince habile ne craint ni l'inconstance, ni l'ambition de ses Sujets, il est l'ame du Parlement, &

(a) Les Romains qui se croyoient deshonorés par la sagesse de Fabius, donnerent à Minutius son Général de la Cavalerie, un pouvoir égal à celui du Dictateur. Conduite imprudente de la part des Romains, & qui devoit naturellement jetter de la division entre les deux Généraux.

tout lui obéït. La France au contraire se divise, il s'y forme des cabales & des partis, & les désordres du Gouvernement général de la Nation font naître dans les Etats particuliers de nos Rois le trouble & la désobéïssance. Edoüard étoit courageux à la tête de ses Armées, & sage dans ses conseils; Philippe étoit toûjours lent dans sa conduite, & toûjours inconsidéré en voulant réparer ses fautes, & son fils fut plûtôt téméraire que brave.

La France n'avoit point d'Infanterie. (a) La Gendarmerie toûjours armée

(a) Les Communes composées de Soldats sans discipline, & toûjours prêts à fuïr, n'étoient plus alors employées qu'aux travaux pénibles de l'Armée. Pour le dire en passant elles étoient tombées dans un tel mépris, qu'après la réforme qui se fit sous le régne de Charles VII. dans la Milice, les Franc-Archers qui leur succedérent, & qui partagerent avec la Gendarmerie l'honneur de la victoire, ne voulurent point se charger des travaux qu'elles avoient, pour ainsi dire avilis. Cette délicatesse mal entenduë, mais où l'on reconnoît si bien le génie de notre Nation, fit naître un préjugé contraire à la vigueur de la discipline: ce fut Henry IV. qui le

mée de pied en cap combattoit à pied, mais elle étoit déja vaincuë par le poids de ses propres armes qu'elle ne vouloit point quitter, parce que je ne sçai quel préjugé ridicule avoit attaché une distinction particuliere à chaque piéce de son armure. Les Anglois avoient précédé les François dans cette partie de la Science Militaire, & ils avoient dans leurs Armées beaucoup de cette Infanterie, connuë depuis chez nous sous le nom de Franc-Archers. C'étoient des Soldats armés à la légere, propres à toutes les évolutions, & qui après s'être d'abord servi de l'arc ou des dards pour ébranler de loin l'ennemi, marchoient vigoureusement sur lui avec des massuës armées de plomb, & des haches d'armes; l'immobile Gendarmerie en étoit accablée, & succomboit malgré son courage.

Jamais la Couronne de France n'auroit été plus près de sa ruine qu'après la bataille de Maupertuis, si Edoüard eût connu ses véritables in-

le premier retira son Infanterie de sa pernicieuse oisiveté, & l'accoutuma aux travaux de la tranchée.

térêts. Il n'y a peut-être que la situation des Romains après la défaite de Varron à Cannes qui fût plus terrible pour un Peuple. Qu'un Maharbal dans cette conjoncture auroit pû dire avec raison à Edoüard que son fils sçavoit vaincre, mais qu'il ne sçavoit profiter ni des avantages que lui présentoit sa victoire, ni de l'Anarchie où la prison du Roi Jean avoit jetté les François!

Rien ne prouve mieux l'aveuglement pitoyable de la France sur son état, que l'impossibilité où le Dauphin, connu depuis dans nos Histoires sous le nom glorieux de Charles le Sage, se vit deux ans encore après, d'opposer autre chose aux Anglois que le Traité de Brétigni. Edoüard s'étoit avancé sans résistance jusqu'aux portes de Paris, & ce Prince n'auroit peut-être pas trouvé assez humiliantes les conditions ausquelles la France se soumettoit, s'il n'eût été consterné par le même accident qui avoit éloigné Annibal des portes de Rome : il regarda l'orage qui avoit dissipé son Armée comme une marque infaillible de la protection du Ciel sur les François.

VI. Conduite d'Annibal après la bataille de Cannes, & d'Edoüard après la bataille de Maupertuis.

Autant que les Anciens ont blâmé Annibal de n'être pas allé à Rome après la bataille de Cannes ; autant les Modernes cherchent-ils à le justifier. Les paroles si connuës de Maharbal ont fixé le jugement de plusieurs Ecrivains ; les uns ont cru que Rome auroit ouvert ses portes au Vainqueur ; & les autres ont pensé qu'Annibal avoit trouvé tous les malheurs de Cannes dans les délices de Capoüe. Lorsque ce Capitaine dans le déclin de sa prospérité, & après avoir fait quelques efforts inutiles pour faire lever le siége de Capoüe, s'approcha de Rome dans le dessein d'intimider les Consuls, & de les attirer au combat en divisant leurs forces ; Polybe lui-même, quoique consommé dans les affaires de la Guerre & de la politique croit que cette Capitale ne dût son salut qu'à un heureux hazard qui permit que dans ce tems-là précisément il s'y trouvât quelques Légions.

Une pareille bravade n'étoit propre cependant qu'à intimider les Dames Romaines. Etoit-il vraisemblable qu'un Capitaine qui n'avoit pû forcer les retranchemens des Consuls

devant Capouë, comme Tite-Live le fait dire judicieusement à Fabius, conçût l'espérance de s'emparer de Rome ? Si ce Général s'écria dans cette rencontre que *tantôt traversé par la fortune, tantôt combattu par lui-même dans ses propres desseins, il ne se croyoit plus reservé à prendre Rome* : ces paroles doivent moins être regardées comme une preuve qu'il fût venu pour lui livrer l'assaut, ou qu'il crût que la consternation qui suivit la défaite de Varron lui en eût ouvert les portes ; que comme un mouvement de dépit contre sa fortune & la fermeté d'un Peuple que ses pertes rendoient plus opiniâtre.

Annibal connoissoit trop bien les Romains pour croire que la crainte étouffât leur courage jusqu'à ce point-là. Si depuis la journée de Cannes il ne dissimuloit point, Tite-Live nous l'apprend, qu'il n'eut fait une faute en ne s'approchant pas de Rome, ce n'est point qu'il crût, ainsi que le disoit Maharbal, qu'il eût soupé cinq jours après dans le Capitole. Mais il avoit fait sans doute les réfléxions qu'on lira bientôt, & compris qu'il avoit manqué à sa fortune, en laif-

sant échapper l'occasion favorable de ramener toute la Guerre en Italie, & d'empêcher toutes les diversions qui rendiroient ses travaux inutiles : Je m'expliquerai bientôt plus clairement.

Annibal auroit conduit son Armée des Champs de Cannes aux portes de Rome, sans avoir le même bonheur que les Gaulois après la bataille d'Allia. Les Romains avoient pris d'autres sentimens en augmentant leurs forces. Rome étoit une Place forte dont l'Armée Carthaginoise n'auroit pû former l'enceinte, & elle n'étoit point vuide d'Habitans, ni par conséquent de Soldats. Annibal manquoit de toutes les machines nécessaires à un siége; après la bataille de Trasimene il avoit échoué devant une Place de peu d'importance; en un mot le Sénat qui félicite Varron de n'avoir pas désespéré du salut de la République, n'a point perdu lui-même toute espérance.

Edoüard après la bataille de Maupertuis n'avoit pas besoin de faire autant de réfléxions que le Général Carthaginois, pour embrasser le parti le plus sage. Le Roi Jean prisonnier, les Etats sans obéissance pour

le Dauphin, le Peuple soulevé contre la Noblesse, enfin tous les Ordres du Royaume corrompus par les intrigues, les passions, & l'éloquence du Roi de Navarre, & désunis entr'eux, ne pouvoient point naturellement lui présenter les pensées qui dûrent occuper Annibal, & qui l'empêchèrent de démêler dans la chaleur de la prospérité, l'occasion qui se présentoit de détruire ses ennemis.

Ce furent les vices & l'ignorance des tems qu'Edoüard ne sçut pas vaincre, qui sauverent la France. Les Princes n'étoient pas encore assez éclairés pour ne former que des desseins qu'ils pussent exécuter, l'excès d'une ambition mal entenduë, comme on le verra dans la suite, ne permit pas au Roi d'Angleterre de profiter de ses premiers succès. On commençoit une campagne sans porter ses vûës au-delà, & l'on regardoit presque le gain d'une bataille comme la fin de la Guerre. Le Vainqueur après un avantage dont il n'étoit pas en état de profiter, se trouvoit quelquefois aussi embarrassé que le vaincu auquel il restoit des ressources dans l'impuissance de son ennemi. Edoüard ignoroit que

la Guerre peut dans de certaines circonstances se suffire à elle-même. Les préjugés & l'habitude l'emporterent, tandis que les Anglois étoient trop sûrs d'un heureux succès, pour devoir trouver des difficultés à continuer la Guerre avec plus de chaleur qu'ils ne l'avoient commencée.

Annibal devoit marcher à Rome.

Quoique les Romains se vissent en état de soutenir un long siége, & fussent prêts à trouver dans leur courage toutes ces ressources qui forment un si beau spectacle dans leur Histoire, je ne puis m'empêcher de blâmer Annibal de n'avoir pas découvert à travers les expressions & les promesses téméraires de Maharbal, la sagesse cachée que renfermoit son Conseil. Alexandre à sa place se seroit avancé aux portes de Rome sans pénétrer tous les avantages de cette entreprise, l'impétuosité naturelle de son temperament lui auroit tenu lieu après la journée de Cannes, d'une connoissance délicate de ses intérêts, dont il étoit moins capable que le Général Carthaginois.

Indépendemment de l'exageration & de l'éloquence avec lesquelles plusieurs

Historiens ont pris plaisir à peindre l'effroi que la défaite de Varron avoit répandu dans Rome, on voit par la seule exposition de quelques faits qu'il fut grand. Il est bien vraisemblable que si Annibal eût porté lui-même la nouvelle de sa victoire aux Romains, il auroit fait monter leur consternation au plus haut point; la vûë d'un malheur plus prochain, & la présence d'un ennemi qui ne leur eût pas laissé le tems de se remettre de leur premier abbattement, auroient étouffé cet esprit de ressource & de courage qui embrassa à la fois la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Mer, l'Afrique, & même la Macedoine. Rome occupée d'elle seule auroit perdu l'Empire du Monde.

La deffensive qui avoit précédé la perte de la bataille de Cannes, en rendoit les suites plus fâcheuses. Cette Guerre a cela de particulier qu'un Etat n'y a recours ordinairement que quand sa foiblesse exigeroit que l'offensive lui donnât une nouvelle confiance. La deffensive lasse le Soldat & décourage le Citoyen ; le premier

s'ennuye d'agir en apparence inutilement, & il faut des évenemens à l'ignorance du second, ou bien il croit tout désespéré.

La conduite de Fabius, qui sans doute augmenta d'abord dans Rome la consternation qu'y jettoit la défaite de Varron, dut aussi accroître l'inquiétude des Peuples d'Italie. Ils n'avoient pas mieux compris que les Romains la nécessité où l'on avoit été de temporiser pour ruiner Annibal; leur crainte dût donc être d'autant plus grande qu'ils commençoient d'un autre côté à se défier des forces de la République Romaine, & qu'ils n'avoient point le même motif de se défendre contre les Carthaginois. Annibal, comme je l'ai dit ailleurs, les flatoit de recouvrer leur liberté, & au défaut même de cet appât, & de la crainte qui les ébranloit, il pouvoit, pour les attirer dans son parti, se servir des sentimens qu'ils devoient naturellement avoir pour une Ville prête à succomber, & qui sembloit les avoir abandonnés à la fureur de son ennemi.

Il ne faut point douter qu'une démarche aussi hardie que celle de se

présenter devant Rome après la bataille de Cannes, n'eût heureusement suppléé à cette politique qui ouvrit tant de Villes à Annibal. Ce Capitaine n'auroit perdu par cette conduite aucuns des avantages présens qu'il se proposoit de retirer de celle qu'il embrassa, & les Peuples d'Italie n'auroient pas moins violé la fidélité qu'ils devoient aux Romains. Comme ils n'avoient point le même intérêt, il auroit été impossible qu'ils eussent montré la même fermeté. Rome assiégée auroit fait trembler ses Alliés les plus fideles ; la désertion auroit été générale ; les Magistrats de toutes les Villes seroient venus reconnoître le Général Carthaginois dans son Camp, & se mettre sous sa protection. Tandis qu'Annibal en auroit tiré les secours nécessaires pour former avec son infanterie le siége ou le blocus de Rome auquel il auroit présidé, sa Cavalerie auroit tenu l'Italie en respect & achevé de la soumettre, ou de lui rendre sa liberté.

Il n'étoit plus libre alors aux Romains d'embrasser la conduite qui les rendit Vainqueurs, parce que Carthage & Annibal auroient encore

conservé sur eux la supériorité qu'ils avoient eûë jusques-là. Qu'importoit-il à Rome de se roidir contre la Fortune & d'avoir des succès dans les Provinces Etrangeres, si elle succomboit elle-même sous les Armes de son Ennemi ? Quelque courage que sa défense pût inspirer à ses Citoyens, ils ne pouvoient point montrer plus de désespoir que les Sagontins ; il falloit craindre la famine avec une si grande multitude d'Habitans, il falloit craindre les ruses & la force ; car une Ville assiégée & qui ne reçoit point de secours, est nécessairement emportée.

Au lieu de recruter les Armées qui étoient en Espagne & en Sicile, & de menacer Philippe, les Romains qui se seroient revûs dans leur premiere foiblesse, auroient été forcés par la politique même de rappeller toutes leurs forces en Italie.

J'ose augurer que cette conduite, la plus sage que pût choisir la République Romaine, auroit été la cause de sa ruine. Sa chute ou son salut n'eût alors dépendu que du sort d'une ou de deux batailles. Si les Carthaginois les avoient gagnées, Rome étoit

absolument sans ressource, & il est certain, si l'on veut compter tous les dégrés différens de probabilité qui sembloient promettre la victoire aux Romains ou à Annibal, qu'il y en avoit un nombre bien plus considérable en faveur des Carthaginois.

Les Romains auroient eû, il est vrai, l'avantage de sentir animer leur valeur par le grand intérêt de leur Fortune particuliere, de leur Patrie, de leurs Dieux, de leurs Femmes, & de leurs Enfans pour lesquels ils auroient combattu; mais les Carthaginois auroient porté au combat la confiance que donne le gain de quatre batailles, & l'espérance de détruire Rome par un dernier effort. Cet intérêt qui étoit moins puissant que celui des Romains, auroit été amplement compensé par la supériorité du génie d'Annibal sur les Généraux de la République Romaine.

Qu'on fasse attention que Scipion & les autres Grands Hommes qui se distinguerent dans le cours de cette Guerre, étoient encore trop jeunes pour parvenir aux Magistratures, ou qu'Annibal ne leur avoit pas encore appris son art. L'Armée Carthaginoi-

se conservoit sur les Romains tous ses avantages. Annibal avoit armé ses Soldats à la Romaine, la Discipline étoit encore dans toute sa vigueur, & la Cavalerie Numide étoit toujours invincible.

Si malgré tant de préjugés les Romains avoient remporté une premiere Victoire, il est facile de s'appercevoir que tout n'étoit pas désespéré pour Carthage, & que son Général avec tant de Villes ouvertes à une retraite, n'auroit jamais souffert une perte qui l'eût mis hors d'état de réparer ses affaires par une seconde action. Quand la Fortune, ce qui est presque inconcevable, l'auroit trahi une seconde fois, oseroit-on assurer que tout fut perdu ?

Ce fut Annibal lui-même qui se vainquit. Sa faute donna le tems aux Romains de s'élever au-dessus de leurs malheurs, d'attaquer leur Ennemi par son foible, si je puis parler ainsi, & de montrer une magnanimité que les Hommes admireront toûjours. En ne profitant pas de l'occasion de rappeller toute la Guerre en Italie, Annibal perdit la supériorité qu'il avoit eûë sur la République Ro-

VII. Comment Annibal perd sa supériorité.

maine; si l'on se rappelle ce que j'ai dit au commencement de ce Livre, on sentira bien vîte la force de cette vérité.

Carthage n'étoit pas une digne rivale de Rome, & ce n'étoit qu'aidée & soutenue par le génie d'Annibal, qu'elle s'élevoit jusques à combattre avec elle pour l'Empire du Monde; il étoit donc de l'intérêt des Carthaginois que toute la Guerre fût contre Annibal. La faute de ce Capitaine fut cause que la République Romaine eût deux Guerres l'une contre lui qu'elle ne pouvoit pas encore vaincre, l'autre contre les Carthaginois sur lesquels elle avoit encore plus d'ascendant que leur Général n'en avoit sur elle-même: & cette seconde Guerre devoit décider du sort de la premiere.

Ce qui se passa entre les Romains & les Carthaginois depuis la bataille de Cannes, jusques à la descente de Scipion en Afrique, peut occuper un Historien & non pas un Philosophe. Les jalousies qui divisoient Carthage, son avarice & sa lâcheté, devoient la faire succomber sous l'union, le courage, & la générosité de son En-

nomie. Les Romains obtinrent en effet chaque jour quelque nouveau succès en Espagne & en Sicile ; & Annibal qui sentoit le contrecoup de toutes les pertes de sa Patrie, parce que les diversions des Romains empêchoient qu'il ne pût réparer ses forces, se surpassoit inutilement lui-même en Italie.

La confiance qui est l'ame des forces d'un Etat, rendoit de jour en jour la République Romaine plus redoutable. Son courage fit trembler ses perfides Alliés, ils virent qu'elle avoit repris ses forces en succombant, & qu'Annibal au contraire avoit perdu les siennes en triomphant. Dans la crainte que Rome leur inspiroit, ils commencerent à se repentir de l'avoir trop-tôt trahie. Les Partisans qu'elle avoit dans toutes les Villes d'Italie, profiterent de ces sentimens pour faire oublier peu à peu les succès infructueux d'Annibal, & pour ramener leurs Concitoyens sous l'obéissance de leurs premiers Maîtres.

Si Annibal avoit été supérieur à la République Romaine jusques à la journée de Cannes, il lui devint dans la suite bien inférieur. La Guerre

comme je l'ai déja dit après le célebre Montecuculli, est un monstre insatiable qui se dévore lui-même, & elle épuise ceux qu'elle favorise. Ses succès ne s'achetant jamais que par des pertes réelles, le Vainqueur s'affoiblit par sa prospérité même; & s'il ne répare continuellement ses forces, il est bientôt hors d'état de profiter de sa Victoire. Après avoir forcé les Romains à armer leurs Esclaves, Annibal avoit lui-même besoin de recruter son Armée; mais simple Citoyen de Carthage, il ne put en tirer les secours qui lui étoient nécessaires. Les Carthaginois toujours rabaissés par leur avarice au-dessous de l'entreprise d'Annibal, ne vouloient profiter de ses avantages que pour mandier la Paix! *Ne vous livrez point à une joye insensée*, leur disoient Hannon & ses Partisans, *on vous trompe; Magon ne vous annonce avec tant de faste & d'orgueil que des Triomphes imaginaires. Annibal, s'il faut l'en croire, a taillé en pieces les Armées Romaines, & il vous demande des Soldats; il a pris deux fois le Camp des Ennemis, il est, dit-on, chargé de butin; s'il ne veut pas nous en faire part,*

qu'il n'ose pas du moins nous demander des vivres & de l'argent. Applaudissez, si vous le pouvez, à de pareilles Victoires, mais par les succès mêmes apprenez ce que seront un jour nos défaites.

Outre que les Romains avoient eu le tems de s'aguerrir, & que leur Ennemi leur avoit lui-même formé des Généraux, les Garnisons qu'Annibal fut obligé de placer dans un grand nombre de Villes, ne lui permirent point de tenir la Campagne avec le même avantage qu'auparavant. S'il avoit marché à Rome après sa derniere Victoire, il auroit prévenu cet inconvénient. Rome en appellant à son secours les forces qu'elle avoit dans les Provinces, lui auroit aussi permis de dégarnir l'Espagne; & ce Général auroit conservé sa premiere supériorité, parce qu'il n'auroit point été traversé par les vices de Carthage.

Annibal ne retrouvoit ni la même docilité ni la même expérience dans les Soldats qu'il faisoit en Italie. Placé entre deux inconvéniens également dangereux, la même politique qui le forçoit à ménager les Peuples d'Italie, ruinoit la vigueur de la Dis-

cipline Militaire. On a toujours remarqué que les succès attachent le Soldat à son devoir, Annibal moins heureux trouva moins de courage dans ses Troupes, & sa Cavalerie si redoutable aux Romains, déserta continuellement chez eux.

Malgré tous ses efforts, ce Général ne pouvoit tenir la fortune également suspenduë entre Rome & Carthage; l'Italie lui échappoit; il ne falloit que temporiser, & sa ruine étoit certaine. Dès que les Romains auroient réüni leurs forces, en triomphant dans les Provinces où n'étoit pas Annibal, ils devoient être assés intelligens après l'expérience de la premiere Guerre Punique, & surtout après avoir été instruits dans celle-ci par la conduite d'Annibal, pour aller eux-mêmes attaquer Carthage. L'évenement justifie mes réflexions; dès que la République Romaine eût chassé les Carthaginois des Provinces Etrangeres, Scipion descendit en Afrique, & sans qu'on tire l'épée en Italie, il en chasse Annibal plus sûrement que s'il y eût remporté la Victoire de Zama.

VIII. Du concours. Si d'un côté il n'y a point dans

l'Histoire d'évenement plus propre à faire sentir de quelles ressources est un bon Gouvernement, & quelle supériorité il donne à un Peuple sur ses Ennemis, il n'en est peut-être point aussi qui fasse mieux connoître avec quelle force les causes particulieres peuvent quelquefois combattre & suspendre l'efficace des causes générales. Rien par conséquent n'est plus capable d'exciter un Peuple à bannir toute folle confiance; il doit se surpasser encore lui-même, quand il semble déja parvenu au plus haut point de sagesse.

des causes générales & des causes particulieres.

La prudence humaine ne peut jamais prévenir tous les caprices de la fortune. Sans qu'il se fasse aucun changement dans la Police & dans les institutions d'un Etat, il y a toujours quelques intervalles où la partie (a) Militaire y paroîtra avec moins de lustre, tandis que sans un principe marqué, elle parvient chez ses Ennemis à son plus haut dégré de perfection. Tous les Païs peu-

(a) Le Lecteur sent bien qu'on peut appliquer ces réflexions à toutes les autres parties de la Société, comme la Magistrature, le Commerce, les Arts, &c.

vent produire de ces Hommes Créateurs dont le génie se développe de lui-même. La nature indépendante des regles de la Politique, fera naître un Epaminondas à Thebes & un Annibal à Carthage, tandis que Sparte sera sans défenseur ; & que Rome n'aura que des Flaminius & des Varrons.

Quoiqu'un Peuple puisse ainsi suspendre par des causes particulières les progrès d'un Ennemi auquel les causes générales promettent des succès ; il n'est pas moins certain que l'Etat le mieux constitué doit être le Vainqueur. Il faut cependant que deux ou trois pertes ne puissent pas l'accabler ; car ce n'est que dans une suite continuée d'actions que la Fortune se range nécessairement du côté de la sagesse. Rome après la journée de Cannes n'auroit été prête à succomber, si Annibal en avoit formé le siége, que parce que son Gouvernement, je l'ai déja fait voir ailleurs, ne lui avoit pas permis de profiter véritablement de ses Conquêtes pour s'affermir. Elle auroit dès-lors ressemblé à ce petites Républiques qu'un seul échec peut renverser, & dont la foiblesse ruine

toute la sagesse de leurs Loix & de leurs institutions.

Je sçai combien la fortune est capable de déranger la marche de la politique, dès qu'elle transporte ses caprices dans la Guerre qui est son Théâtre. Mais outre que le hasard ne peut être ni constant ni uniforme, surtout quand on le suppose combattu par une raison supérieure, est-il même si facile à un Général de profiter des faveurs qu'il en reçoit ?

S'il en faut croire les observations des Historiens, il y a peu de Guerres considérables qui ne présentent quelque conjoncture où la Nation la plus sage trouveroit sa perte, si son Ennemi en sçavoit profiter : mais par une espéce de fatalité attachée à la foiblesse de l'esprit humain, il est comme impossible de tirer de cette circonstance tous les avantages qu'elle offre. Quand les Etats aussi imprudens que la République Romaine donneroient à leurs Généraux cette vaste autorité qui rendit un Marius, un Sylla, un Pompée & un César les arbitres de la Guerre; un Capitaine qui n'auroit pas prévû le hasard qui devoit le favoriser, souvent ne trou-

veroit rien de disposé pour en profiter. Tantôt il est trop occupé de ses idées pour voir d'une maniere distincte toutes les conséquences d'une occasion qui disparoît quelquefois en même tems qu'elle se présente ; ou qui devient moins favorable si elle subsiste longtems. Tantôt ce n'est même qu'après un examen bien sérieux qu'on peut démêler une pareille conjoncture ; elle ne ressort, pour ainsi dire, que de la combinaison d'une foule d'idées en apparence contraires ; & qu'il est rare de pouvoir saisir dans leur véritable point de vûë, tandis que la Victoire toujours ennemie du conseil, inspire quelque relâchement ou quelque joye indiscrete aux plus grands Hommes.

Malheur à tout Etat dont la prospérité n'a pour base les principes mêmes de son Gouvernement. Les succès que donnent les causes particulieres, sont passagers comme elles ; en faudroit-il d'autres preuves que l'Histoire d'Alexandre & de Charlemagne ? Quand Annibal auroit été invincible, sa mort qui en auroit enfin délivré les Romains, auroit causé la ruine de Carthage. Quand la Fran-

ce n'auroit point opposé un Charles-le-Sage à Edoüard III. l'Angleterre sous un autre Prince devoit retomber dans ses premieres divisions.

Les succès qu'un Peuple obtient par des causes particulieres sur une Nation plus sage que lui, sont d'autant moins durables, que ces causes se ruinent elles-mêmes, & ne peuvent presque jamais produire des effets généraux, c'est-à-dire, donner à chaque partie de l'Etat une vraie supériorité sur ses Ennemis. C'est ainsi qu'Annibal rend aux Romains toute leur valeur, & leur forme des Scipion & des Marcellus, tandis qu'il perd lui-même ses forces & ne trouve que des Soldats sans discipline. S'il perfectionne la Milice de Carthage, il laisse ses Citoyens dans tous leurs vices; en un mot sa République ne forme point un corps dont toutes les parties se prêtent des forces mutuelles, & le courage du Soldat qui n'est point appuyé de la vertu du Citoyen doit enfin succomber.

On ne découvre bien dans nos Guerres avec l'Angleterre, toute la force des causes générales que sous le regne de Charles VII. La France fut

il eſt vrai, rétablie dans ſon luſtre par Charles-le-Sage, mais ce fut plûtôt l'ouvrage du Prince que de la Nation. Elle ſe vit encore réduite aux plus cruelles extrémités, ſoit parce que la Fortune en y faiſant naître des troubles, l'empêchoit de profiter de ceux que le Gouvernement produiſoit chez ſes Ennemis, ſoit parce que l'Angleterre nous oppoſa encore un Edoüard dans la perſonne de Henry V.

IX. Causes des succès de Henri V.

Les François & les Anglois paſſerent ſous une minorité. Les mauvaiſes intentions des Oncles des deux Princes ne permirent ni à l'une ni à l'autre Nation de pourſuivre ſes avantages. Les jalouſies des Grands & les cabales de la Cour, retinrent les deux Etats dans une Paix qui leur étoit également déſavantageuſe.

Les Ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne, & de Bourbon, ſe ſaiſirent du Gouvernement, & s'en exclurent tour à tour. Le premier étoit un Prince haut, ſevere, indocile, & plus Politique que les autres. La France ne ſe ſeroit point avilie s'il eût été Roi. Il avoit l'ame grande, il étoit ambitieux, mais il ne ſongea

en

en gouvernant la France qu'à amasser les trésors dont il devoit avoir besoin pour soutenir ses droits sur le Royaume de Naples. Que le malheur d'un Empire est grand quand ceux qui le gouvernent ont intérêt de le mal gouverner ! Des qualités qui pouvoient être utiles à la Patrie, en devinrent le fléau. Le Duc d'Anjou se rendit odieux à tous les Ordres du Royaume, son avarice & son ambition y réveillerent tous les troubles qui l'avoient déchiré pendant la prison du Roi Jean.

Le Duc de Berry plûs vain qu'ambitieux, se contentoit des frivoles respects que l'ambition méprise, & naturellement plus avare que le Duc d'Anjou, il ne pilloit cependant l'Etat que pour pouvoir être prodigue. Le Duc de Bourgogne avoit autant d'ambition mais moins de génie que le Duc d'Anjou; il n'étoit Politique qu'en Courtisan, l'autre l'étoit en Souverain. A des mœurs douces il allioit des passions vives & remuantes, & quoiqu'il ne se fût pas moins distingué dans la Guerre que son frere, il n'avoit point eû l'adresse de

persuader à la Nation qu'il étoit aussi bon Capitaine.

Le Duc de Bourbon meilleur Citoyen qu'eux, étoit désintéressé, sage, & courageux. Mais soit qu'il manquât d'une certaine force, ou de cette patience nécessaire dans le Gouvernement, soit peut-être aussi parce qu'il étoit plus éloigné du Trône par sa naissance, il ne put jamais pour le bonheur du Royaume s'élever au-dessus de ces Princes, ou du moins servir de lien entre des esprits que les mêmes passions tenoient éloignés.

L'Angleterre étoit en proye aux mêmes divisions; tandis que le Duc de Bourgogne faisoit ses efforts pour que les forces de la France se tournassent contre les Flamands dont il vouloit châtier l'indocilité, le Duc de Lancastre détournoit les Anglois de leurs vrais intérêts, & vouloit faire valoir les droits qu'il avoit sur la Castille.

L'Angleterre fut bientôt troublée par la révolution dans laquelle Richard II. perdit la liberté, la Couronne, & la vie. Loin que la France

pût profiter d'une circonstance si favorable pour consommer l'ouvrage de Charles-le-Sage, l'assassinat commis en la personne du Duc d'Orléans par le Duc de Bourgogne, excita de nouveaux troubles, qui dès leur naissance font prévoir la fortune des Anglois. Le Comte de Derby (a), connu sous le nom de Henry IV. étoit un Prince vaillant, attentif à ses intérêts, Politique & ambitieux; Charles VI. inférieur même à Richard II. dans ses premieres années, étoit devenu incapable de gouverner.

Rien n'étoit plus difficile que d'arrêter le cours des désordres qui partageoient la France. Le Prince qui par foiblesse n'osoit prendre un parti décisif entre la Maison de Bourgogne & la Maison d'Orléans, demeuroit suspendu entre ces deux factions, & chacune triomphoit à son tour sous son nom. Tandis que Henry, ses Ministres, & ses Serviteurs se hâtoient de s'affermir, & de ruiner les Parti-

(a) Je l'appelle Comte de Derbi, parce qu'il est plus connu sous ce nom que par celui de Duc de Lancastre qu'il ne prit que peu de tems avant que de monter sur le Trône.

ſans de Richard, on croyoit avoir épuiſé en France tous les ſecrets de la Politique, lorſque ſans remonter juſques à la ſource du mal, & ſans qu'on pût ni établir ni trouver un milieu qui ſatisfît également les mécontens, on arrêtoit par des négociations mal entenduës deux Partis toûjours envénimés l'un contre l'autre, & toujours prêts à s'accabler.

La Guerre Civile elle-même auroit été cependant moins funeſte aux François. Lorſqu'il s'éleve dans un Etat des différends qui doivent (a) ſe terminer par la voye des Armes, il vaut mieux que la violence éclate d'abord. L'agitation qui précede la Guerre Civile produit les mêmes déſordres qu'elle. Les retardemens aigriſſent les eſprits, accroiſſent les haines, étendent une querelle, & ne ſervent enfin qu'à y intéreſſer tous les Ordres de l'Etat : chacun joint alors à la premiere cauſe de la révolte les vûës particulieres que lui ſuggerent ſes paſſions.

C'eſt ainſi qu'il n'y eut plus de par-

(a) Ces cas ne peuvent arriver que dans un Gouvernement vicieux, où le Prince ne joüit pas de l'autorité qui lui eſt propre.

tie saine dans le Royaume quand Henri V. passa la mer. Ce Prince poussa ses Conquêtes à la faveur de nos divisions. Personne n'ignore l'Histoire de ces tems malheureux. La haine, la jalousie, la vengeance, l'ambition avoient tellement fermenté dans tous les cœurs, que les François qui étoient tombés dans une espece de phrénésie, s'abandonnerent à toutes les fureurs de la Reine, renoncerent à leurs légitimes Maîtres, & souscrivirent enfin au lâche Traité (a) que leurs mortels Ennemis arracherent à l'imbécillité de Charles VI.

X. Des causes qui font avorter les desseins des Rois d'Angleterre.

Quelle que fût la situation de la France dont le Prince banni & proscrit n'étoit plus secondé que de quelques bons François, la prospérité de l'Angleterre ne pouvoit être que passagere. Je ne parle plus de ce génie inquiet & Républicain qui la soulevoit contre ses Rois, & auquel l'usurpation des Lancastres donnoit une nouvelle force. La Monarchie Françoise n'avoit pas besoin

(a) Le fameux Traité de Troye passé en 1420.

que les Anglois fiſſent eux-mêmes dans leur Iſle quelque diverſion en ſa faveur.

Les Sujets de Charles VI. avoient paſſé trop ſubitement de la haine ancienne qu'ils avoient pour l'Angleterre, juſques à conſentir que leur Patrie en devint une Province. Ces ſentimens convulſifs, & auſquels les François n'étoient point accoutumés, ne pouvoient être durables. Le Peuple n'eſt quelquefois jamais plus près de ſon devoir que quand il en franchit les bornes avec une fureur plus prompte. Les premiers ſuccès de Charles VII. cauſerent en effet une révolution dans tous les eſprits. La fidélité que ſes Sujets avoient promiſe à ſon Ennemi, fut ébranlée; les paſſions en s'éteignant laiſſerent renaître l'ancienne haine pour les Anglois; l'amour de la Patrie ſe réveilla; le François ne voulut plus que ſes légitimes Maîtres; & le célebre Duc de Betfort trouva preſque autant de difficultés à ſurmonter dans la partie de la France qui lui étoit ſoumiſe, qu'Annibal en rencontra en Italie avant la bataille de Cannes, ou lorſque la perte

de Capouë eût fait trembler toutes les Villes qui s'étoient données à lui.

Le Gouvernement fondé ſur les droits des Fiefs qui, par je ne ſçai quelle fatalité, avoit toujours fait naître des troubles dans la France, précisément dans le tems que l'Angleterre étoit aſſés tranquille pour en profiter, ſoutenoit alors nos Rois ſur le bord du précipice où il les avoit portés. Le Duc de Bretagne devoit encore plus appréhender de voir un Roi d'Angleterre ſur le Trône de France, que de lui voir perdre tous les Etats qu'il poſſédoit en-deça de la Mer. La réünion des deux Couronnes lui ôtoit toute ſa conſidération, & le rendoit Eſclave. Les Ducs de Bourgogne n'avoient pas un moindre intérêt à ruiner la fortune des Anglois. Quoique la ſituation de leurs Etats les mît à l'abri de l'oppreſſion que devoit craindre la Bretagne, la France ne pouvoit devenir une Province d'Angleterre, ſans qu'ils ne perdiſſent les droits que leur naiſſance leur donnoit au Trône.

La colere & la vengeance attachoient ces Princes aux Rois d'Angleterre ; mais la colere & la vengeance ſont des

passions que leur propre violence éteint, & que le tems émousse, surtout quand elles sont combatuës par l'intérêt. Cette passion plus durable que toutes les autres, peut leur obéir pendant quelques momens, mais elle doit enfin en triompher. Elle préparoit le Duc de Bourgogne à faire la Paix avec la France: si les Ministres de Charles VII. avoient fait ces réfléxions, le Traité d'Arras auroit été moins avantageux à la Bourgogne.

La politique des Rois d'Angleterre retarde leurs progrès.

Quoiqu'il en soit, des raisons qui porterent Edoüard III. à prendre le titre de Roi de France, il me semble qu'il fit une faute qui retarda le progrès de ses Conquêtes & des Armes de ses Successeurs. S'il voulut attacher les Flamands à ses intérêts, l'effet ne répondit point, & ne dût point répondre à son attente. La politique moderne se conduit avec plus de sagesse; mais quand la Flandre se seroit mal habilement épuisée pour le placer sur le Trône de France, cette alliance l'auroit-elle dédommagé de la haine du reste de la Nation?

Le plus grand avantage qu'Edoüard pût retirer de ses prétentions, & du titre qu'il avoit pris, ce fut de repaî-

tre ses Successeurs d'une grande chimere, & de les engager par cet appas à continuer la Guerre avec vigueur, tandis que l'espérance d'une conquête si brillante flatteroit la haine de leurs Sujets contre les François. Mais cet avantage même, si c'en est un, étoit contraire aux intérêts des Rois d'Angleterre. Ces Princes eurent des vûës qu'ils n'étoient point encore capables de remplir. D'un autre côté en prenant le titre de Roi de France, ils attacherent plus étroitement les Vassaux de la Couronne à leur Ennemi. Les Rois d'Angleterre qui n'avoient combattu dans les Guerres précédentes que pour étendre leurs droits, ou maintenir leurs Fiefs dans toutes leurs franchises, avoient toujours été secondés d'une partie de la Noblesse Françoise qui regardoit leur cause comme la cause commune de la Nation. Ils étoient, si je puis me servir de ce terme, les Tribuns de la Noblesse contre les entreprises des Rois, cette qualité valoit une Province importante. Edoüard devint au contraire l'Ennemi de la Nation qui avoit déclaré que la Loi Salique l'excluoit du Trône.

C'eſt pour cela ſans doute que les Guerres que la France ſoutint contre l'Angleterre, augmenterent l'autorité du Prince, & comme je l'ai dit ailleurs, contribuerent beaucoup à porter le Gouvernement à ſa perfection, en inſpirant aux François un attachement plus vif pour leurs Rois & pour leur Patrie.

La politique d'Edoüard auroit été plus ſage s'il eût attendu à faire valoir ſes droits, qu'il ſe fût ſervi des anciens préjugés des Seigneurs François pour les détacher de leur légitime Maître, & pour ſe préparer des ſuccès plus durables. Après qu'une partie de la Nobleſſe auroit embraſſé ſes intérêts, l'orgueil de ſes prétentions auroit donné un renouvellement de zele à ſes Sujets. Les Anglois au contraire accoutumés depuis long-tems à entendre parler de ces droits prétendus, ne les regarderent enfin que comme une chimere, & par conſéquent ne furent plus remués avec cette vivacité qui produit les grandes choſes.

Henri V. marcha ſur les traces d'Edoüard, & ſon avidité fit échoüer ſes Succeſſeurs. Annibal ne diſoit point

aux Peuples d'Italie qu'il voulût établir sur eux la domination des Carthaginois, il ne leur parloit au contraire que de les rendre libres. On a vû avec quelle adresse les Romains formerent leur puissance en feignant de ne vouloir point dominer. Cette politique merveilleuse qui contribua si efficacement aux progrès de leur République, est devenuë encore plus nécessaire aux Peuples modernes.

Des moyens de s'agrandir.

Il y a des dégrés dans la fortune des Nations, & il ne leur est permis d'en franchir aucun, si elles veulent acquérir une grandeur solide. Le premier & le plus nécessaire est un bon Gouvernement; les vices d'une mauvaise Police empêchent un Vainqueur de s'affermir sur ses Conquêtes. Les Romains, & je l'ai déja dit ailleurs, dûrent les succès constans de leurs Armes au progrès de leur Gouvernement qui les précéda. Rome n'abandonna ses Conquêtes que sous ses Empereurs; alors l'Empire affoibli par les désordres dont j'ai parlé, ne peut malgré ses forces ni soumettre les Parthes, ni pénétrer dans la Germanie, & ses Ennemis que ses vices rendoient redoutables

ne sentirent plus leur foiblesse.

L'Histoire des Peuples modernes forme encore une preuve plus évidente de cette vérité. Tant de vicissitude dans leur fortune, étoit l'ouvrage de leurs Loix Barbares. Les Etats suspendoient eux-mêmes leurs propres succès, & les vices d'un Gouvernement qui les tenoit toujours près de leur ruine, les ramenoient souvent au-dessous d'un Ennemi qu'ils étoient prêts à subjuguer.

Avant que de vouloir établir une domination directe sur ses Voisins, il faut avoir déja régné sur eux par leur propre foiblesse, & par celle des Peuples qui sont intéressés à les deffendre. Un Etat ne touche au moment qui lui permet d'aspirer à de grandes Conquêtes, que quand il est plus puissant qu'aucun de ses Ennemis en particulier, ou qu'il ne peut les craindre que réünis.

Jusques-là les Princes en affectant beaucoup de modération, ne doivent penser qu'à diviser leurs Ennemis, & à favoriser constament les Etats les plus foibles aux dépens des plus considérables. Il leur est aussi utile d'affoiblir un Etat puissant

que de conquérir une Province. Quand cette conduite les a élevés, ils peuvent employer la force avec d'autant plus de succès que la politique a mille moyens infaillibles pour dissoudre des Ligues formées par la crainte plûtôt que par l'intérêt commun, & que les passions & l'intérêt particulier tiennent toujours divisées. Un Philosophe instruira inutilement ces Peuples ligués que leur salut dépend de leur seule union ; il y a de certaines vérités dont les hommes ne peuvent jamais être convaincus. Par cela même qu'un Empire est assés considérable pour devoir forcer tous ses Voisins à s'armer contre lui, il trouvera des Alliés ; & les espérances dont il flatera leurs passions déja ébranlées par la crainte, les attacheront à son sort.

Un Prince fait alors la Guerre avec une certitude morale de réüssir. Il partage ses Conquêtes avec ses Alliés, mais il a soin de se ménager avec adresse un prétexte de ruiner la fortune qu'il vient de leur faire ; ou plûtôt sans qu'il soit besoin de recourir à cette politique odieuse, il ne doit que les abandonner à leur jalousie &

à leur ambition, & ne point s'écarter lui-même de ſa ſévérité. Il trouvera bientôt mille raiſons pour s'allier avec les Vaincus; il retombe alors avec leur ſecours ſur ſes anciens amis, & partage avec les premiers les dépoüilles des ſeconds, & ceux-ci après avoir ſervi encore une fois à vaincre les autres, ſuccomberont enfin eux-mêmes ſous leurs prétendus Triomphes.

Cette politique, à laquelle cependant je ne donne que les éloges qu'elle mérite, conduit à tout. Ce fut celle des Romains, & il ſeroit, je crois, inutile de faire remarquer quel fut le ſort des Etoliens après avoir ſervi à ruiner Philippe, des Rhodiens qui vainquirent Antiochus, & de la Numidie après qu'elle eut contribué à aſſervir l'Afrique. Pendant combien de tems les Romains ne ſemblerent-ils pas plûtôt vaincre pour leurs Alliés que pour eux-mêmes? Ils porterent pluſieurs fois la Guerre dans la même Province, ils ne vouloient d'abord qu'inſpirer de la terreur; ils diſtribuoient enſuite les Royaumes; & ils ne gouvernerent enfin par leurs Officiers les Peuples vaincus qu'a-

près les avoir accoutumés à trembler sous leur puissance, & à ne regarder leurs Princes mêmes que comme les Ministres de la République.

Des Conquêtes rapides & trop étenduës sont ordinairement infructueuses. Un Peuple qui n'a été vaincu qu'une fois, conserve une certaine confiance, & il est toujours à craindre parce qu'il sent encore ses forces après sa défaite. Alexandre mourut à propos pour sa gloire; ce Héros auroit plûtôt réüssi à soumettre l'Afrique, & à rentrer dans la Grece par l'Espagne, les Gaules, & l'Italie (a) vaincuës, qu'à affermir solidement la Monarchie des Macédoniens sur l'Asie.

(a) Tite-Live L. 9. examine quel auroit été le sort des Romains si Alexandre eût porté ses Armes en Italie, & cet Historien ne balance point à faire repasser la Mer aux Macédoniens vaincus. Qu'on voye quels Capitaines la République Romaine auroit opposés à Alexandre. Les plus recommandables dans ce tems-là sont Appius-Claudius, T. Quintius Capitolinus. Manlius-Torquatus, Papirius-Cursor, M. Valerius-Corvinus, Fabius-Rullus, & le premier Decius, Capitaines remplis de courage, mais encore sans expérience. Il n'y a point de

Les Anglois pouvoient bien ravager la France, y prendre des places, y gagner des batailles, & même la conquérir, mais non pas y établir leur domination. Une seule Province s'incorpore aisément à un grand Etat, mais Henri V. devoit sentir l'impuissance où l'Angleterre étoit de régner sur les François. Le tems d'établir une domination directe n'étoit pas venu, & ce Prince pour profiter sagement de ses Victoires ne devoit que se mettre en état de corriger le Gouvernement des Anglois, & qu'affoiblir cependant à un tel point la France, que ses Successeurs pussent aisément la conquérir peu à peu.

doute qu'Alexandre n'eût vaincu les Romains. Ils étoient alors moins habiles que quand Pyrrhus les défit, & Alexandre plus grand Capitaine que le Roi d'Epire, sçavoit encore mieux profiter de la Victoire que vaincre. Il auroit porté dans l'Italie cette impétuosité & cette diligence qui lui soumirent l'Asie. Lui qui ne voulut point se contenter de la moitié des Etats de Darius, étoit-il capable de prendre la conduite qui fit les malheurs de Pyrrhus ? On pourroit examiner la question de Tite-Live en supposant Alexandre à la place de Philippe ou de Persée : la chose deviendroit plus problématique.

Il falloit renoncer au titre de Roi de France ; se contenter des Provinces que Jean-Sans-Terre avoit perduës ; accroître les Domaines des Ducs de Bourgogne & de Bretagne, & les rendre indépendans. Il falloit former quelque nouvelle Souveraineté, & donner la liberté à Paris & à quelques autres Villes. Par-là Charles VII. n'auroit trouvé par tout que des ennemis. L'Intérêt que les nouvelles Républiques auroient eû à se défendre contre leur Prince, auroit fait vivre les passions passageres qui portoient les François à la révolte ; & l'Angleterre qui se seroit vûë l'arbitre de la France, auroit profité de ses divisions pour s'en rendre la maîtresse.

XI. Succès des François.

La conduite opposée que tinrent les Rois d'Angleterre, les fit succomber sous une entreprise qui surpassoit leurs forces, & qui n'étoit appuyée sur aucun fondement solide ; ils perdirent même les heritages qu'ils possedoient en deçà de la Mer. Les Anglois que leur Gouvernement entretenoit dans une inquiétude continuelle, se lasserent d'une prospérité qui les épuisoit. Tandis qu'ils sont ef-

frayés de ce qu'il leur reste à faire pour consommer leur ouvrage, & qu'ils ne se soutiennent plus que par les abus que la foiblesse & les malheurs du régne de Charles VI. avoient fait naître parmi les François, ils se voyent attaquer avec vigueur. Ils se crurent alors trop heureux de conclure une tréve qui doit être regardée comme un chef d'œuvre en politique de la part de la France, & qui lui donna le tems de corriger son Gouvernement, & de mettre plus d'ordre dans le zéle de ses Citoyens.

Cette tréve prolongée à différentes reprises pendant cinq ans, fut enfin rompuë en faveur du Duc de Bretagne, à qui les Anglois refusoient de restituer la Ville de Fougeres. Les François n'avoient pas été tellement occupés à corriger leur discipline Militaire & leur Police civile, qu'ils eussent oublié l'Angleterre. Leur politique sçavante lui avoit suscité des ennemis, & l'Ecosse avoit remporté deux avantages considérables sur ses Armées. Cette circonstance parut favorable au Conseil de Charles. La conquête de la Normandie ne couta que deux Campagnes. Cette Provin-

ce se soumit, & les François battirent enfin à Formigny (a) le secours que l'Angleterre y envoyoit.

Le Comte de Dunois, célébre depuis long-tems par les qualités qui anoncent les Héros, fut notre Scipion. Le Romain & le François avoient à peu près le même âge, quand le premier alla commander en Espagne, & lorsque le second se signala au siége de Montargis. L'un & l'autre avoient un nom cher à leur Patrie, & tous deux avoient porté les armes dès leur plus tendre jeunesse. Dunois comme Scipion étoit né avec de grands talens pour le Commandement, &, s'il en faut croire quelques Auteurs, il fit aussi des miracles, (b) Tous deux furent les plus grands Capitaines de leur Païs, & ils eurent la gloire d'être les restaurateurs de leur Patrie.

(a) Les Historiens remarquent que les François ne perdirent à cette bataille que six Soldats, tuerent cinq mille Anglois, & en firent quatorze cens Prisonniers.

(b) Quelques Auteurs ont prétendu que le prodige de la Pucelle d'Orleans ne fut qu'un effet de la politique du Comte de Dunois. Voyez du Haillan, *Etat des Affaires de France*. L. 2.

La Guyenne fut conquise dans une Campagne. Le Général Talbot Capitaine & Ministre qui avoit vieilli à la tête des Armées & des Conseils, & dont la haute réputation soutenoit encore le courage des braves Anglois, trouva un Zama près de Bourdeaux. Le coup qui lui arracha la vie, finit cette Guerre glorieuse aux deux Nations, & après laquelle les François pouvoient dire avec plus de raison encore que Tite-Live ne le fait dire à Scipion, que leur sort étoit d'arracher la victoire (a) à leurs ennemis triomphans.

Les François obéissoient encore à un Gouvernement trop peu capable de rendre les passions des hommes utiles à la société, pour qu'on puisse les comparer à ces Romains qui vainquirent Annibal & Carthage. Quoiqu'il y eût de l'injustice à exiger d'eux la même fermeté, le même zéle, & la même union, puisque leurs Loix étoient encore si éloignées de cette perfection où les Romains trouverent tant de ressources contre les dis-

(a) *Ea fato quodam data nobis sors est, ut magnis omnibus bellis victi vicerimus.* L. 26.

graces de la fortune; combien de fois cependant ne decouvre-t-on pas ce fond heureux de génie, que le Gouvernement a depuis rendu constant, en écartant les vices étrangers qui l'étouffoient?

Si j'avois plûtôt songé à faire un parallele exact, qu'à faire connoître le progrès des mœurs Françoises, je n'aurois comparé aux Guerres Puniques que celles que la France a soutenuës depuis que la Monarchie est établie sur de solides fondemens. Je serois descendu jusqu'au Ministere du Cardinal de Richelieu, j'aurois dépeint la formidable puissance de la seconde Carthage des François, & j'aurois bientôt fait voir la France plus triomphante que Rome ne le fut pendant la premiere Guerre Punique. Je l'aurois ensuite représentée aux abois; je parlerois de ses journées de Trasimene & de Cannes, & au milieu des dangers dont l'Europe conjurée la menaçoit, je ferois remarquer le Prince dont la fermeté soutenuë par l'amour, le courage & l'union de ses Sujets, éleve ses Etats au dessus de l'orage qui les menace. Je transporterois mon Lecteur de Zama à Denain; là

Carthage, ici l'Europe est vaincuë. L'Afrique obéit aux Romains, & la France affermit sa grandeur, & conserve à ses Princes la Couronne d'Espagne.

XII. Examen du régne de Charles le Sage.

L'on voit dans nos Historiens un détail des désordres qui désoloient la Monarchie, quand Charles V. monta sur le Trône. Ce Prince, j'ose le dire, plus sage que la République Romaine, retira la France de ses ruines, rendit son lustre à la Couronne, & à ses Sujets un courage que le Traité de Brétigny auroit pû éteindre.

Je ne sçai si le courage de la République Romaine après la bataille de Cannes, est comparable à celui de Charles. La fermeté des Romains à ne vouloir point entendre parler de paix; leur sévérité contre quelques Citoyens qui avoient formé le lâche & dangereux dessein de sortir de Rome; leur courage à punir d'éxil les Soldats qui avoient fui, ou à ne vouloir pas racheter les Prisonniers; ce génie qui pourvoit à la sureté de l'Espagne & de la Sicile quand on leur arrache l'Italie; tout céla fait connoître la grandeur de leur caractére. Mais la hardiesse même avec laquelle

ils oserent déclarer la guerre à Philippe, & faire des incursions dans ses Etats, exige-t-elle ou plus de fermeté ou plus de sagesse que l'entreprise de Charles ?

Les maux des François étoient d'autant plus grands, qu'ils naissoient en partie de leurs propres vices. Leur ennemi comme celui des Romains, n'avoit pas perdu ses forces dans les avantages qu'il avoit remportés. Le Prince de Galles avoit acquis au contraire une nouvelle gloire en Espagne, & le même Edoüard dont la fortune avoit toûjours couronné la sagesse, régnoit en Angleterre. Les Romains n'avoient aucun abus à corriger dans leur Gouvernement. Il n'étois besoin que d'assez de fermeté pour ne se point laisser accabler : & mille hazards heureux, mille circonstances avoient jusques-là contribué à leur donner cette constance inébranlable dans l'adversité. Il falloit au contraire que les François se relevassent d'une chute humiliante. Charles devoit reprimer les désordres qui étoient déja nés, & prévenir ceux qu'un mauvais gouvernement étoit toûjours prêt à produire. La Répu-

blique Romaine n'avoit point fait de démarche qui flétrît sa réputation; mais le Traité de Brétigny plus honteux pour les François que les Fourches Caudines ne le furent pour les Armées Romaines, avoit comme avoüé la supériorité de l'Angleterre sur la France, & auroit peut-être accoutumé une autre Nation à sa honte.

Je ne sçai par quelle erreur grossiere nos Historiens modernes trop attachés à décrire les actions Militaires, ont négligé les détails de la sagesse qui en avoit préparé les succès. Charles comprit que le bonheur du Peuple est le ressort le plus puissant que la politique puisse mouvoir pour le rendre redoutable au dehors. Tel fut son premier principe, & tel a toûjours été celui de tous les Princes qui ont médité de grandes entreprises. Ses vertus lui gagnerent promptement le cœur de ses Sujets, & le bon ordre qu'il établit entre les Parties désunies de son Etat, ne donna à tous les François qu'un même intérêt. L'abondance succeda à cette misere dont parlent tous nos Historiens, & la France trouva en elle-même autant de ressources

ressources que la République Romaine.

De la préference du grand Roi sur le Héros.

Si l'on en excepte Charlemagne, les François n'avoient point encore obéi à un aussi grand Prince, & l'Histoire n'offre point de modéle qu'on puisse avec plus de justice proposer à ceux que leur naissance destine au Trône. Qu'on me permette de m'étendre un peu sur ce régne glorieux, un pareil examen tient lieu de bien des réfléxions. Charles étoit plus que Héros, il étoit grand Roi. La nature avare des qualités qui forment le caractére d'un homme digne de régner, est plus prodigue de celles qui font le Héros. Le premier doit avoir toutes les vertus, il suffit quelquefois au second d'avoir quelques vices brillans & extraordinaires.

Le grand Roi est propre à régner dans tous les tems, son génie se proportionne à tous les besoins de son Peuple, sa sagesse étouffe jusqu'aux passions les plus brillantes. Il n'aime ni la Guerre ni la paix, l'honneur de son Trône & de sa Nation décide de sa politique, & il est toûjours supérieur à sa situation. Le Héros demande des circonstances favorables, parce qu'il ne réünit

pas en lui tous les talens. Philippe eût eû les mêmes ſuccès que ſon fils dans l'Aſie ; mais ſi Alexandre ſe fût trouvé renfermé dans les anciennes bornes de la Macedoine, auroit-il mis ſon ſucceſſeur en état de renverſer la Monarchie des Perſes ? Cette eſpéce d'enthouſiaſme, qu'on me pardonne cette expreſſion, qui caractériſe Alexandre, ne s'accorde que rarement avec la ſageſſe qui fait le bonheur des Etats. Gâté par je ne ſçai quel Héroiſme Poëtique dont il avoit pris l'idée dans Homére, toutes ſes qualités naturellement outrées ne tendoient qu'au merveilleux. Pour ſe convaincre combien l'eſtime qu'on fait de ce Héros eſt peu raiſonnable, il ne faut que faire attention qu'on ne louë le plus en lui que ce qui étoit le plus funeſte au bonheur & à la gloire de la Macedoine.

Notre ſiécle a vû un Alexandre, la Suede qui lui obéiſſoit, & qui auroit pu avec le ſecours de ſes armes établir ſa domination ſur le Nord, a été ruinée ſous ſon régne. Les Guerres ceſſent d'être glorieuſes dès qu'elles ne ſont pas utiles; & il eſt plus honteux de ſe ruiner par des victoires

que d'être vaincu. Toutes les vertus ont un excès, & c'est cet excès qu'il faut éviter, qui fait le Héros. Par quelle erreur impardonnable ce feu qui caractérise les Conquerans, obtient-il ordinairement plus d'éloges que la sagesse?

Charles le Sage ne parut point à la tête de ses Armées, & força cependant son ennemi à le regarder comme un grand (*a*) Capitaine. Il en avoit en effet les principales parties, jamais Général n'établit avec plus de précision l'état de la Guerre. De son Palais il en régloit toutes les opérations; il étoit l'ame du fameux du Guesclin, qui n'agissoit que par ses ordres. Ses projets étoient formés sur une connoissance exacte de ses forces & de celles de ses ennemis; & malgré l'ignorance où l'on étoit encore de la Science Militaire, cette Guerre présente un spectacle aussi instructif qu'intéressant.

Conduite de Charles le Sage.

Charles avoit un génie vaste & intrepide, conduit, mais jamais borné par la prudence. Inébranlable dans ses résolutions, après avoir été sage

(*a*) Edoüard avoit coutume de dire en parlant de Charles le Sage, *qu'il n'y eut onc Roy qui si peu s'armât, & qui tant lui donnât d'affaires.*

dans les conseils, moderé dans ses espérances, plein du passé, attentif à toutes les démarches de ses ennemis, & pour ainsi dire présent dans l'avenir, il se défia toûjours de la fortune pour l'attacher plus sûrement à ses armes. Il avoit tempéré l'impétuosité de la valeur Françoise. Comme un autre Fabius il voyoit sans émotion les incursions de ses ennemis, & les Armées nombreuses des Anglois qui se répandoient dans la France par la Picardie, y étoient pour ainsi dire assiegées. Elles n'osoient insulter une seule forteresse, ou se répandre dans un autre Pays que celui que Charles leur avoit abandonné, & elles fuyoient à Bourdeaux, plus ruinées par leurs marches & par la disette qui les avoit suivies, que nos Soldats ne le furent après les Batailles de Creci & de Maupertuis.

Caractére & conduite de Fabius.

Du Guesclin étoit le Marcellus & l'épée de la France, Charles en fut le bouclier comme Fabius l'avoit été de sa Patrie; ou plûtôt, je le repete encore, ce Prince n'est comparable qu'à tout le corps même de la Republique Romaine. Fabius à qui les Romains ont avoüé qu'ils de-

voient leur salut, tenoit cette prudence tant vantée, plûtôt de son tempérament timide & soupçonneux, que d'un génie qui fut supérieur aux maux des Romains. Il falloit qu'il y eût un Annibal dans le sein de l'Italie, pour établir sa réputation. Craignant plus la honte d'être vaincu, qu'il ne désiroit la gloire de vaincre, il fut un Politique & un Guerrier ordinaire que son irrésolution naturelle & le malheur des circonstances rendirent illustre.

Sa deffensive n'étoit pas assez sçavante; content d'éviter le combat, il ne resserroit pas assez Annibal. Il négligeoit trop les hazards journaliers de la Guerre, & ne sçut pas profiter des rencontres favorables où il pouvoit combattre avec avantage. Fabius n'eût pas vaincu Annibal à Zama, & malgré les régles de cette prudence éclairée qui deffendit à Scipion d'écouter les propositions de paix que son ennemi entamoit, il auroit fait un traité, & exposé les Romains à avoir avec Carthage une troisiéme Guerre peut-être aussi dangereuse que les deux autres.

Plutarque nous apprend qu'étant

prêt à donner dans un piége d'Annibal, Rome & lui ne durent leur salut qu'aux Aruſpices, qui par un de ces hazards ſouvent favorables aux Romains, lui apprirent que ce qu'il alloit entreprendre lui ſeroit funeſte. C'étoit à des calculs politiques & non à l'art ridicule des Augures que Charles devoit ſes avantages. Ce Prince n'employe d'abord la deffenſive que pour affoiblir ſon ennemi & l'attaquer enſuite avec plus de vigueur. Mais dans un tems où il étoit permis à la République Romaine d'agir, Fabius continua toûjours à temporiſer. Tite-Live nous le repréſente cantonné au-delà du Vultur avec trop de timidité & trop d'attention à conſulter les Aruſpices & à faire autant de ſacrifices expiatoires qu'on lui rapportoit de contes puérils & ridicules, pour qu'on doive lui conſerver la place que les Romains lui ont donnée au-deſſus de tous les autres Capitaines.

XIII. Conduite de la République Romaine pendant la Guerre d'Annibal.

La République Romaine ne ſe comporta pas elle-même durant les Guerres de Carthage, avec cette intelligence qu'on peut admirer dans la politique de Charles. Son Senat qu'on regarde après Cyneas comme

une assemblée de Rois n'étoit guéres encore composé que d'hommes qu'aucun danger ne pouvoit étonner, & qui préferoient de s'ensevelir sous les ruines de leur Patrie aux conditions d'une paix humiliante.

On croit ordinairement que dans une République les desseins sont digerés avec plus de profondeur, & conduits avec plus de sagesse que sous un autre Gouvernement. Qui dit cependant le Conseil d'un Etat libre, dit un Conseil tumultueux, où il y a plus de cabales & de partis que dans celui d'un Roi, sans qu'il s'y trouve une puissance supérieure qui tempere l'égalité. C'est pour cela que la République la plus célébre par la sagesse de sa conduite, a introduit autant qu'elle a pû dans sa maniere de traiter les affaires celle du Gouvernement Monarchique. Les Vénitiens qui sçavent que la vérité ne se trouve qu'avec une certaine méthode, pensent avec raison qu'elle n'est point faite pour la multitude, & qu'elle ne perce presque jamais à travers l'habitude & les préjugés dont un Conseil trop nombreux est l'esclave.

Dans la premiere Guerre Punique

les Romains qui devoient être instruits de la foiblesse des Carthaginois, de leur dureté avec leurs Alliés & avec leurs Sujets, & de la diversion d'Agathocles, ne songerent point assez-tôt à passer en Afrique. La bataille d'Ecnome leur en ayant ouvert l'entrée, Carthage se vit réduite à la derniere extrémité ; & quand la République Romaine devoit sentir la nécessité de transporter contre elle ses principales forces, elle rappella en Italie un Consul avec une partie des Légions. Les Romains, il est vrai, ne se laissent point accabler par la défaite de Regulus ; ils remettent même en Mer une Flote de trois cens cinquante Vaisseaux, & battent les Carthaginois ; mais les Consuls crurent assez profiter de leur victoire en retirant d'Aspis les restes de l'Armée de Regulus. Cependant les Carthaginois qui avoient mieux aimé faire périr Xantippe que de le recompenser, étoient retombés dans leur premiere foiblesse, & les Soldats Romains par le siége qu'ils avoient soutenu dans Aspis contre toutes les forces de Carthage, sembloient avertir leur République qu'il ne falloit

que faire une nouvelle descente pour réparer toutes ses pertes.

Après avoir condamné dans Fabius une conduite qui fit leur salut, les Romains retomberent pendant la seconde Guerre Punique dans toutes les fautes qu'ils avoient faites dans la premiere. Leur propre expérience & les ravages d'Annibal en Italie ne leur firent point penser qu'ils devoient à leur tour attaquer Carthage dans l'Afrique même.

Les Carthaginois connurent mieux que les Romains l'état & l'intérêt de la Guerre. Ceux-ci s'opposoient avec opiniâtreté au dessein de Scipion. Les autres avoient compris que l'Espagne ne devoit point être le principal théatre de la Guerre : ils vouloient que tout l'effort de leurs armes tombât sur Rome *(a)* même, dont la chute leur livroit l'Espagne, & les rendoit les maîtres du reste du monde. La République Romaine faisoit éclater de la constance & du courage, mais elle ne se rendoit point ainsi raison de ses entreprises, &

(a) Les Carthaginois ordonnerent à Asdrubal de passer en Italie au secours de son frere. Voyez Tite-Live. L. 23.

elle ne sembloit être sage que par instinct.

Si les Romains en effet après la bataille de Cannes n'avoient transporté leurs Légions dans tant de Provinces différentes que pour affoiblir Annibal, empêcher que les forces des Carthaginois ne se réunissent en un seul corps dans l'Italie, ou pour lasser l'avare Carthage, & profiter de la supériorité qu'ils avoient sur elle dans les Provinces où Annibal ne commandoit pas ; ils ne se seroient eux-mêmes ensuite servi des avantages qu'ils y remporterent, que pour réunir leurs Troupes contre Carthage. C'étoit le seul moyen de chasser leur ennemi d'Italie, en commençant eux-mêmes à établir leur puissance sur l'Afrique. Mais comme si la défaite de Regulus eût rendu cette terre malheureuse aux Armées de la République Romaine, elle craignit toûjours d'y trouver un Xantippe. Scipion la fit triompher malgré elle d'Annibal, & il semble qu'elle ne contribua elle-même à son salut que par cette fermeté héroique, qui, selon l'expression de Polybe, la rendit toujours plus redoutable à proportion que ses

ennemis étoient eux-mêmes plus prêts à l'accabler.

XIV. Fermeté des Romains & des François dans les malheurs.

L'on doit loüer un Peuple de sçavoir renoncer à l'espoir chimérique de la victoire, & de bien discerner le moment où il doit demander la paix ; mais que cette gloire qui peut être commune à toutes les Nations, le céde à celle des Romains que leur vertu met au-dessus de cette nécessité ! Il est toûjours honteux pour une Nation que les vices la forcent d'acheter son salut par une paix qui lui devient nécessaire, à moins qu'en passant sous le joug, son courage qui s'en indigne, ne devienne plus dangereux.

Rien n'assure mieux la grandeur d'un Etat que cette constance à préferer une ruine entiere à un affront. Une Nation qu'on ne peut vaincre qu'en l'exterminant, doit triompher de tous ses voisins. Un Peuple au contraire qui est capable de ternir sa réputation par une premiere foiblesse, se laisse bientôt entraîner à une seconde lâcheté ; il se familiarise alors avec sa honte, & se croit prudent lorsqu'il est déja deshonoré. Jamais Sparte ne fut plus foible qu'après

qu'elle fut entourée de murailles, & ses retranchemens que la crainte avoit élevés, lui firent paroître ses ennemis plus redoutables. Les Provinces perduës peuvent se recouvrer, mais ordinairement l'esprit & l'amour de la gloire se perdent une fois pour toûjours.

Un Etat ne doit jamais se départir de cette sublime politique lorsqu'il est parvenu au point de pouvoir supporter plusieurs pertes consécutives sans en être accablé. Le Gouvernement le plus parfait devient inutile sans cette fermeté; mais autant qu'elle est propre à faire respecter une Nation sage & puissante, autant seroit-elle dangereuse pour une société qui n'a que des fôrces médiocres, ou dont les Loix seroient aussi vicieuses que que l'étoient celles des François sous le régne des premiers Princes de la Maison de Valois. La foiblesse doit sçavoir plier, quand elle sent qu'elle succombe. Ce courage des Romains conduiroit un Peuple foible à sa perte, à moins que la fortune ne lui fût aussi favorable qu'elle fut à la République Romaine, & qu'en prenant soin elle-même de le sauver des dan-

gers aufquels il s'expoferoit, elle ne laiffât à fa fermeté tous les avantages qu'en retire une Nation puiffante.

Dès que cette brave Nobleffe qui deffendoit les intérêts de Charles VII. & la liberté de fa Patrie eût communiqué fon efprit au refte de la Nation, les François virent fucceder l'union aux défordres qui avoient rendu néceffaire le Traité de Brétigny; ils réparerent leur honte, & il leur fut permis d'avoir fans témérité toute la fermeté des Romains. La perte des batailles de Crevant & de Verneüil devoit accabler la France, & elle ralluma fon courage. Orleans le feul foutien de la fortune de Charles & des François, eft prêt à fuccomber; il femble que le Prince n'aît plus d'autre reffource que de fe retirer dans les extrémités de fon Royaume: on en ouvre l'avis; mais fon Confeil le rejette avec la même indignation qui éclata à Rome contre les Citoyens qui vouloient abandonner leur Patrie après la journée de Cannes.

Cette fermeté dès François fi égale à celle des Romains, & couronnée enfin des mêmes fuccès, quoique les conjonctures fuffent encore plus fâcheu-

ſes, eſt d'autant plus digne d'admiration que leur gouvernement ne leur fourniſſoit point les mêmes reſſources. Si l'on ſuit l'Hiſtoire des Barbares qui s'établirent ſur les terres de l'Empire, on ne verra point qu'ils ſe ſoient trouvés, ainſi que les Romains, dans des circonſtances qui ayent dû les former à cette politique vigoureuſe, & leur apprendre par leur propre expérience qu'elle eſt le rempart inébranlable des Etats.

Outre que le Gouvernement de la République Romaine rendoit pour ainſi dire perſonnelle à chaque Citoyen la honte d'un Traité deshonorant, dès ſa naiſſance la fortune avoit ménagé ſa foibleſſe. Après que Brutus eût communiqué ſes ſentimens aux Romains, la faim & la mort leur parurent plus douces que la domination des Tarquins. Plus ils ſe voyent près de leur ruine, plus l'amour de la liberté acquiert de forces. Rome cependant étoit prête à périr, Porſenna alloit lui rendre ſes anciens Maîtres; mais il eſt touché de ſon courage, & il préfera ſon alliance à la victoire. Si dans un tems où la foibleſſe des Romains auroit exigé moins

de hauteur, ils refusent plûtôt par orgueil que par courage de se prêter aux propositions de Coriolan, la fortune qui les sauve par une espéce de prodige, leur apprend à ne jamais désespérer. Les Gaulois, selon la remarque judicieuse de Polybe, leur donnerent la force de vaincre tous leurs ennemis. Il fut utile à la République Romaine de se voir sur le penchant du précipice sans y être poussée, & de ne pouvoir plus trouver d'ennemi qui ébranlât sa fermeté par de plus grands dangers.

La descente même de Pyrrhus en Italie fut une faveur de la fortune pour les Romains. L'ambition de ce Prince impétueux devançoit la rapidité des ses armes, & paroissoit comme épuisée après la victoire. Il sçavoit vaincre, mais la vuë de ce qui lui restoit à faire, le dégoûtoit de ce qu'il faisoit. Content, si je puis m'exprimer ainsi, d'ébaucher par tout sa fortune, il se livroit à son inquiétude, & voloit à une seconde entreprise qui ne réüssissoit pas plus que la premiere. La République Romaine ne se soutint contre Pyrrhus, que par Pyrrhus même. La politique de ce

Prince ruinoit les avantages qu'il devoit à sa valeur & à son habileté dans la Guerre. Pyrrhus ne pouvoit pas être heureux long-tems, & grace à son inconstance, les Romains qui se voyoient prêts à périr, s'affermirent dans leur intrépidité.

Les Nations modernes n'ont point eû le même avantage. Les Barbares de qui elles descendent, & dont elles ont conservé pendant long-tems la grossiereté, étoient toûjours sans ressource dans les entreprises qu'ils avoient commencées sans en avoir prévu les périls, & sans y avoir remédié d'avance. Ils furent forcés à recevoir des Traités honteux, ou à languir dans leur impuissance en attendant que leurs forces fussent réparées. Les exemples de lâcheté que leur donnoit l'Empire, furent d'autant plus propres à les corrompre, qu'ils avoient une puissance à peu près égale, & que les vices de leur Police leur firent souvent commettre des fautes que tout leur courage ne pouvoit ensuite réparer.

Peu s'en fallut que dans la révolution qui causa la ruine de l'Empire, les derniers Romains ne commu-

nicassent leur esprit à tous les Peuples de la terre. Les François profiterent de cette contagion, ils soumirent leurs voisins, conquirent de vastes Provinces, & regnerent presque sur toute l'Europe. Mais les malheurs qui accablerent enfin la Monarchie sous les Successeurs de Charlemagne, n'auroient été que trop capables de faire disparoître leur courage, si les Successeurs de Hugues-Capet n'avoient toûjours paru à la tête de leurs Armées. Ces Princes naturellement belliqueux sentirent par-là plus vivement la honte de ceder à leurs Vassaux. La colere & la vengeance soutinrent leur courage contre la vuë des dangers que la foiblesse de leur Etat leur laissoit entrevoir, & ils s'accoutumerent comme les Romains à ne souffrir aucune injure.

Depuis que le Gouvernement de la France est perfectionné, elle a fait voir dans les revers la même constance que la République Romaine. J'ose le dire, le régne de Loüis XIV. auquel la Nation doit tant, lui a été moins utile encore par ses prospérités que par ses malheurs. Le François sçavoit déja que son courage pouvoit

le soutenir dans la bonne fortune, mais il lui restoit à apprendre que l'adversité ne peut l'accabler. Puisse cet exemple toûjours présent aux Successeurs de ce grand Monarque, & à leurs Sujets, être la régle de leur politique & de leur conduite! Louis XIV. a pour ainsi dire dévoilé toute la vertu du cœur François, c'est une richesse qu'il a laissée à sa postérité, & qui assure mieux le repos, le bonheur, & la gloire de la France que la conquête des plus grandes Provinces.

XV. Régne de Charles VII.

Il est faux que les François n'ayent dépoüillé les Anglois de leurs conquêtes & de leurs heritages qu'à la faveur de leurs Guerres civiles. Sans remonter au régne de Charles le Sage qui ne leur laissa que quelques Places, & qui fit la Guerre avec cette intelligence qu'on remarque dans les plus célébres Capitaines de l'Antiquité, on peut se rapeler combien la situation de l'Angleterre étoit florissante quand la Pucelle d'Orleans suspendit le cours de ses progrès. Sans parler de la célébre bataille de Formigny, les Anglois furent battus à Patay. Barbasan défit un corps de huit mille Anglois en

Champagne. Saintrailles battit près de Beauvais le Comte d'Arondel. De Bueil & de Core défirent & mirent en fuite un Corps considérable d'Anglois à Saint Celerin, avant qu'il y eût aucun trouble en Angleterre.

Ces victoires n'étoient pas si brillantes que celles que les Anglois remporterent à Creci, à Maupertuis & à Azincourt; mais entre deux petites Armées l'avantage n'est-il pas comme entre deux plus considérables l'ouvrage de la même valeur, de la même sagesse & du même génie? Les Guerres que se font aujourd'hui les Asiatiques, offrent-elles un plus beau spectacle que celles de l'ancienne Grece? L'Angleterre étoit tranquille quand la tréve fut rompuë. La rapidité avec laquelle les François conquirent tant de Places considérables en Normandie & en Guyenne, ne vaut-elle pas l'éclat d'une bataille gagnée? Lorsque Bourdeaux même fut pris, les querelles de la Maison d'York & de la Maison de Lancastre n'avoient pas encore éclaté. Aussi l'Historien de ces révolutions remarque-t-il avec justesse que les Garnisons qu'on renvoyoit en Angleterre après

la priſe des Places, alloient attiſer le feu ſecret qui menaçoit la Maiſon Royale.

Caractére de Charles VII.

Ces exploits ſont d'autant plus glorieux pour la Nation Françoiſe qu'elle ne les dut point au génie d'un Charles le Sage, mais à ſes ſeules vertus, à ſon courage, & à ſon amour pour le Prince. Ce fut la France qui ſe ſauva elle-même, & qui plaça Charles VII. ſur le Trône de ſes peres. Ce Prince ſurnommé le victorieux, parce qu'il commandoit à un Peuple vainqueur, eſt peut-être celui de nos Rois qui eſt le moins connu. Nos Hiſtoriens ont quelquefois blâmé avec auſſi peu de diſcrétion ſes premieres années, qu'ils ont loüé avec trop de faſte les dernieres. A force, de confondre les actions de ce Prince avec celles de ſes Sujets, on n'a jamais bien fait connoître ſon caractére, & fait voir combien il étoit inférieur aux grandes choſes qui ſe firent ſous ſon régne.

Charles le vainqueur des Anglois, qui a conquis ſon Royaume, & fait les réformes les plus avantageuſes dans le Gouvernement, n'avoit ce-

pendant que de foibles commencemens des qualités qui font le grand homme. La gloire qui ne le frapoit que d'une maniere passagere, le laissoit trop tôt retomber dans son indolence. Naturellement foible & abandonné à l'amour & à des Favoris, il fallut lui enlever ces derniers, & par une espéce de prodige, la généreuse Sorel se servit de la tendresse qu'elle lui avoit inspirée, pour l'exciter aux grandes choses, & entretenir en lui les étincelles d'un Héroïsme que la bonne & la mauvaise fortune pouvoient également étouffer. Plus propre à régner dans un Etat tranquille qui n'auroit exigé que de la sagesse, il se lassa de suivre la fortune dont il avoit été le joüet pendant si long-tems ; & plus heureux enfin qu'il n'avoit osé l'espérer, il livra au repos les dernieres années de sa vie.

Scipion ne se contenta point d'effrayer Carthage, & de la contraindre à rappeller Annibal d'Italie. Il eût pû abandonner l'Afrique après avoir délivré sa Patrie, & laisser à Massinissa le soin d'entretenir ou de réveiller les divisions dont le Sénat

de Carthage étoit agité ; mais ce n'étoit pas l'intérêt de la République Romaine. Les Historiens disent inutilement que la journée de Zama décida entre les deux Peuples de l'Empire du Monde, & que le vaincu devoit obéir au vainqueur. On sent combien ces expressions sont exagerées. Quand Scipion eût été défait, Rome n'auroit point eû le sort que Carthage fut obligée de subir. La situation de ces deux Républiques n'étoit point égale, & il n'en faut point d'autre preuve que la conduite même que tint Annibal. Ce grand homme ne respiroit que la Guerre, & il proposa cependant à Scipion d'y renoncer, parce qu'il ne voyoit aucune proposition entre les suites d'une défaite & celles d'une victoire.

Scipion devoit vaincre Annibal pour assurer la puissance des Romains sur l'Afrique, & prévenir les dangers d'une troisiéme Guerre ; de même Charles devoit enlever Calais aux Anglois pour leur fermer l'entrée de son Royaume. On sçait combien cette Place les rendit redoutables sous les régnes suivans ; Louis XI. sur-tout connut toute l'étenduë de la faute de

ſon pere. L'Angleterre épuiſée comme Carthage, étoit en proye à des diviſions encore plus envénimées, le feu de ſes Guerres civiles s'étoit étendu juſqu'à Calais, & le fameux Comte de Warvik y ſoutint en quelque ſorte un ſiége contre les Anglois mêmes. Rien de tout cela ne fut capable de retirer Charles VII. de ſon oiſiveté, & de le porter à aſſurer ſes conquêtes. Ce Prince ne voulut point profiter du courage de ſa Nobleſſe, & le Duc de Bretagne (*a*) en lui demandant des ſecours pour paſſer en Angleterre & y faire des conquêtes, lui apprit inutilement ce qu'il devoit faire.

Quelque humiliée que fût Carthage, elle ne devoit point ſe flater que ſon ennemie la laiſſât ſubſiſter. C'étoit un trop grand crime pour elle que d'avoir été la rivale de Rome, & l'acharnement des Romains à pourſuivre Annibal étoit un triſte préſage du ſort qu'elle devoit ſubir. Caton toûjours effrayé par le ſouvenir d'Amilcar & d'Annibal, n'enviſageoit

XVI. De la troiſiéme Guerre Punique.

(*a*) Artus III. Connétable de France, plus connu dans nos Hiſtoires ſous le nom de Comte de Richemont.

que la ruine de cette République ; & de quelque affaire qu'il s'agît dans les délibérations du Sénat, ſon avis étoit toûjours qu'il falloit détruire Carthage.

Les Carthaginois eurent à peine donné aux Romains un prétexte de les accabler, qu'ils n'ouvrirent les yeux ſur leur erreur que pour voir leur perte aſſurée. Ils chaſſerent de leur Ville tous ceux qui leur avoient fait prendre les armes contre Maſſiniſſa ; ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Rome ; ils offrirent de faire toutes ſortes de ſatisfactions aux Romains & à leur Allié. Carthage donna trois cens ôtages, & livra au Conſul L. Marcius Cenſorinus tous ſes Vaiſſeaux, toutes les armes, & toutes les munitions de Guerre qui étoient dans ſes Arſenaux & chez les particuliers.

Sans que Rome ſe préparât ainſi une victoire plus aiſée, il n'étoit que trop certain que ſon ennemie périroit dès qu'elle l'ordonneroit. Les Carthaginois croyoient avoir mérité leur pardon, mais le Sénat Romain leur ordonna de raſer les murs de leur Ville, de renverſer leurs Temples & leurs Maiſons, & de ſe tranſporter à dix

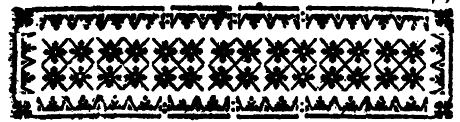
dix milles de la Mer. Ces malheureux Citoyens ſans ſecours & ſans eſpérance voulurent s'enſevelir ſous les ruines de leur Patrie; leur déſeſpoir balança encore la fortune des Romains; & ſi Carthage avoit fait ſous Annibal la moitié de ce qu'elle fit alors, elle les auroit elle-même détruits.

Il ſeroit inutile de s'arrêter plus long-tems ſur cette troiſiéme Guerre. Chaque Carthaginois devint un Héros; on conſtruiſit une nouvelle Flote avec la charpente des Maiſons; les femmes couperent leurs cheveux pour en faire le cordage des baliſtes, des catapultes & des arcs, & au défaut du fer on forgea des armes d'or & d'argent. Enfin après quatre ans d'une défenſe opiniâtre, les Carthaginois qui n'avoient plus à craindre que de ſurvivre à leur Patrie, s'enſevelirent dans les flâmes, & leur Ville leur ſervit de bucher.

Il n'étoit pas auſſi facile aux François de s'emparer de Calais, après la faute qu'avoit fait Charles le Victorieux de ne pas profiter du courage de ſes Sujets & du zéle de ſes Alliés pour porter ſes Armes dans l'An-

gleterre même. Ce que j'ai dit ailleurs sur le régne de Louis XI. doit en faire présentir les raisons, & on les verra avec plus d'étenduë dans le Livre suivant, où je vais comparer la situation de l'Europe Moderne, à celle du Monde que les Romains conquirent. Cependant Calais dont le siége avoit couté tant de travaux à Edoüard III. fut pris en huit jours sous le régne de Henry II. & dans des circonstances où il sembloit que ce fut assez pour les François que de ne pas succomber sous la puissance de la Maison d'Autriche.





PARALLELE DES ROMAINS ET DES FRANÇOIS.

Par rapport au Gouvernement.

LIVRE SIXIE'ME.

IL en eſt de l'agrandiſſement des Etats comme de l'élévation des particuliers. Faute de certaines circonſtances qui ſont l'ouvrage du hazard, & ſur leſquelles la prudence humaine n'a aucun pouvoir, un grand homme vit éloigné des honneurs auſquels un homme médiocre parvient, en étant ſeulement aſſez ſage pour ne point réſiſter aux occaſions qui l'entraînent. Je parlerai dans le cours de ce Livre

des conjonctures différentes où les Romains & les François se sont trouvés, & l'on sera, je crois, convaincu de cette vérité, que la fortune doit elle-même seconder la sagesse d'un Peuple, où qu'il employera souvent pour ne pas succomber, tout le génie & toute la vertu qui ont valu à une autre Nation les succès les plus glorieux.

I. Conduite des ennemis de la République Romaine.

L'origine différente des Peuples qui habitoient l'Italie, entretint toujours entr'eux quelque division, ou empêcha du moins qu'ils ne formassent un Corps politique qui les rendît redoutables aux Etrangers, & qui sauvât leur liberté de leur propre ambition. Ils ne connurent point cette balance qui maintint la Grece dans son éclat. Si dès la naissance de la République Romaine, ses voisins avoient été unis par les liens qui affermissent aujourd'hui les sociétés, on peut assurer que malgré les avantages de son gouvernement, elle ne seroit point sortie de sa premiere obscurité. Sparte ne put jamais asservir la Grece; & combien les ligues des Samnites n'arrêterent-elles pas les progrès des Romains, qui étoient

déja assés puissans pour ne vouloir point traiter avec Pyrrhus ?

Les grandes Puissances que la République Romaine attaqua dans la suite, vivoient dans une ignorance encore plus grande de leurs intérêts, & avoient encore moins d'union entr'elles. Leur mauvaise politique commença à paroître pendant la Guerre d'Annibal. Les Peuples jusqu'à la défaite des Carthaginois, n'avoient songé qu'à leurs voisins, & ils se virent transportés dans un nouvel ordre de choses, avant que d'avoir pû y réfléchir. L'ambition agissante des Romains ne leur donna pas le tems de s'allier, ou plûtôt ils ne songerent point qu'il falloit opposer une nouvelle politique à un nouveau danger. Les Princes se laisserent tromper par cette fausse modération dont j'ai parlé. Chaque Etat n'étoit accoutumé qu'à compter sur soi-même ; chaque Etat ne compara que ses forces avec celles de la République Romaine ; & la crainte qui auroit dû les réunir, les fit trembler séparément, ou les précipita au devant du joug.

Les Romains acheverent de conquerir le monde comme ils avoient

conquis l'Italie : leurs ennemis se succedoient, mais ne se liguoient pas ensemble. Les modernes ne vivent pas ainsi séparés les uns des autres ; un commerce de négociations continuelles les lie entr'eux ; leurs intérêts mieux entendus, les tiennent attentifs à toutes leurs démarches. Autant que la politique n'offroit autrefois que des maximes générales & uniformes, autant descend elle aujourd'hui dans des détails ingénieux & profonds que les ennemis des Romains ne connurent jamais.

L'Europe ignore cette stupidité des Anciens qui voyoient avec plaisir, ou sans crainte la ruine de leurs Voisins. Depuis plusieurs siécles elle s'inquiette au moindre mouvement d'ambition qu'elle apperçoit dans une Puissance. Chaque Nation dans le tems même qu'elle tâche de s'élever au-dessus de toutes les autres, travaille à maintenir un certain équilibre entre elles. Par-là un grand Prince n'a point de voisin qu'il puisse accabler impunément, & cet équilibre qui communique aux plus petits Etats les forces de la Chrétienneté entiere, les soutient malgré la foiblesse de leurs Ar-

mées, ou les défauts de leur Gouvernement. La maxime trompeuse qu'il faut embrasser le parti le plus fort, étoit générale, & ne souffroit point de ces exceptions délicates qui font la sureté des Nations. Aujourd'hui l'on veut affoiblir, mais non pas détruire un Etat qu'on craint. Chaque Puissance regarde, il est vrai, son voisin comme son ennemi, mais elle le regarde aussi comme une barriere qui la défend, & elle ne permet pas qu'on la franchisse.

Politique des Alliés & des ennemis des Romains pendant la seconde Guerre Punique.

Massinissa ne s'allia avec les Romains qu'après que Scipion eût chassé les Carthaginois d'Espagne; mais ce n'étoit pas alors qu'il devoit embrasser leur parti. Ce Prince auroit agi en grand politique, s'il eût d'abord contrebalancé la fortune de Carthage, & fait une diversion en faveur de la République Romaine qu'Annibal opprimoit. Les Carthaginois ne pouvoient triompher de Rome sans que la même victoire ne leur soumit aussi l'Afrique. Comme Massinissa s'étoit ligué avec eux lorsqu'il auroit dû secourir les Romains, il devint l'ami de ceux-ci quand il auroit dû renoncer à leur alliance, soutenir les Car-

thaginois, & assurer sa propre liberté en défendant la leur.

Quel que fut l'évenement de la Guerre, Massinissa toûjours attaché au Vainqueur, devoit lui-même avoir le sort d'un vaincu. Siphax imita sa conduite, il s'allia avec les Romains, & ce n'est point par politique qu'il les abandonna ; son amour pour Sophonisbe lui fit faire trop tard une démarche qui étoit sage dans ses principes.

Massinissa acquit un grand Empire sans accroître sa puissance, & avec le titre de Roi, il ne fit dans ses Etats que les fonctions d'un Officier de la République Romaine. Nécessité honteuse à laquelle il s'étoit exposé, & que Siphax n'auroit point éprouvée, si ses forces avoient pu ramener quelque équilibre entre les Romains vainqueurs & les Carthaginois prêts à périr.

Philippe se comporta plus sagement après la journée de Cannes, si l'alliance qu'il fit avec Annibal fut le fruit de ses méditations sur le Gouvernement des deux Peuples ennemis. En effet il lui importoit beaucoup que les Carthaginois fussent

victorieux, qu'ils détruisissent la République Romaine, ou que du moins ils l'humiliassent. Les Romains marchoient ouvertement à la Monarchie universelle: toutes ses institutions, comme on l'a vû, en faisoient une Nation Guerriere qui devoit haïr le repos. Ils avoient contracté depuis long-tems l'habitude de se mêler dans les affaires qui devoient en apparence leur paroître indifférentes, & dans la maniére dont ils avoient subjugué l'Italie, la Sicile & la Sardaigne, on pouvoit lire ce qu'ils feroient en s'agrandissant. Philippe devoit prévoir qu'ils retomberoient sur la Grece après avoir vaincu l'Afrique, & que sa chute suivroit nécessairement celle de Carthage. Les Carthaginois au contraire étoient des ennemis moins entreprenans, & contre lesquels on pouvoit se défendre plus aisément. Leur fortune étoit en quelque sorte l'ouvrage du hazard, & leur Gouvernement, leur Police, leurs mœurs, rendoient leur puissance inutile entre leurs mains.

Si ces considérations porterent Philippe à s'allier avec Annibal, il fut bien condamnable de n'avoir pas fait

dans la suite de la Guerre ce que Carthage elle-même devoit faire pour s'assurer la conquête de l'Italie. Le reste de la conduite de ce Prince fait conjecturer qu'il ne fit qu'une faute dans le moment qu'il se ligua avec les Carthaginois. Son véritable intérêt, de même que celui de tous les autres Peuples, étoit de tenir Rome & Carthage en équilibre. Mais les hostilités que les Romains firent dans ses Etats, l'intimiderent, & il ne songea qu'à mériter son pardon, quand ses ennemis lui présentoient de plus près le danger qu'il devoit craindre.

Qu'Attale & que les Rhodiens se fussent unis avec les Romains pendant la seconde Guerre Punique, & que le Roi d'Egypte en fût demeuré tranquille spectateur; leur foiblesse pourra peut-être justifier l'attachement fidele qu'ils conserverent pour la République Romaine dans le déclin de la prospérité d'Annibal; mais la bataille de Zama, si l'on veut juger de ce tems-là par le nôtre devoit enfin éclairer tous les Peuples sur leurs intérêts.

Quelque naturelle, quelque simple

que nous paroisse la politique des Modernes, depuis que de grands Génies nous l'ont rendu familiere, il étoit bien difficile dans ces circonstances qu'elle pût éclairer subitement les Peuples de l'Antiquité. Qu'on examine dans nos Histoires avec quelle lenteur elle a fait ses progrès. Depuis les Croisades toutes les Puissances de l'Europe ont eû entre elles une rélation qui étoit inconnuë aux Anciens; elles ne formoient qu'une seule République; tout devoit les conduire à la connoissance des mystéres les plus secrets de la politique; cependant que d'obstacles se sont opposés à ses progrès? que de difficultés n'a-t-il pas fallu vaincre? Rien n'est plus difficile que d'apprendre aux hommes à négliger des fortunes ruineuses, & à perdre à propos dans de certaines conjonctures pour acquerir plus surement dans d'autres: il faut descendre jusqu'au siécle des Henry IV. & des Elisabeth (a) si l'on veut joüir de ce spectacle. De-

(a) Quelques Courtisans ayant conseillé à Elisabeth d'entrer dans le partage chimerique que l'Espagne & la Savoye faisoient entre elles du Royaume de France, cette grande

puis ce tems-là même combien de Princes, malgré leur expérience, ont été trompés par une ambition mal entenduë ?

Les passions parlent au cœur & persuadent, tandis que la politique, si je puis m'exprimer ainsi, ne répand qu'une lumiére qui éclaire sans échauffer. Rien n'est plus rare que de voir des Princes qui portent leur vûë dans l'avenir, mais il étoit d'autant plus difficile que les Ennemis ou les Alliés des Romains ne se laissassent pas emporter par leurs préjugés, & par l'habitude, aveugler par la haine, la colere, & la vengeance, ou surprendre par cette avidité naturelle, qui se contente toûjours des plus frivoles apparences, que la République Romaine, je l'ai déja fait voir, avoit une conduite merveilleusement propre à nourrir les Nations dans leur

Princesse répondit que le salut des Anglois étoit attaché à celui des François. Aussi Henry IV. qui comprenoit toute cette vérité, la ménageoit-il moins que n'auroit fait un Prince moins éclairé, qui auroit crû devoir de la reconnoissance à une Princesse, qui en le servant n'agissoit que pour les intérêts de son Peuple.

ignorance & dans leur ſtupidité.
L'intérêt préſent auquel la foibleſſe des hommes ne réſiſte preſque jamais, décida de la politique des Etats, & les paſſions eurent un cours plus libre. Les Peuples les plus ſages & les plus éclairés ne furent qu'irréſolus & inquiets. Tandis que les vaincus ne voyoient que leur défaite, la proſpérité enyvroit les Alliés. Les uns continuoient à regarder leurs voiſins comme leurs ennemis, ou croyoient rendre plus léger le joug impoſé par la République en favoriſant encore ſes entrepriſes; les autres trompés par la feinte moderation de leurs Maîtres, ne s'appercevoient point que les Romains n'étoient intéreſſés par aucun motif à continuer leurs bienfaits.

Politique des mêmes après l'abaiſſement de Carthage.

Carthage déteſta Maſſiniſſa, & ce Prince après s'être enrichi des dépoüilles de cette République, haït les Carthaginois, parce qu'il croyoit avoir mérité leur haine. Ils occupoient mutuellement toute leur politique l'un contre l'autre, ſans ſonger aux Romains que pour mériter leur faveur.

Ce n'étoit cependant que par l'erreur la plus groſſiere que Maſſiniſſa s'ap-

plaudissoit de l'abaissement des Carthaginois. Bien loin de poursuivre leur ruine auprès du Sénat Romain, & de s'irriter en voyant subsister leur Ville, ce Prince devoit exciter Carthage à ne se pas abandonner à sa lâcheté naturelle. Cette République de son côté auroit dû être assez prudente pour sacrifier sa haine & sa jalousie à des intérêts plus importans. Carthage & la Numidie ne sentirent point que leur haine mutuelle les asservissoit également aux Romains, & que le salut de l'une dépendoit de la conservation de l'autre.

Eumenes enrichi des pertes de Philippe & d'Antiochus partageoit avec les Romains une haine que ceux-ci méritoient toute entiere. Nous ne devrions haïr que ceux qui nous dépoüillent, nous haïssons encore par foiblesse ceux qu'on éleve sur nos ruines. Cette lâcheté du cœur humain servit plus utilement la République Romaine, que n'auroit pu faire la politique la plus sage de son Sénat & de ses Magistrats.

Attale devoit se réunir avec Philippe; sa situation quand les Romains porterent les armes dans la Macedoi-

rie, étoit la même que celle de Massinissa pendant la Guerre d'Annibal. Philippe ne trouva qu'un seul Allié dans la personne d'Antiochus, encore fut-ce un Allié timide & infidéle, qui après avoir commencé une foible diversion en attaquant Attale, fit la paix aux premiers ordres de la République, & ensuite entreprit une Guerre imprudente après que Philippe eût été vaincu. Antiochus vit avec joye la ruine de la Macedoine; Philippe à son tour se laissa entraîner par sa colere, & lorsque tout exigeoit qu'ils se réunissent, l'un & l'autre consentit à périr pour assurer la ruine de son ennemi. Comme si Antiochus eût été sûr de chasser les Romains de la Grece avec ses seules forces, il commença par insulter Philippe, & voulut le rendre odieux à ses Sujets; & celui-ci pour se venger confirma sa servitude en contribuant autant qu'il le put à la conquête que la République Romaine fit de l'Asie-Mineure.

Il semble que la mauvaise conduite de Massinissa & des Carthaginois fut le modéle que se proposa le reste du monde. Les Peuples continuerent

à s'effrayer les uns les autres, & à préparer leur esclavage. Loin d'être surpris que dans cette situation la politique des Romains ait fait naître cette terreur qui assura leurs succès; l'on doit être au contraire étonné qu'il ait pû se trouver enfin un Mithridate dont l'ame indignée de leur orgueil osât se déclarer leur ennemi & tenter de ruiner leur fortune.

Antiochus eut le même sort que Philippe, personne ne le secourut dans ses disgraces, & pour me servir de l'expression de Tite-Live, il fut accablé du poids du monde entier. Dès que Persée entreprit follement de vouloir relever la Macedoine, toute la terre se souleva contre lui. Prusias ne voulut qu'être spectateur de cette Guerre, & il espéra de fléchir les Romains vainqueurs à force de bassesses, ou de trouver grace auprès de Persée dont il avoit épousé la sœur. Gentius Roi d'Illirie & les Rhodiens embrasserent un parti équivoque qui ne fait que des ennemis, que la politique condamnera toûjours, mais qu'une sagesse à demi éclairée fait toûjours prendre à des hommes timides. *Sans oser secourir*

Persée, ils firent seulement tout ce qu'il falloit pour irriter les Romains. On retrouve constament cette conduite dans tous les ennemis de la République. Leur crainte les empêchoit d'agir quand ils pouvoient être redoutables; ce n'étoit qu'à la derniere extrémité, & par conséquent lorsqu'ils ne pouvoient plus vaincre, qu'ils osoient déclarer la Guerre aux Romains. Bocchus ne secourut Jugurtha qu'après que celui-ci eût perdu ses Etats. Tigranes tint la même conduite à l'égard de Mithridate: il falloit, disent bien sensément tous les Historiens, prendre ce parti plûtôt ou ne le prendre jamais.

C'est sous un pareil point de vûë qu'il faut rapprocher les Romains & les François, suivre leur Histoire, & en faire le Parallele. On est alors convaincu que les seconds, malgré les bornes resserrées de leur Empire, n'ont pas acquis moins de gloire que les premiers. Dans la situation qu'a pris l'Europe depuis quelques siécles, un Peuple peut-même mériter autant d'éloges en succombant, que les Romains pour avoir vaincu tout l'Univers.

Tant que les Peuples resterent dans cette grossiereté où les Romains surprirent leurs ennemis ; Clovis, ses fils, & les premiers Princes de la seconde Race, exécuterent les mêmes choses avec le courage des François. Si les progrès des Successeurs de Hugues Capet furent dans la suite moins considerables, peut-on voir cependant sans surprise de quelle maniere ces Princes retirerent leur Royaume de l'avilissement où les fils de Charlemagne l'avoient laissé tomber ?

La Monarchie Françoise s'est enrichie de plusieurs Provinces qu'elle a conquises sur les Puissances les plus considerables, & même sur l'Europe entiere qui les défendoit. Combien de ligues ne se sont pas formées contre elle depuis le régne de Philippe-Auguste jusqu'à nos jours ? Personne n'ignore combien l'Angleterre suscita d'ennemis à nos Rois, & ce que je dirai bientôt de la puissance de la Maison d'Autriche suffira pour faire connoître que les circonstances qui ont donné des bornes à la domination des François, en auroient aussi données à celle des Romains.

II. Réflexion. Si Antiochus avoit eû le courage

de s'élever au-dessus des préjugés de son tems, il est assez vraisemblable que la République Romaine auroit été exposée aux mêmes dangers que la France. Annibal secondé des Etoliens dont la politique agissante remuoit toutes les Puissances voisines contre leurs oppresseurs, étoit destiné à changer la face du Monde. Ses vûës supérieures dans la Guerre, & les négociations qu'il entretenoit en Afrique, en Asie, dans la Grece, & peut-être même dans les Gaules, alloient suspendre ou même ruiner la Fortune des Romains.

sur la conduite d'Annibal à la Cour d'Antiochus.

Que les Princes, disoit ce grand Homme à Antiochus, *oublient leurs différends particuliers, & Rome qui profite de leurs discordes pour les accabler, cessera de triompher. Votre situation & vos intérêts sont changés; les Romains dont la politique a sçu s'emparer de toutes les forces de la Terre, menacent la liberté de tous les Etats. Dans ce danger nouveau pour le Trône de Syrie, il faut renoncer aux desseins de vos Prédécesseurs. Sauvez vos anciens Ennemis: vous les accablerez, si vous voulez, après avoir affoibli la République Romaine par leur secours. Attaquez*

Rome avec sa propre politique, soulevez contre elle les Nations qu'elle arme les unes contre les autres. Quand Philippe irrité de l'orgueil de ses Vainqueurs, fremit d'indignation, & n'a avec vous qu'une même cause à deffendre, pourquoi compter sur l'Eubée, sur la Thessalie, & sur les Béotiens? Leur foiblesse ne leur permet pas de vous être fidellement attachés. Faits pour obéir au plus fort, la crainte qui les rend aujourd'hui vos Alliés, les portera demain aux pieds des Romains. Vous-même vous avez en quelque sorte été vaincu à la bataille de Cynocephale; la Macédoine n'est plus le rempart de l'Asie, & Philippe va voir confirmer tous ses malheurs, si les Romains pénétrent dans vos Etats. Malgré la haine qui vous divise, Philippe est moins votre Ennemi que les Romains; relevez-le pour affermir votre Trône; que le plus grand Roi de l'Europe, & qui pendant si longtems a rendu la Fortune incertaine entre lui & Rome, s'unisse au plus grand Monarque de l'Asie.

Annibal faisoit voir à Antiochus combien la puissance des Romains étoit mal affermie. Il lui expliquoit les intérêts de leurs Alliés; les uns ne leur

étoient attachés que par leur foiblesse; les autres en leur offrant des secours pour faire de nouvelles Conquêtes, souhaitoient que la ruine de la République les rétablît dans leur premiere dignité. Il lui peignoit la situation de l'Italie; lui développoit les causes de l'aggrandissement des Romains; il lui démontroit que la même crainte qui attachoit tant de Nations au sort de leur République jetteroit tous les Peuples dans le parti d'un Prince qui seroit assez sage pour faire trembler Rome en imitant Carthage. *Mais*, ajoûtoit ce grand Homme, *n'attendons point nos Ennemis dans ces Provinces, Rome qui chancelle au sein de l'Italie, est sûre de vaincre dans des Terres étrangeres, parce qu'elle n'y sent point sa foiblesse. Confiez, confiez à ma haine pour les Romains des Vaisseaux & des Soldats. Je porterai une seconde fois le fer & le feu dans l'Italie. C'est-là seulement qu'on peut vaincre ces Tyrans des Nations. Je reverrai, Trasimene & Cannes, & sans qu'il soit besoin d'avoir d'aussi grands succès, je vous ferai des Aliés & des Amis de toute la Terre.*

Malgré la servitude où toutes les

Nations se précipitoient, jamais conjoncture ne fut plus favorable pour attaquer la République Romaine. Annibal connoissoit l'Italie, la mémoire de ses actions y étoit encore vivante, son nom seul inspiroit de l'effroi (a) aux Romains, & il avoit réfléchi sur la faute qui lui avoit fait perdre le fruit de ses Victoires. Que ne pouvoit pas se promettre ce Capitaine avec toutes les forces de l'Asie, & appuyé par un Prince dont le pouvoir ne trouvoit aucune contradiction dans son Royaume, & que ses richesses mettoient en état de subvenir abondamment à toutes les dépenses de la Guerre?

Qu'on réfléchisse sur la situation présente de la République Romaine. J'ai déja fait voir ailleurs combien sa Fortune étoit peu assurée au milieu de ses Conquêtes; j'ai dit aussi que depuis la seconde Guerre Punique

(a) Voyez dans les Historiens Anciens avec quelle lâcheté les Romains poursuivirent la perte d'Annibal. Ils se servirent dans leur discours familier du nom de ce Capitaine, comme d'un mot proverbial, pour exprimer un homme dangereux & terrible. Je me souviens de l'avoir vû employé de la sorte dans quelque Comédie de Plaute.

elle se défioit de la fidélité des Peuples d'Italie, & qu'Annibal avoit rompu le lien, ou plûtôt dissipé le préjugé, qui n'en faisoit qu'un seul & même corps. La Gaule Cisalpine n'étoit pas encore soumise, & les Espagnols défendoient toujours leur liberté.

Outre que l'habitude n'avoit pas encore accoutumé au joug les nouveaux Sujets de la République, comme les Peuples d'Italie l'étoient quand Annibal descendit dans leur Pays, il avoit été impossible à la Politique de les préparer à la même fidélité. Les Républiques d'Italie étoient foibles, pauvres & grossieres, les Romains leur laisserent leurs Loix & leurs Coutumes & n'exigerent pour tout tribut, que des secours d'Hommes pendant la Guerre. Les Vaincus crurent donc conserver leur liberté, parce que leur condition n'avoit presque souffert aucun changement; mais quand Rome attaqua des Rois & des Républiques puissantes, elle dut nécessairement se faire des Ennemis.

Elle fut obligée de changer leur condition, il fallut humilier les uns

& ruiner les autres. Carthage & Philippe avoient éprouvé toute la colere de leur Vainqueur. D'un autre côté les Alliés mêmes commençoient à voir qu'ils avoient acheté trop cherement leur fortune. Massinissa sentoit que la protection de la République Romaine étoit devenuë un véritable joug, & les Grecs s'appercevoient qu'elle avoit empoisonné le don qu'elle leur avoit fait de la liberté.

Jamais moment ne fut plus critique. Les esprits retirés de leur assiette ordinaire, & flotant entre la crainte & la vengeance, ne sçavoient encore quelle devoit être leur politique, & ils attendoient quelque détermination étrangere. La conduite artificieuse des Romains asservissoit toute les passions à la crainte, mais la politique d'Annibal en les en délivrant, auroit ouvert une libre carriere à la vengeance. Il ne faut point douter que Rome n'eût souffert une seconde fois une désertion générale des Peuples qui faisoient toute sa force; les seules passions auroient fait prendre à ses Ennemis le parti le plus sage.

Antiochus à qui il appartenoit de décider

décider du sort de la Terre, ne vit que de la témérité dans la profonde sagesse d'Annibal. De petites passions l'aveuglerent; il se livra à la jalousie de ses Courtisans; yvre de sa grandeur, comme tous les Princes d'Orient, & rabaissé par sa timidité, il ne put ni croire qu'il s'agissoit de sa ruine entiere, ni se persuader qu'il pouvoit humilier les Romains. Jamais Prince ne fit mieux voir tout ce que l'orgueil & la lâcheté peuvent rassembler de foiblesse & de contradiction dans un même caractere. Héritier des projets ambitieux que ses prédécesseurs avoient formés dans un tems où la puissance des Romains ne menaçoit pas encore le Monde, il s'apperçut inutilement que sa situation étoit changée. Toujours plein de ses desseins sur la Grece & sur la Macédoine, que les Rois de Syrie étoient accoutumés à regarder comme Ennemies, il ne pût se résoudre à les relever pour s'aider de leurs forces, & c'est par timidité qu'il déclara une Guerre téméraire aux Romains.

La conduite & trop timide & trop hardie de ce Prince, sauva les Romains

du danger qu'Annibal leur préparoit. Tandis que ce grand Homme auroit porté une seconde fois la Guerre en Italie où il auroit retrouvé des Alliés ; la République Romaine qui ne pouvoit dégarnir l'Espagne sans la perdre, n'auroit eû que quelques alliances inutiles dans la Grece & dans l'Asie. Carthage qui avertissoit elle-même les Romains des projets qu'Annibal méditoit contre eux, auroit repris malgré elle quelque espérance. Qui peut même dire quelle auroit été dans ces conjonctures la conduite de Massinissa ? Enfin Rome attaquée par ses propres Armes, & réduite à se deffendre avec ses seules forces, se seroit vûë dans une situation d'autant plus fâcheuse, qu'elle auroit été obligée de se faire une nouvelle politique, & que son Gouvernement qui jusques-là lui avoit toujours fait embrasser le parti le plus sage, n'eût pu la conduire alors avec la même sûreté.

Je dois le faire remarquer plus particulierement ; une des choses qui contribuerent davantage à l'agrandissement des Romains, c'est que trouvant les grands Etats dans la même

ſituation que les Peuples d'Italie, ils purent toujours ſe conduire par les mêmes principes. Toute l'Hiſtoire eſt une preuve certaine qu'il ſe forme, ſi je puis parler ainſi, une maniere dans la politique des Nations. Chaque Peuple s'attache à des maximes qui deviennent ruineuſes quand ſes intérêts ſont changés, ou que ſes Ennemis ſe trouvent dans une ſituation différente. Il ne me ſeroit pas difficile de faire voir par une longue ſuite de faits, que les Etats modernes, à l'exemple des Ennemis des Romains, n'ont ſouvent échoué dans leurs deſſeins, que parce qu'ils ont continué à employer la même politique, lorſque de nouvelles circonſtances exigeoient d'eux une nouvelle conduite.

Que Mithridate eût regné en la place d'Antiochus, les Romains étoient détruits. Qu'il eût été beau de voir un Annibal & un Mithridate unis enſemble! La République Romaine ne craignit jamais que ces deux hommes; mais Annibal naquit dans une République qui trahit ſes eſpérances, & qui devoit être vaincuë. Il ne trouva enſuite aucun Prince qui eût l'ame aſſés grande pour le ſecou-

der dans ses vûës, & pour vouloir conserver sa liberté. Mithridate regna dans un tems où les Peuples gouvernés par des Officiers Romains, étoient déja accoutumés à obéir; il épuisa sa fortune dans la Grece & dans l'Asie, & ne songea véritablement à marcher sur les traces d'Annibal, que quand il lui fut impossible d'éxécuter les mêmes desseins.

III. Autres causes de l'agrandissement des Romains.

Ce n'est point seulement par ces circonstances si favorables que la fortune prépara l'élévation des Romains. Qu'on se rappelle ce que j'ai dit sur la maniere dont ils perfectionnerent leur Gouvernement après l'exil des Tarquins. Pendant qu'on les voit en proye à leurs divisions domestiques, ou qu'ils triomphent de leurs Voisins, qu'on se transporte chez les Nations les plus considérables qu'ils soumirent dans la suite.

Tandis que Rome se forme malgré elle à toutes les vertus qui devoient servir de base à sa grandeur, l'on verra que les autres Peuples perdoient leurs premieres mœurs. Les Romains tirent de leur situation tous les avantages qu'elle pouvoit présenter à la politique la plus profonde &

la plus induſtrieuſe; les Nations qui devoient être un jour leurs Ennemies, ſe livrent au contraire aux déſordres qui perdirent la République Romaine elle-même, ou demeurent follement attachées à des Loix, à des uſages, & à une Police qui avoient été utiles, mais qui n'étoient plus capables de les gouverner. C'eſt ainſi qu'après la conquête de l'Italie, la République Romaine ſurprit les Etats dans des circonſtances qui devoient précipiter leur chute.

Les Carthaginois, c'eſt-à-dire, le Peuple dont la défaite établit la puiſſance des Romains ſur l'Afrique, & leur promettoit des progrès faciles ſur le reſte du Monde; les Carthaginois, dis-je, marchoient à grands pas à cette corruption dont j'ai parlé dans le Livre précédent, & qui les rendit ſi inférieurs à leurs Ennemis. Les Grecs qui auroient pû être un jour le boulevard de l'Orient, comme ils l'avoient été de l'Occident, dégéneroient auſſi de la vertu de leurs Ancêtres. Philippe les aſſerviſſoit; ils oublioient leurs intérêts; ils ſe plioient à la ſervitude; & ils étoient prêts de paſſer en Aſie ſous la conduite d'A-

lexandre pour y abbatre la puissance de leurs anciens Ennemis, & pour augmenter celle de leurs nouveaux Maîtres.

Dans la situation où devoit se trouver le Monde, il n'y avoit plus que la grandeur de la Monarchie des Macédoniens qui pût un jour servir de barriere impénétrable aux Romains; mais la puissance de la Macédoine finit avec Alexandre. Le génie de ce Prince étoit fait pour étonner & non pas pour gouverner les Hommes. Son Empire se divisa en plusieurs parties, aussi incapables de résister séparément à la République Romaine après la journée de Zama, que de se réünir pour leur salut commun. Les Guerres cruelles qui diviserent les premiers Successeurs d'Alexandre, firent naître des haines éternelles entre leurs Royaumes.

La Macédoine que la politique de Philippe & les conquêtes d'Alexandre avoient rendu si illustre, étoit retombée dans sa premiere médiocrité; la Grece qui avoit contribué à ses plus grands succès, en avoit secoüé le joug, & étoit devenuë son Ennemie. Ce Royaume étoit entouré

de hautes montagnes qui lui servoient de rempart; on n'y entroit que par des défilés dangereux, & c'étoit remporter, dit Florus, une grande Victoire que de pouvoir seulement y pénétrer. Ses Princes étoient ambitieux; ils avoient toujours devant les yeux la gloire de leurs Prédécesseurs; & le commerce qui les lioit aux Grecs, les avoit instruits de tous les secrets de la politique. Les Macédoniens enfin étoient naturellement sobres, courageux, & aguerris. Malgré tous ces avantages, cette Monarchie portoit en elle-même quelque cause bien prochaine de sa chute, puisqu'elle ne pouvoit assujettir la Grece; & qu'il suffit aux Romains de gagner la bataille de Cynocéphale pour ôter à Philippe toute ressource, & le forçer à recevoir les conditions humiliantes que son Vainqueur lui imposa.

Les Rois de Syrie avoient hérité de la plus grande partie des conquêtes d'Alexandre, mais ce vaste Empire étoit semblable à ces Géants énormes que leur propre poids accable, & qui sont plus foibles que les autres Hommes, parce que le Cœur

ne peut envoyer avec assés de force les esprits jusqu'aux extrémités de leur corps pour y entretenir la vie. On retrouvoit sous les Successeurs d'Alexandre tous les vices qui avoient rendu si facile la ruine des Successeurs de Cyrus. L'Asie éternellement livrée à l'oisiveté, au luxe, & à la molesse, n'avoit point de Soldats; les Grecs qui s'y étoient établis, avoient perdu leur courage, & le despotisme le plus cruel y accabloit des Esclaves ausquels il avoit ôté tout sentiment d'espérance & de crainte.

La honte dont Antiochus & ses Successeurs furent couverts par la République Romaine, prouve encore, moins la foiblesse de cet Empire, que la fortune des Royaumes de Pergame, de Bithynie, & de Cappadoce. Ces petites Monarchies qui s'étoient formées dans des tems de trouble, & que la faveur des Romains rendit ensuite si puissantes, se soutinrent pendant longtems sans que les Rois de Syrie osassent, ou pussent les détruire. Il arriva que les Conquêtes d'Alexandre n'avoient fait que préparer celles des Romains, en divisant d'in-

térêt & en affoibliſſant les puiſſances qui auroient pû leür être redoutables.

L'Egypte eut ſes Rois particuliers; jamais Princes ne furent moins dignes de regner. Ils achetoient de la République Romaine le privilege de vivre dans la moleſſe la plus honteuſe, & de fouler des Sujets qui malgré leur lâcheté naturelle étoient toujours prêts à ſe révolter. Pour mieux juger de leur foibleſſe, il ſuffit de faire attention à l'aſcendant que les Rois de Syrie avoient ſur eux, & que ſe laiſſant entraîner par une habitude d'obéir & de ramper, ils devinrent ſujets des Romains, avant que d'avoir été vaincus par les Armes comme Philippe, ou par les bienfaits comme Maſſiniſſa.

Rien ne prouve peut-être mieux combien il étoit autrefois plus aiſé qu'aujourd'hui de s'étendre, & d'aſpirer même à la Monarchie univerſelle, que les Conquêtes que les Carthaginois firent ſur des Nations plus courageuſes & plus aguerries que celles dont je viens de parler. Malgré un Gouvernement vicieux & de foibles commencemens, ce Peuple éten-

dit sa domination sur une grande partie de l'Afrique ; il s'empara de plusieurs Isles dans la Méditerranée, il soumit l'Espagne, & parvint jusques à disputer l'Empire du Monde aux Romains. Il auroit même réüssi, si la Fortune avoit permis qu'il eût attaqué la République Romaine, avant qu'elle fût devenuë assés considérable pour résister à Annibal, ou quand elle eut enfin dégénéré de cette vertu qui lui donna la victoire.

Les Romains, si l'on en excepte les Carthaginois, ne trouverent jamais aucun Peuple qui aspirât à la Monarchie universelle. Les François au contraire n'eurent point le même avantage. Après s'être établis sur les terres de l'Empire en même tems que les autres Barbares, ausquels ils ressembloient par leurs mœurs, leurs Loix, & leur discipline, ils se virent retenus dans leur premiere grossiereté. La fortune qui ne hâtoit point par des évenemens les progrès de leur politique, ne les prépara pas, comme les premiers Romains, à trouver leurs Ennemis corrompus. Cependant le sort de la France fut de combattre presque continuellement pour la li-

berté de l'Europe, avant même que d'être parvenuë à ce dégré de perfection qui lui donne enfin une supériorité réelle sur plusieurs Etats, où les préjugés des Barbares ont acquis depuis force de Loix, & sont soutenus par la politique (a) des autres Puissances.

Je ne remonte plus aux deux premieres races de nos Rois. Mais si les Peuples après l'avenement de Hugues-Capet au Trône, resterént encore quelque tems dans l'ignorance de cette politique prudente qui resserre aujourd'hui l'ambition des Etats, les François de leur côté furent occupés par leurs différends domestiques ; & si la fortune offrit aux Capétiens quelque circonstance favorable, l'ambition d'une puissance qui étoit devenuë redoutable à tous les Princes, la rendit inutile.

IV. De la puissance de la Cour de Rome.

Après que Pepin par des raisons de Politique, & Charlemagne peut-être par les mêmes motifs, eurent formé

(a) Il est, par exemple, de l'intérêt de plusieurs Princes de maintenir l'élection des Rois en Pologne, de deffendre la liberté du Corps Germanique dans l'Empire, & les Privileges du Parlement en Angleterre.

le patrimoine de S. Pierre, & donné des terres au Saint-Siége ; les Papes qui devinrent Princes temporels, crurent avec raison que la Providence exigeoit d'eux les soins & la politique qu'un Monarque doit à la sûreté & à la gloire de ses Etats. Il étoit impossible que le reste d'un ancien préjugé qui faisoit encore regarder Rome comme la Capitale de l'Univers, ne leur donnât de l'ambition. Les désordres qui regnoient dans la Chrétienneté, & dont ils se promettoient de purger tous les Etats en regnant sur l'Europe, les rendirent d'autant plus ardens dans leur entreprise, que l'autorité supérieure dont ils joüissoient dans les Choses spirituelles, & le respect des Fideles les mettoient à l'abri des revers que doit craindre l'ambition des Princes temporels.

Grégoire IV. s'érigea en juge des differends que Loüis-le-Débonnaire eût avec ses fils. Nicolas I. voulut dépoüiller Lothaire Roi d'Austrasie, & Charles-le-Chauve favorisa ses prétentions. Ce Prince & son pere avilirent la majesté de l'Empire. Une ambition mal entenduë dégrada Charles,

& Loüis fut aveuglé par une fausse piété ; bien différent en cela de Saint Loüis qui ne reconnut dans les Chefs de l'Eglise que l'autorité qu'ils tenoient de Dieu, & vouloit qu'ils respectassent à leur tour dans la personne des Rois des droits aussi sacrés.

Les Papes flatés par une prospérité si subite crurent que les destins de Rome étoient relevés. Tandis que les foudres de l'Eglise qu'ils tenoient dans leurs mains, répandoient parmi les Peuples la même terreur qui avoit autrefois suivi les Légions Romaines, ils employerent dans les mêmes circonstances la même politique pour parvenir au même but. L'ancienne & la nouvelle Rome affecta la même modération, en feignant de ne point acquérir une autorité propre & directe sur les Etats. Les Décrets de l'une & les Bulles de l'autre firent naître ces divisions qui leur furent si utiles.

La République Romaine jugea & punit les Princes pour leurs fautes particulieres ; la Cour de Rome s'érigea un pareil Tribunal. L'une parut armée des forces de tout l'Univers, &

l'autre de celles de toute la Chrétienneté. Graces au mouvement qu'elles avoient sçu imprimer avec sagesse aux Puissances, en flatant ou en consternant leurs passions, toutes deux avoient trouvé le secret d'affoiblir les Princes, de les tenir dans la médiocrité, de s'emparer de leurs forces, & de les faire trembler en les menaçant les uns des autres.

Les Rois recherchoient l'alliance des Romains & se disoient leurs affranchis; les Rois porterent leur couronne aux pieds du S. Siége & s'en rendirent Tributaires. On ne pouvoit attaquer les Alliés de la République Romaine; il fallut respecter la Sauvegarde dont les Papes couvroient une Nation. La Cour de Rome eut ses Massinissa & ses Eumenes. Combien de Princes aveuglés par une folle ambition, & sans songer qu'ils violoient eux-mêmes leurs droits & se donnoient un Maître, alloient s'emparer du Thrône des Rois que les Decrets des Souverains Pontifes avoient proscrits.

Une politique si semblable à celle des Romains, devoit d'autant plus sûrement conduire la Cour de Rome

au même point de grandeur, que les circonstances lui étoient encore plus favorables. En effet, il ne faut point douter que Rome n'eût recouvré son ancienne grandeur, si les Schismes fréquens qui partagerent l'Eglise, n'avoient souvent forcé les Papes à implorer aussi humblement la protection des Princes, que ceux-ci avoient auparavant recherché la leur. Les premieres hérésies avoient accru leur puissance, mais les tems changerent & les dernieres la ruinerent. Les Guerres qu'elles allumerent dans toute la Chrétienneté, ne rendirent à Rome qu'un éclat (a) passager; & quoiqu'elles en ayent fait pendant un certain tems le Théâtre de toutes les négociations de l'Europe, les souverains Pontifes virent bientôt évanoüir leurs prétentions. Quelques siécles auparavant s'ils avoient feint de sacrifier les intérêts de leur siége à ceux de l'Eglise, & qu'ils se fussent contenté de tenir d'elle cet Empire universel auquel ils vouloient l'assujettir ellemême, leur entreprise auroit réüs-

(a) Les Guerres d'Italie y contribuerent aussi, mais infiniment moins.

si. L'ignorance des Princes étoit si grande, que ceux d'entre eux qui avoient assés de courage pour résister aux Décrets de la Cour de Rome, en appelloient aux Conciles Généraux ; par où ils sembloient reconnoître sur Terre une autorité supérieure dans leur Temporel.

Cette puissance s'oppose aux succès des François.

C'est après le Pontificat de Grégoire VII. & dans un tems, si l'on en excepte la France, que tout plioit sous l'autorité de ses Successeurs, que les Anglois lassés de la domination injuste de Jean-Sans-Terre, appellerent à leur secours le fils de son Ennemi. Philippe-Auguste comprit tous les avantages de la Conquête de l'Angleterre, & nos Rois, comme le remarque le P. Daniel, avoient toujours deffendu avec une fermeté digne d'eux la liberté & l'indépendance de leur Couronne. Mais en un tems où le Peuple étoit plongé dans l'ignorance la plus profonde, & où les Grands ne cherchoient que les prétextes les plus frivoles pour remuer & se révolter, la crainte d'un Interdit & de ses suites força ce Prince à feindre qu'il n'approuvoit pas son fils, & il ne put le seconder que foiblement.

La Conquête du jeune Loüis étoit cependant de la derniere importance pour les François. Si j'osois me livrer à des conjectures politiques, peut-être ne seroit-il pas impossible de prouver que la fortune de la France en dépendoit. Après un sucès aussi important jamais Puissance n'auroit marché d'un pas plus assuré à l'entiere réforme de son Gouvernement, & même à la Monarchie universelle.

Il est du moins certain que nous n'aurions pas eu à soutenir les Guerres qui mirent souvent le Royaume sur le penchant du précipice, & qui furent cependant moins fâcheuses par les maux que l'Angleterre fit à la France, que par la médiocrité où elles retinrent les François, pendant qu'elles donnoient le tems aux autres Nations de la Chrétienneté de se civiliser, d'acquérir des forces, & de nous menacer encore de notre ruine. S. Loüis & le Roi Jean n'auroient fait aucune des fautes dont j'ai parlé. Les Vassaux seroient rentrés plus vîte dans leur devoir; dès le regne de Charles VIII. la France auroit été par conséquent en état de former les plus gran-

des entreprises, & François I. auroit eu la supériorité que ses Successeurs n'ont acquise que de nos jours.

Malgré tous les dangers qu'elle devoit craindre, la France s'opposa la premiere aux projets de la Cour de Rome, & la contraignit enfin à se renfermer dans les bornes de la puissance spirituelle qu'elle tient de Dieu. Tout le monde connoît les démélés célebres de Boniface VIII. & de Philippe-le-Bel; tout le monde sçait avec quelle chaleur tous les Ordres du Royaume deffendirent leur liberté. Mais le coup fatal étoit déja porté, & la Fortune n'offre souvent qu'une seule conjoncture favorable aux Etats. Les François qui n'en avoient pas profité, devoient sentir encore longtems leur foiblesse. Soit qu'il faille l'attribuer aux vices de leur Gouvernement que la Guerre Angloise avoit entretenus, ou à l'agrandissement de la Monarchie Espagnolle & de la Maison d'Autriche qu'elle avoit favorisé, en empêchant que la France ne les attaquât dans leur foiblesse; nos Rois échoüerent en Italie, & dans le cours de la Guerre qu'ils y porte-

tent, il se forma une puissance qui menaça une seconde fois la liberté de l'Europe.

La République Romaine eût à peine humilié Carthage, qu'elle songea à punir Philippe du Traité qui l'avoit uni à Annibal. Les François de même eurent à peine repoussé les Anglois dans leur Isle, qu'ils méditerent la Conquête de l'Italie.

V. De la Guerre que les Romains porterent dans la Grece & les François en Italie.

Je ne sçai par quelle erreur un des plus judicieux (*a*) Historiens de l'Antiquité cherche à diminuer la gloire des Grecs, & avance que leur Histoire tire son lustre principal du génie & de l'art des Grands Hommes qui l'ont écrite. Les Romains se font admirer par l'uniformité de leur conduite; les Grecs moins constans dans la leur, s'élevent quelquefois, si je puis parler ainsi, au-dessus de l'humanité.

(*a*) *Atheniensium res gesta, sicuti ego existumo, satis ampla magnificaque fuere, verum aliquanto minores tamen, quam fama feruntur. Sed quia provenere ibi Scriptorum magna ingenia, per terrarum orbem Atheniensium facta pro maxumis celebrantur. Ita eorum, qui ea fecere virtus tanta habetur, quantum verbis eam potuere extollere praclara ingenia.* Sal. in conj. Cat.

Je ne crois pas que la République Romaine puisse rien opposer à la gloire dont la Grece se couvrit à Marathon, aux Thermopiles, à Salamine, à Platée, à Micale. Je passe rapidement sur tant de Guerres mémorables, & je ne parle ni de la célebre retraite des Dix Mille, ni de tant d'autres actions qui sont au-dessus des éloges que leur ont donné les Historiens Grecs.

Situation des Grecs.

Les Villes de la Grece formoient autant de Républiques séparées. Amphiction qui jugeoit combien il étoit facile aux Peuples voisins de les asservir les unes après les autres, tâcha de n'en faire qu'un corps, en établissant un Conseil commun pour toutes ces Républiques qui se soumirent à des Loix générales. La Grece ainsi unie par l'amitié, le sang, & son intérêt, se rendit plus redoutable, & forma même un Peuple puissant contre lequel toutes les forces de l'Asie vinrent se briser.

Cette conduite sage d'Amphiction n'assura pas cependant le bonheur des Grecs. L'indépendance que leurs Villes avoient conservée, rompit souvent leur union, & même causa pres-

que autant de désordres parmi eux, que la liberté des Fiefs en fit naître depuis chez les François. Dès que la Gréce ne fut pas menacée par ses Voisins, l'ambition & la jalousie armerent ses Républiques les unes contre les autres. Bientôt les Grecs ne s'occuperent que d'eux-mêmes; ils devinrent leurs plus grands Ennemis; ils voulurent mutuellement s'accabler, & pour mettre leur liberté à couvert des entreprises de leur ambition, ils établirent entre eux une balance qui fit leur sureté. Malgré les avantages que la nature ou le Gouvernement donnoient à quelques Villes, aucune ne fit jamais des projets capables de rompre l'équilibre de la Nation. Les succès trop éclatans de Lacédémone ou d'Athénes leur enlevoient leurs Alliés les plus fidelles; l'on voyoit ceux-ci embrasser tour à tour le parti de ces deux Républiques, pour balancer leur autorité.

Les Grecs avoient deux sortes d'intérêt; l'intérêt général de leur Nation par rapport aux Etrangers, & l'intérêt particulier de leurs Villes les unes à l'égard des autres. Ils connurent parfaitement ce dernier inté-

rêt, & comme ils en étoient continuellement occupés, ils ne réfléchirent point ſur l'autre ; ils le ſacrifierent même à celui-ci. C'eſt pour cela que la Grece, malgré ſon courage & ſa prudence, reſta toujours dans ſa premiere médiocrité. Sa politique, par exemple, ne lui permit pas de voir avec indifférence que les Lacédémoniens pénétraſſent dans l'*Aſie*, & y acquiſſent, ſous la conduite d'Agéſilas, une puiſſance avec laquelle ils pouvoient retomber ſur elle & l'opprimer. Les Grecs ſe comporterent très-politiquement en faiſant une diverſion en faveur des Perſes ; rien n'étoit plus ſage ſi l'on ne conſulte que l'intérêt particulier de leurs Villes. Mais il n'en eſt plus de même ſi l'on fait attention à l'avantage général de la Nation.

Comme la Grece ne compoſoit pas, ainſi que l'Europe moderne, un corps qui fut capable de réſiſter à des Ennemis bien puiſſans, elle ne devoit point ſe borner toûjours à elle-même. Il auroit fallu que les Villes Grecques ſe fuſſent réünies plus étroitement. L'ambition qui les déchiroit, devoit ſe tourner contre leurs Ennemis, &

leur salut exigeoit qu'elles fissent des conquêtes qui sans enrichir aucune République en particulier, auroient rendu plus puissante leur Communauté. C'étoit le seul moyen de l'affermir; car s'il se formoit quelque Puissance qui eût des forces considérables, & qui ne fût pas corrompuë par les vices des Asiatiques, la Grece ne pouvoit plus lui résister. Je le répete encore, quelque mérite qu'on suppose dans les Grecs, leur Pays étoit trop peu étendu pour qu'il fût invincible: Philippe en effet malgré la foiblesse de la Macédoine le domta en achetant le silence & l'éloquence des Orateurs.

Les Grecs recouvrerent leur liberté sous les Successeurs d'Alexandre, ce furent bientôt parmi eux les mêmes divisions, & la même envie de dominer; ils reprirent leur premiere politique, & tandis qu'ils ne songeoient point à s'étendre, il se formoit à l'Occident une Puissance redoutable qui devoit un jour les asservir. Qu'on pese les forces de la Grece & celles de la République Romaine après la seconde Guerre de Carthage. Peut-on faire quelque compa-

raison entre elles ? surtout si l'on réfléchit que la puissance de la Macédoine avoit laissé dans l'esprit des Grecs, l'impression d'une crainte qui étouffa leur fermeté. La Grece qui avoit malheureusement appris qu'elle pouvoit être vaincuë, eut recours à une politique ruineuse. Au lieu de continuer à mettre toute sa confiance en elle-même, elle appella des Etrangers pour repousser les Ennemis qui la menaçoient.

Situation des Italiens.

Les Italiens étoient à peu près les uns à l'égard des autres dans la même situation que les Grecs, lorsque les François passerent les Alpes. L'Italie étoit partagée en plusieurs Etats différens, que la haine, l'ambition, & leurs perfidies divisoient. Les plus considérables vouloient dominer, & les plus foibles vouloient conserver leur liberté. Les Romains agirent très-sagement en portant la Guerre dans la Grece. Les François firent une faute impardonnable en entrant en Italie. Ceux-ci, il est vrai, étoient aussi sûrs que les autres d'avoir d'abord d'heureux succès, mais il étoit presque certain qu'ils seroient repoussés de leurs Conquêtes, ou du moins

moins les circonſtances étoient bien différentes pour les deux Peuples.

Les Etoliens appellerent les Romains dans la Grece; Ludovic Sforce appella les François en Italie. La République Romaine & la France ne pouvoient ſe flater de trouver dans les Pays où elles portoient leurs Armes, que quelques Villes opprimées qui fuſſent intéreſſées à les voir s'y établir. Quel que fût le zele que le Duc de Milan témoignât à Charles VIII. il ne devoit pas lui être plus fidéle que les Etoliens l'avoient été aux Romains. Ce Prince n'étoit pas attaché aux François par ſes intérêts, mais par la crainte qu'il avoit du Roi de Naples. Ainſi dès que cette crainte ſeroit diſſipée à l'approche de Charles, il étoit d'autant plus intéreſſé à ruiner des ſuccès de la France, qu'il avoit uſurpé le Milanès ſur ſon neveu, & que la Maiſon même d'Orléans avoit de juſtes droits ſur cette Principauté.

Intérêts & paſſions des Grecs & des Italiens.

Ce fut la crainte que les Grecs avoient de Philippe, qui força les Etoliens d'appeller les Romains à leur ſecours. Le joug de la République Romaine devoit à ſon tour cauſer la même terreur, & il falloit que les

Romains donnassent aux Etoliens la domination de la Grece, ou qu'ils les missent si bas qu'ils ne pussent faire que des efforts inutiles contre eux. Mais Rome après avoir vaincu les Grecs par les Grecs mêmes, étoit sûre d'en attacher toujours une partie à ses intérêts. Elle avoit d'ailleurs des forces si supérieures à celles de tous ses Ennemis, qu'elle étoit dispensée, je l'ai déja dit, d'avoir continuellement une certaine sagesse qui étoit nécessaire aux François.

C'est en ceci que consiste la principale différence de la situation où se trouvoient la République Romaine & la Monarchie Françoise. Rome devoit vaincre Philippe avec les Armes des Etoliens ; & si ceux-ci, ou quelque autre Peuple de la Grece, appelloient le Roi de Syrie à leur secours, elle étoit encore assurée de vaincre Antiochus, parce qu'alors elle seroit encore appuyée des forces d'une partie de la Grece.

Il est évident que les Romains avoient une supériorité infinie (a) sur

(a) Voyez ce que j'ai dit sur le démembrement de la Monarchie d'Alexandre, & la foiblesse des Successeurs de ce Prince.

tous les Peuples dont les Grecs pouvoient implorer la protection. Il n'en étoit pas de même de la France. Les Italiens, il est vrai, ne pouvoient opposer aux François ni le même courage ni la même expérience dans la Guerre ; aussi ne falloit-il pas craindre leurs Armes, mais leur politique, leurs passions, & les Alliés qui devoient les deffendre.

Les Grecs firent une faute insigne en armant les Romains contre Philippe, & ensuite Antiochus contre les Romains. Ce n'étoit que changer de joug, & confirmer leur servitude en marchant inutilement à la liberté par un chemin difficile, & peut-être plus funeste que l'esclavage. Des Auxiliaires n'ont jamais rendu la liberté à un Peuple plus foible qu'eux, quand ils ont pu vaincre ses Ennemis. Les Grecs le sçavoient, mais c'étoit inutilement. Les passions changent un objet ou ne le laissent jamais voir tout entier. Le mal présent qui est toujours le plus intolérable, rend téméraire sur l'avenir, & une espérance vague de trouver des ressources en soi, ou du côté de l'Ennemi des conjonctures plus favorables, jette dans des fautes qu'il est impossible de réparer. N ij

Les Italiens dans les mêmes circonstances eurent la même conduite, & subirent le même sort. La Ligue qu'ils firent avec l'Empire & l'Espagne, leur donna des Auxiliaires qui devoient les asservir. Je ne sçai s'ils se flaterent de les perdre les uns par les autres : il est plus naturel de croire qu'ils se laisserent conduire par les sentimens que leur donnerent la *haine* & la crainte. Les Grecs virent avec sécurité la puissance des Romains quand Philippe les opprimoit, & ils cesserent de craindre Antiochus quand ils craignirent la République Romaine. Tel est le cours des passions humaines, les Italiens en furent les victimes comme les Grecs, & ils n'éviterent le joug des François qu'en passant sous celui de la Maison d'Autriche.

VI. Réflexions particulieres sur les Guerres d'Italie.

Ce que j'ai dit sur la République Romaine me dispense d'entrer dans un plus grand détail sur la conquête de la Grece, mais il n'en est pas de même des Guerres que les François firent en Italie. Cette matiere exige quelques considérations plus particulieres.

La France devoit négliger l'Italie.

Que lui importoit-il de consumer ses forces pour conquérir une Province qui ne pouvoit lui donner aucune jalousie? C'étoit en attaquant l'Espagne & la Maison d'Autriche, c'étoit en les affoiblissant de telle sorte qu'elles ne fussent point en état de secourir les Italiens, que Charles VIII. auroit acquis un Empire aussi solide sur l'Italie que celui des Romains le fut sur la Grece. L'évenement justifie ma réflexion. Les Italiens par eux-mêmes ne firent aucune résistance. Jamais les Légions Romaines ne marcherent avec tant de rapidité & de gloire que l'Armée Françoise depuis son entrée dans le Milanès jusques à Naples; & personne ne peut douter que la domination de Charles n'eût été affermie sur ses Conquêtes, si la Fortune avoit offert à ce Prince les mêmes circonstances qu'à la République Romaine, c'est-à-dire, s'il avoit eû autant d'avantages qu'elle sur les Puissances qui étoient réellement ses Ennemies.

J'ai fait remarquer dans le Livre précédent qu'il doit y avoir une certaine gradation dans la fortune des Etats. Selon ces principes la Conquê-

se du Royaume de Naples étoit un projet téméraire pour les François. Ils excitoient en entrant en Italie la haine & la jalousie de tous leurs Voisins. Leur Police & leur Gouvernement étoient encore bien imparfaits. Une partie du Royaume s'étoit épuisée pendant la Guerre Angloise à conquérir l'autre, & Charles succédoit à un Prince dont la politique, ainsi que celle du Pere d'Alexandre, avoit eu pour principal ressort, la libéralité & la (a) profusion.

Charles prévit les dangers de son entreprise, mais son impatience l'entraîna dans une foule de fautes dont la moindre devoit le faire échoüer. Il n'étoit peut-être pas impossible à la France de faire naître en partie les circonstances favorables où les Romains s'étoient trouvés, & par consé-

(a) Philippe faisoit la Guerre en Marchand. Il disoit ordinairement qu'il n'y a de Forteresse imprenable que celle où un Mulet chargé d'or ne peut pas monter. Personne n'ignore que Loüis XI. applanissoit toutes les difficultés avec de l'argent. Nos Historiens rapportent que Charles VIII. en entrant en Italie fut obligé de mettre en gage les bijoux que la Duchesse de Savoye & la Marquise de Montferrat lui prêterent.

quent de s'assurer davantage du succès; mais Charles grossit la tempête qu'il vouloit conjurer. S'il juge avec sagesse que les grandes Puissances de l'Europe ne verront point ses progrès avec la même stupidité que les Peuples qui étoient intéressés au salut de la Macédoine & de la Grece, avoient vû les avantages des Romains, il augmente lui-même leurs forces, & les avertit de s'unir contre lui quand il ne devoit songer qu'à les distraire.

Si Charles VIII. forma sérieusement le dessein de chasser les Turcs de la Grece, jamais projet, pour ne rien dire de plus, ne fut moins utile à ses Etats; mais si contre toute apparence il voulut seulement éblouïr les Italiens & se les attacher, l'appât étoit grossier. L'Italie haïssoit-elle plus les Infidéles qu'elle n'aimoit sa liberté? Venise dans ces circonstances auroit regardé l'entrée des François dans la Grece comme un second malheur pour elle; aussi cette sage République à qui Comines prédit de hautes destinées, oublia-t-elle prudemment sa haine contre les Turcs, & le danger dont ils la menaçoient,

Conduite de Charles VIII.

pour remédier à un mal plus pressant.

La France s'allia avec la Maison d'Autriche & avec le Roi de Castille. Charles donna la Cerdagne & le Roussillon à celui-ci, à condition qu'il ne le troubleroit pas dans sa conquête ; & en restituant à la Maison d'Autriche le Comté de Bourgogne & quelqu'autres Pays, il crut aveugler l'ambition inquiete & jalouse de Maximilien, le distraire de ses intérêts, & effacer le souvenir des injures que la France lui avoit faites.

En se dépoüillant ainsi de quelques Provinces qui lui étoient plus utiles que les conquêtes qu'il méditoit, Charles rendit plus puissans des ennemis d'ailleurs accoutumés à sacrifier les Traités les plus solemnels à leurs intérêts, & il s'enleva à lui-même les ressorts qu'il pouvoit faire agir le plus efficacement. Les Romains ne connurent jamais une politique si mal entenduë. Le prix d'un bienfait ne le prévenoit point. Ils enchaînoient leurs Alliés par l'espérance, & ne regardoient la reconnoissance que comme le plus foible lien des hommes.

Pour ramener, autant que la différence des tems pouvoit le permettre, les conjonctures favorables qui soumirent la Grece aux Romains, Charles ne devoit point souffrir qu'il y eût dans l'Europe de Spectateur tranquille de sa conduite. Avant que de conquerir il faut avoir pris ses mesures pour conserver, ou l'on ne remporte que des avantages passagers. Sa politique devoit occuper la Maison d'Autriche & l'Espagne qui étoient ses vrayes ennemies. Au lieu de songer à repousser le Turc en Asie, il devoit l'appeller en Europe. Il falloit exciter la jalousie des Princes de l'Empire; & menacer la Flandre de l'Angleterre. La politique devoit épuiser toutes ses ressources. Il falloit remuer le Portugal, & réveiller le courage des Mores qui n'étoient pas absolument exterminés. Enfin si Charles n'avoit pas sçu commencer avec prudence une entreprise, il devoit sçavoir la consommer par son courage. Il ne devoit point triompher avant que d'avoir vaincu, ni remplir Naples de Fêtes, tandis que plusieurs Places tenoient encore pour leur ancien Maître, qu'on négligeoit de

pourſuivre dans l'Iſle d'Iſchia.

Malgré la fameuſe Ligue qui réunit contre la France, les Puiſſances les plus conſidérables de l'Europe, & même malgré les mauvais auſpices ſous leſquels cette Guerre avoit été commencée, rien n'étoit encore déſeſpéré ; mais Charles fut auſſi impatient de finir la Guerre qu'il l'avoit été de la commencer. Cette entrée des François en Italie nous repréſente dans des ſiécles déja policés, une image des irruptions que les Barbares firent ſur les terres de l'Empire. C'eſt la même bravoure, le même empreſſement en commençant à agir, la même laſſitude dans les ſuccès. On retrouve ſur-tout dans les François cette inconſtance qui ne ſuppoſe dans une entrepriſe ni fin déterminée, ni moyens pour y parvenir.

La ſeule reſſource que la politique offre à un Peuple qui s'eſt laiſſé témérairement entraîner dans un projet, c'eſt une fermeté qui l'éleve, pour ainſi dire, au-deſſus de ſon entrepriſe. Il doit faire alors pour acquerir tout ce que la République Romaine fit après la journée de Cannes pour ne pas ſuccomber. Nous voyons dans

leur Histoire qu'après une défaite les Romains proposoient une paix plus dure au Vainqueur. C'est par-là qu'on étonne & qu'on lasse quelquefois ses ennemis, ou qu'on découvre en soi des forces qu'on n'y connoissoit pas. Une conduite différente fit le malheur des François. Jamais Charles n'eut les qualités qu'il devoit avoir. Courageux quand il falloit être sage, timide (*a*) quand il falloit réparer toutes les fautes de sa politique par sa fermeté, la crainte d'être vaincu fit qu'il voulut renoncer à la victoire. Tandis que ses ennemis unissent leurs forces, il divise les siennes, & il se jette dans un grand danger pour en éviter un petit.

Les François composoient un Corps assez considérable dans le Royaume

(*a*) Il ne s'agit point ici de la timidité du cœur, on n'en peut pas soupçonner ce Prince, mais de la timidité de l'esprit. Brantome & quelques autres Historiens en font un Héros, mais il vaut mieux s'en rapporter à Comines sur le compte de ce Prince. *Ledit Roi ne fut jamais que petit homme de corps & peu entendu, mais il étoit si bon qu'il n'est point possible de voir meilleure créature.* L. 8. C. 13.

de Naples; pour devoir y attendre les effets d'une Ligue composée de Puissances jalouses & ennemies les unes des autres. Il étoit d'autant plus difficile d'entretenir entr'elles l'union qui leur étoit nécessaire, que les Italiens haïssoient d'avance leurs deffenseurs, & étoient prêts à les trahir, dès qu'ils remporteroient de trop grands avantages sur les François.

A voir la peine que les Alliés eurent à chasser d'Aubigny du Royaume de Naples, quoique Charles eût oublié cette Province depuis son retour, on juge que ce Prince y auroit été invincible. Sa présence auroit retenu le Peuple dans son devoir, & empêché les divisions qui se mirent parmi les Officiers François. Charles auroit pû tenir la campagne; son péril auroit fait en quelque sorte sa sureté; la France auroit fait un effort pour subvenir aux dépenses de la Guerre. Elle ne manquoit point d'hommes, à peine sçut-on l'embarras où le Duc d'Orleans étoit dans la Ville d'Ast, que la brave Noblesse de Dauphiné vola à son secours, & le mit en état de se saisir de Novarre,

& de présenter bataille aux Troupes du Duc de Milan.

Maximilien dont les finances étoient toûjours épuisées, ne pouvoit faire qu'une diversion peu considérable du côté des Pays-Bas. Il n'étoit pas même de sa politique de trop appuyer les Italiens ; la grandeur de la République de Venise lui étoit suspecte ; & dans l'impuissance où il étoit de dominer en Italie après en avoir fait sortir les François, il ne devoit que tenir la balance égale entre eux & les Italiens, afin de les affoiblir les uns par les autres, & que les François sans pouvoir prendre un établissement solide, ruinassent seulement le pays, & le lui ouvrissent.

La Ligue qui n'offroit pas des avantages bien considerables au Roi de Castille, n'en tira que de foibles secours. Ferdinand fit entrer ses Troupes dans le Languedoc, mais le brave d'Albon, Général actif & expérimenté, en purgea cette Province en quatre jours. Il repousse les Castillans dans le Roussillon, il se présente devant Salces, & à la vûë de l'Armée Ennemie & malgré une forte

Garnison, il prend cette Place en dix heures de tems.

Les François ne remporterent à Fornouë que le méprisable avantage de fuir plus librement dans leur Patrie. Cette célébre victoire que sept mille Soldats fatigués par une longue marche, remporterent sur une Armée de trente-cinq mille hommes, fit trembler inutilement l'Italie. La France avoit besoin d'un Roi qui sçût autre chose que vaincre. Ce succès ne fut point capable de changer les résolutions de Charles, & dès ce moment le rayon de prospérité que la fortune avoit fait luire sur lui, disparut. Le secours que les Suisses lui apporterent fut inutile, & il aima mieux dégager le Duc d'Orleans par un Traité, que de détrôner Ludovic Sforce.

Conduite de Louis XII.

Le Régne de Charles auroit dû servir de leçon à Louis XII. mais ce Prince avec les mêmes succès fut encore plus malheureux. Il ne connut pas mieux ses intérêts que son Prédécesseur, il ne put se résoudre à renoncer aux droits qu'il avoit sur l'Italie, & la valeur des François conduite par une politique ruineuse,

échoüa encore une fois. Les triomphes inutiles de Charles enflerent le courage des Italiens. Chaque Etat se livra à des espérances frivoles; une défiance mutuelle les désunit, & à force de subtiliser & de rafiner sur leurs intérêts, ils ne s'entendirent plus. Les Traités ne furent que des piéges, & la politique dégénéra en une trahison ouverte. Dans cette confusion il étoit bien difficile qu'on pût trouver quelque point fixe & arrêté. Louis XII. ne remonta pas jusqu'à la source de ce désordre. Il n'eut point de vûë générale à laquelle il rapportât toutes les démarches particulieres, & il se laissa entraîner au cours des circonstances.

Ce Prince fit de plus grandes fautes que son Prédécesseur. Charles avoit du moins eu la prudence de craindre que l'Espagne & Maximilien ne s'opposassent à ses conquêtes; Louis se broüille au contraire avec les Suisses qui devoient être ses amis, & appelle le Roi de Castille au partage de la conquête du Royaume de Naples. L'un avoit montré quelque prévoyance au sujet de la succession de Ferdinand, & avoit fait promettre à ce

Prince de ne point marier son héritiére sans son consentement ; l'autre fait des Traités (a) avec Maximilien & avec l'Archiduc son fils, pour réunir lui-même l'Italie aux autres grands Etats que Charles-Quint devoit posséder. Jamais circonstances cependant ne demanderent moins de discernement. La Maison d'Autriche avoit profité des fautes de Charles pour s'élever ; rien ne pouvoit le cacher à Louis XII. tout lui apprenoit quels devoient être ses véritables ennemis, & l'avertissoit qu'il falloit faire tous ses efforts, pendant qu'il en étoit encore tems, pour ruiner les fondemens de cette Puissance naissante.

Louis ne faisoit jamais qu'ébaucher une entreprise, il faisoit la Guerre en souhaitant trop ardemment la paix, & dès qu'il avoit la paix il souhaitoit la Guerre. L'économie qu'il avoit pour le bien de ses Sujets, vertu rare & qu'on ne sçauroit trop loüer dans un Prince, pro-

(a) Louis XII. avoit arrêté le Mariage du jeune Charles avec sa fille Claude, à laquelle il donnoit pour dot le Royaume de Naples & le Duché de Milan.

duisit un bien auquel il ne songea peut-être pas; elle donna lieu aux François de s'appliquer aux Arts & au Commerce qui devoient enrichir l'Etat, mais elle l'empêcha d'avoir d'heureux succès & de consommer ses entreprises.

Un Prince doit faire le bonheur de la génération qu'il gouverne, mais ce n'est pas aux dépens de celles qui lui succedent. Ainsi qu'un Législateur ne peut faire fleurir les différens Ordres de Citoyens qu'en sacrifiant en quelque sorte leurs intérêts à l'avantage de tout le Corps de la Société; de même un Prince doit préferer le bien général de l'Etat à celui des hommes qui vivent sous son régne, s'il veut travailler efficacement à leur bonheur. Dans un Royaume où chaque Prince à son tour ne songeroit qu'aux intérêts présens & personnels de ses Sujets, toutes les générations, malgré tant de soins, y seroient aussi malheureuses que le seroient les Citoyens d'un Etat où les Loix voudroient établir le même dégré de bonheur pour chaque homme en particulier.

Louis XII. ignoroit qu'il y a des

circonstances (a) où un Peuple doit faire un effort sur lui-même, l'épargne est alors une vertu mal entenduë. Ce Prince prévoyoit avec chagrin les prodigalités de son héritier présomptif, mais il ne s'appercevoit pas que son économie outrée par rapport aux circonstances où se trouvoient les François, produisoit de plus grands maux. Elle éternisoit la Guerre, & le forçoit lui-même à dépenser en détail & peu à peu, mais par conséquent sans fruit, ce qu'il falloit avoir le courage d'employer tout à la fois pour réussir & rendre son Peuple véritablement heureux. Son Successeur fut forcé de soutenir une Guerre ruineuse qu'il n'auroit point supportée, si Charles avoit sçu réparer par sa fermeté les fautes de son imprudence, & Louis terminer une Guerre dont il ne fit qu'attiser le feu, & qui n'a été éteinte que de nos jours.

L'Europe changea de situation, & quoique les François eussent remporté en Italie plus d'avantages qu'il n'en falloit pour la subjuguer, le régne de

(a) Les François se sont encore trouvés dans ces circonstances sous le régne du feu Roi.

Louis XII finit sans qu'ils y conservassent une Place.

VII. De la Maison d'Autriche.

Charles-Quint réunit trop-tôt dans sa personne la puissance de plusieurs Princes qui avoient contrebalancé séparément celle de Charles VIII. & de son Successeur. Cet évenement dont l'Europe fut aussi étonnée, que si elle n'avoit pas dû le prevoir, faillit à ruiner sa liberté.

Charles succedoit à deux Princes qui lui avoient préparé un régne glorieux. Quelques Historiens ne font point assez d'attention à Maximilien. Ils se lassent de suivre un Prince dont le trésor est toûjours épuisé, & qui semble échoüer toutes les fois qu'il voulut lever des Armées. Maximilien ne cherchoit pas l'éclat. Profond dans ses vuës, habile dans l'Art de manier ses intérêts, il avoit le génie & les ressources d'un grand homme. Il agissoit toûjours, & sa politique inquiéte & ennemie du repos, divisoit ceux qu'il ne pouvoit vaincre, & n'étoit pas moins redoutable que les Armes d'un autre Prince.

Ferdinand souple, hardi, artificieux & avide, n'avoit jamais rien eu de sacré. Ce Prince eut à peine

retiré l'Espagne de son obscurité ; qu'il forma le projet de la Monarchie universelle, & le laissa en heritage à son petit-fils. Cette idée flata l'ambition de Charles. La France fut la seule Puissance qui ne se laissa point effrayer ; la bravoure Françoise & la politique Espagnolle occuperent toute l'Europe. Mais dès-lors l'Italie nous fut en quelque sorte fermée, & l'on sent bien après ce que j'ai dit jusqu'à present, que je ne puis faire aucun parallele des Guerres que François I. & Henry II. y porterent encore, avec celles que la République Romaine fit dans la Grece.

Situation de l'Europe à l'avenement de Charles-Quint à l'Empire.

L'égalité où les Princes étoient entr'eux depuis quelque tems avoit jetté l'Europe dans une espéce d'Anarchie. Comme il n'y avoit point eû une Puissance dominante à qui la la crainte ou l'espérance eussent attaché des Alliés fidéles, ou contre laquelle la politique formât des Ligues que l'interêt particulier des Ligues pût affermir, la plûpart des Etats n'eurent point un objet déterminé ; & c'est sans doute à cette situation fâcheuse qu'on doit en partie attribuer les inconstances, les trahisons,

& les fourberies qui deshonorerent ce siécle.

Charles surprit l'Europe dans ce moment de confusion, & François I. qui devoit en faire la balance, n'opposoit à son ennemi que les qualités d'un Héros. Protecteur du mérite; Capitaine & Soldat à la tête de ses Armées; franc & sincère avec ses ennemis; noble & élevé en formant ses desseins, mais moins grand dans l'exécution, parce que le courage ne suffit pas pour réparer les fautes de l'imprudence; bien loin que ce Prince recourût à cette politique qui fut depuis si funeste à la Maison d'Autriche, il ne retira pas même de ses Etats tout l'avantage qu'il en devoit attendre. Charles continuellement agissant, & toûjours éveillé sur ses intérêts, méprisoit une gloire frivole qui étoit l'Idole de son ennemi, & couroit à l'utile, tandis que François souvent distrait de ses entreprises dans leur naissance même, s'abandonnoit à des assoupissemens dont les personnes les plus puissantes de l'Etat profitoient pour le trahir.

Quoique la Monarchie Françoise fût alors bien différente de ce que je

l'ai représentée dans le Livre précedent, & que les batailles de Pavie & de Saint Quentin dussent faire éclater dans les François autant d'amour pour la Patrie, que leurs peres avoient fait voir d'indocilité après les journées de Maupertuis & d'Azincourt; elle connoissoit encore trop peu ses intérêts, ses forces, & ses ressources, pour l'emporter sur la puissance de Charles-Quint.

L'Angleterre entraînée par l'habitude, se déclara d'abord contre la France, & il fallut qu'un malheureux amour éclairât la politique de Henry VIII. Les Royaumes du Nord étoient encore peu considérables, le Dannemarc & la Suede étoient occupés par leurs Guerres domestiques. L'Italie tremblante étoit déja à demi vaincuë. Le Portugal auroit dû s'allier aussi étroitement à la France que l'Ecosse, les mêmes raisons l'exigeoient; mais il étoit enclavé dans les Terres d'Espagne, & il s'en falloit bien qu'il fût parvenu au point de grandeur où les richesses du nouveau Monde l'ont porté depuis.

La France ne pouvoit trouver un secours fidéle que dans le Grand Sei-

gneur ; comme ces deux Puissances ne craignent rien l'une de l'autre, leur commune utilité pouvoit établir entr'elles une union qui est rare entre d'autres Alliés. François connoissoit toute l'utilité de cette Alliance, mais Charles qui dans le fond l'approuvoit, lui en faisoit honte publiquement. Les hommes ne se regardoient pas encore comme unis par le premier lien de l'humanité. Le nom des Turcs réveilloit dans le cœur des Chrétiens toute la haine que les Croisades leur avoient inspirées ; je ne sçai quel préjugé avoit persuadé qu'il étoit honteux que ces Infidéles fussent établis en Europe ; les éloges ridicules qu'on avoit donnés au projet héroique de Charles VIII. & dont j'ai parlé, étoient encore dans la bouche de tout le monde ; & dans le redoublement de zéle que les disputes de la Religion avoient fait naître, les Hérétiques & Catholiques se piquoient mutuellement d'une plus grande ardeur pour les intérêts de la Chrétienneté.

Pressé à la fois par la nécessité & par les préjugés du tems, François ne fit avec Soliman qu'une Alliance in-

fructueuse. Ce n'est qu'une demi prudence, si je puis m'exprimer ainsi, qui fait des demi-actions. La politique n'admet point de ces ménagemens qui la ruinent, & qui ne lui font que des ennemis. Si François pour se faire des Alliés est obligé de prendre sous sa protection les Protestans d'Allemagne, l'envie de ménager la Cour de Rome & de rentrer en Italie, le porte à poursuivre leur Doctrine dans ses Sujets.

Cette conduite (*a*) qui ne lui concilioit point la Cour de Rome, parce que le Pape avoit plus d'intérêt à voir détruire le Protestantisme en Allemagne qu'en France, cette conduite, dis-je, ruinoit la confiance qui devoit régner entre François I. & ses Alliés. Elle inspira aux Princes de l'Empire un certain éloignement pour

(*a*) Le Cardinal de Richelieu a tenu la même conduite, mais les circonstances étoient bien différentes. L'héréfie alors étoit assez ancienne pour que ses Sectateurs ne fussent plus liés par un même intérêt. Le premier zéle étoit évanoüi, & outre cela ce Cardinal n'attaquoit les Hérétiques qu'en qualité de rebelles & d'ennemis domestiques.

pour nous, & les rendit plus ſages que les Grecs & les Italiens; auſſi ne voulurent-ils jamais recevoir de trop grands ſecours de la France pour défendre leur liberté.

La ſituation des Etats de Charles-Quint n'étoit pas moins favorable à ſes deſſeins que celle de l'Europe entiere. Les anciens Sujets de la Maiſon d'Autriche étoient ſoumis & aguerris; les Eſpagnols auſſi fidéles s'enrichiſſoient des tréſors du nouveau Monde; les Pays-bas menaçoient également la France & l'Empire; & les troubles de l'Allemagne, que jamais Prince ne fut plus capable de tourner à ſon avantage, étoient un voile ſous lequel ſon ambition ſe cachoit. La Religion diverſement enviſagée lui ſervit tour à tour de prétexte pour mettre en feu ou pour appaiſer l'Empire, pour en diviſer les Princes ou pour les réunir.

L'avenement de Charles-Quint à l'Empire eſt l'époque du plus haut degré de Puiſſance où la Maiſon d'Autriche ſoit parvenuë. Elle ſe vit prête d'accabler l'Europe; mais ſans rien diminuer de la gloire qui eſt duë à Charles-Quint, qu'il me ſoit permis

de dire que s'il mît par sa politique la derniere main à cette élevation dont il ne devoit se servir que pour consommer les desseins de Maximilien & de Ferdinand, il ruina lui-même sa fortune, ou du moins ne sçut pas l'achever.

Pourquoi la Maison d'Autriche ne parvient pas à la Monarchie Universelle. Conduite de Charles-Quint.

Charles étoit plus politique que Guerrier. Son ambition trop vaste, & trop prompte à saisir tout ce que la fortune lui offroit de favorable de différens côtés, ne sçavoit point mettre un certain ordre dans le grand nombre d'affaires qu'il ménageoit à la fois, & qui se nuisoient les unes aux autres. Rien n'est plus surprenant que de voir ce Prince toûjours en voyage; si je ne me trompe, il devoit y avoir dans son caractére un fond d'inquiétude qui nuisit beaucoup à ses intérêts.

Ses Guerres furent trop coupées. Toutes les personnes qui ont lû l'Histoire Romaine avec quelque attention, sçavent que les Romains se comportoient bien différemment: les leurs étoient toûjours décisives, ils n'attaquoient leurs ennemis que les uns après les autres; & ne se contentoient jamais d'un demi succès qui

est ordinairement inutile au vainqueur.

Charles-Quint regarda l'asservissement de l'Empire comme le premier pas qui devoit le conduire à la Monarchie universelle. Cette erreur retarda ses progrès. La France devoit être constament son ennemie, puisqu'elle seule s'opposoit à ses desseins; & le Corps Germanique déja foible par lui-même, auroit ressenti le contrecoup de l'abaissement des François. Ce Prince plus habile à conclure des Traités qu'il sçavoit rendre nuls quand il le vouloit, qu'à conduire une Armée, ne fit en quelque sorte la Guerre que pour appuyer ses négotiations; & sa politique ne put jamais ensuite réussir parfaitement à ruiner des ennemis ausquels elle avoit laissé leurs forces, & une confiance sur-tout que les Romains eurent toûjours soin de détruire dans les vaincus.

Comme ce Prince avoit compris que son élevation à l'Empire avoit affermi sa grandeur, (c'est par-là en effet qu'il réunit en quelque sorte la Flandre à l'Espagne, & qu'il domina sur l'Italie, d'où il gouverna enfin

ses autres Etats) il se hâta d'assurer l'Empire à son frere en le faisant élire Roi des Romains. Cette précipitation fut peut-être dans la suite la principale cause du salut de l'Europe. Charles connut sa faute & voulut la réparer; mais plus il fit d'efforts pour engager son frere à abdiquer l'Empire, plus il affoiblit le lien qui devoit resserrer les deux branches de sa Maison, tandis que d'un autre côté leur Puissance ne les portoit déja que trop naturellement à avoir quelque jalousie, ou du moins à ne plus confondre leurs intérêts.

La puissance de Charles-Quint se divisa, l'Empire d'Allemagne respira sous un joug plus léger, & dès-lors la Maison d'Autriche auroit commencé à perdre la supériorité qu'elle avoit acquise dans l'Europe, si l'ambition & le fanatisme n'avoient allumé dans le sein de la France les Guerres civiles dont j'ai parlé dans la premiere Partie de cet Ouvrage.

Conduite de Philippe II.

Quelques éloges que les Espagnols ayent donnés à Philippe II. leur Monarchie cependant perdit beaucoup de son crédit sous le régne de ce Prince. Ses Etats dispersés ne se sou-

tinrent plus de même, & l'Espagne s'épuisoit pour conserver les heritages de la Maison de Bourgogne. Il n'y avoit plus en un mot ce ressort général, qui sous le régne de Charles-Quint, avoit donné le même mouvement à toute cette puissance.

La politique de son fils étoit profonde, mais oisive, si je puis parler ainsi; & l'on auroit dit qu'elle songeoit moins à profiter du trouble & de la division qu'elle souffloit dans toute l'Europe, qu'à l'occuper parce qu'elle la craignoit, ou qu'à se donner un spectacle cruel. L'ordre admirable que Philippe avoit établi dans ses Conseils, devoit attacher ses Ministres à leur devoir, & les forcer en quelque sorte à prendre toûjours le parti le plus sage; mais il étoit nécessairement suivi d'une lenteur quelquefois aussi dangereuse que l'imprudence même, & qui n'a souvent été utile à l'Espagne que par la faute de ses ennemis.

Philippe fut obligé de demander la paix à Henry IV. Il perdit Tunis & le Fort de la Goulette. Une partie des Pays-Bas secoüa le joug, & il craignit cette République naissante. Il

menaça inutilement l'Angleterre, & la conquête du Portugal, si on peut l'appeller ainsi, fut le seul avantage que la Monarchie Espagnole eut sous son régne.

On a remarqué dans la Maison d'Autriche la même ambition & le même desir de dominer que dans la République Romaine, mais la conduite de ces deux Puissances fut bien différente. Celle-ci regarda comme son point capital pour réussir la force de ses Armes; l'autre toûjours attachée à cette politique qui lui avoit préparé les mêmes conjonctures qui soumirent le Monde aux Romains, perdit en intrigues & en négotiations le tems qu'il falloit employer à combattre & à vaincre. Les Guerres civiles de France fournirent à Philippe II. mille moyens de la ruiner, & sa politique trop ambitieuse ne ruina que la Ligue. Il n'osa pas avoir le courage d'un Edoüard III. & d'un Henry V. Leur entreprise entre ses mains n'auroit point été téméraire, & il n'échoüa que parce qu'il fut aussi imprudent qu'eux. Si Philippe qui ne sçavoit pas vaincre, avoit pû du moins se résoudre

à satisfaire les prétentions de la Savoye, (a) de la Lorraine, & des Guises, il eût peut-être arraché la victoire à Henry IV. & commencé véritablement à régner sur la France qui auroit perdu ses forces.

VIII. La France reprend sa supériorité sur la Maison d'Autriche.

Dès que les François eurent reconnu leur légitime Maître, les circonstances qui avoient flaté inutilement l'ambition de la Maison d'Autriche s'évanoüirent, & bien loin de continuer à aspirer à la Monarchie universelle, ses deux branches que la prospérité avoit désunies, furent rapprochées par la crainte. Henry IV. pénétra les intérêts de la France, & dissipa les prestiges d'une ambition mal entenduë, qui avoit été si funeste à ses Prédécesseurs.

Ce nouvel Annibal médita la ruine de ses ennemis, il réveilla dans l'Euro-

(a) Je ne crois pas que Philippe II. voulût sérieusement donner la France à sa fille Isabelle; c'étoit ne rien faire en faveur de la Monarchie Espagnolle & laisser subsister son ennemi. Il est plus vraisemblable de penser qu'il ne cherchoit qu'à amuser ses Alliés, espérant toûjours de réunir la France à l'Espagne, après avoir vaincu le parti du Roi par la Ligue & la Ligue par le parti du Roi.

pe cette politique ſalutaire que la Puiſſance de Charles-Quint & de ſes Succeſſeurs en avoit bannie. Il ſe fit de nouveaux Alliés, il releva les eſpérances de l'Empire, & fit entrevoir à ſes Princes qu'on pouvoit forcer l'orgueil des Empereurs à plier ſous la Majeſté des Loix Germaniques. Henry vouloit rendre la liberté à l'Italie, qui ne pouvant plus douter de ſon eſclavage, l'auroit alors regardé comme ſon libérateur. Elle n'auroit point employé contre lui ſa politique dangereuſe, parce qu'il ne ſongeoit pas à la délivrer du joug Eſpagnol pour la faire paſſer ſous le ſien : ce Prince avoit compris que c'étoit être le Maître des Italiens que de leur rendre leur liberté.

L'Angleterre obéiſſoit à une Princeſſe habile, que de petites vuës particuliéres qui ſont la ruine de la Politique, ne pouvoient point diſtraire de ſes vrais intérêts. La France auroit trouvé des Alliés dans les Puiſſances voiſines de l'Empire. L'Allemagne elle-même étoit partagée par les différends nés au ſujet du Duché de Julliers, & le Prince Mathias qui s'étoit révolté contre l'Empereur Ro-

dolphe son frere, lui avoit déja enlevé plusieurs Provinces.

Le Cardinal de Richelieu qui avoit, pour ainsi dire, hérité du génie & des desseins de Henry le Grand, devint l'ame de toute l'Europe qu'il arma contre la Maison d'Autriche. Le Portugal eut ses Maîtres particuliers. La France lia la Suede à son sort. Le célébre Gustave-Adolphe consterna l'Empereur. La France fit trembler l'Espagne. En un mot la politique sçavante de Richelieu prépara le régne glorieux, pendant lequel la Maison de Bourbon acquit dans l'Europe la Puissance qu'y avoit eu la Maison d'Autriche.

L'Europe trompée par la Politique Françoise ouvrit les yeux sur sa situation, & s'apperçut enfin qu'en ruinant la grandeur de la Maison d'Autriche, elle avoit imprudemment travaillé à augmenter trop considérablement la Puissance des François. Elle embrassa les intérêts de ses premiers ennemis pour établir un équilibre qui devoit faire sa sureté; mais, chose unique dans l'Histoire, & qui manque à la gloire de la République Romaine! la France,

ne vit point étouffer les commencemens de sa prospérité par tant de Ligues formidables.

Tout le monde connoît les Conquêtes que Louis XIV. a faites sur la Maison d'Autriche. L'Espagne même passe à son Petit-Fils, & quoique ce Prince fut appellé à cette Couronne par les droits de sa naissance, la France a eu la gloire de la conquerir. Une Guerre de deux ans lui a suffi depuis pour placer sur le Trône des deux Siciles un Prince de son Sang : projet autrefois si souvent & si long-tems tenté sans succès. Puissent ces Princes toûjours unis ne jamais oublier les conseils du Monarque dont le courage & la sagesse ont solidement établi leur fortune, & juger du prix de leur union par la jalousie avec laquelle l'Europe la voit.

Le détail dans lequel je suis entré sur les affaires de l'Europe depuis le régne de Charles VIII. paroîtroit peut-être trop long, si je n'avois voulu que faire connoître la différence des obstacles extérieurs qui s'opposerent à la fortune des Romains & des François ; mais outre qu'il tou-

che à la partie la plus intéressante de notre Histoire, il forme la preuve la plus glorieuse du courage de la Nation Françoise, & des ressources qu'elle porte en elle-même. L'on joüit d'un spectacle bien singulier, quand après la peinture que j'ai faite de la Puissance de la Maison d'Autriche & des désordres de nos Guerres civiles, on voit que François I. & que son fils ont non-seulement conservé leurs Etats, mais qu'ils ont même fait des (a) conquêtes; & que la France sort à peine de ses ruines sous Henry le Grand, qu'elle humilie ses voisins, & conclut ce célébre Traité de Vervin qui fut le signal de l'abaissement de la Monarchie Espagnolle.

Indépendemment de la supériorité

(a) Le fameux Traité de Cateau Cambresi en est une preuve bien évidente. Henry II. ne se vit point forcé par le mauvais état de ses affaires à conclure une Paix aussi singuliere. Ce fut contre l'avis de ses Ministres & de ses Généraux, & dans le tems que son Ennemi commençoit à être moins dangereux, qu'il voulut perdre par un Traité ce que les Armes Espagnolles n'auroient pû lui enlever après trente années de succès & de prosperité.

que la République Romaine acquit sur ses ennemis en humiliant Carthage, & de celle au contraire que les ennemis de la France ont euë sur elle ; que l'on compare Maximilien, Ferdinand, Charles-Quint enfin, & Philippe II. avec un Philippe de Macedoine, un Antiochus, & un Persée. La foiblesse de ces Princes établit la grandeur des Romains. L'un par sa mauvaise politique mit ses Etats & la Grece sur le penchant du précipice, & sa timidité les y précipita. L'autre toûjours irrésolu dans ses desseins, étoit incapable de se soutenir contre un revers ; & sa plus grande gloire, selon l'expression de Florus, fut d'avoir été vaincu par les Romains. Le dernier enfin téméraire & lâche tout à la fois, ne vit que sa ruine dès que l'approche du danger eût dissipé son orgueil, & il oublia qu'il étoit Roi avant que d'être vaincu.

IX. Il étoit plus aisé de faire des conquêtes chez les Anciens que chez les Modernes.

Peut être seroit-il inutile après cela de faire remarquer que les Modernes connoissent beaucoup mieux que les Anciens l'art de fermer l'entrée d'un Etat à des ennemis. Les Fron-

tieres autrefois n'étoient point (a) fortifiées ; presque toutes les affaires étoient décisives ; & une bataille ouvroit souvent tout un Empire au Vainqueur. Carthage fut aux abois dès que Scipion descendit en Afrique. Un seul revers chassa Antiochus de l'Asie mineure. Toute l'Antiquité offre le même spectacle. Quelque légere connoissance au contraire que l'on ait des Puissances qui partagent l'Europe, l'on se convaincra aisément qu'il est impossible aujourd'hui de faire les mêmes progrès.

Les Barbares après avoir conquis les Provinces de l'Empire, n'essuyerent encore tant de révolutions dans leur fortune, que parce qu'ils se virent obligés de détruire les murailles des Villes qu'ils avoient prises. L'ignorance qui les forçoit de s'assurer ainsi de la soumission des vaincus, les exposoit à passer sous le joug du premier ennemi qui remporteroit sur eux un avantage complet. Leurs

(a) Machiavel dans ses discours politiques sur Tite-Live ; approuve la méthode des Anciens, & blâme celle des Modernes. On trouvera cette opinion refutée dans les Mémoires de Montecuculi.

Descendans acquirent peu à peu des lumieres; mais le Gouvernement des Fiefs qui s'étendit presque dans toute l'Europe, les jetta dans un excès opposé. Les Villes, les Bourgs, les Villages, les Châteaux de la Noblesse furent autant de Forteresses, & jamais un Royaume ne fut plus foible. Depuis que ce second abus a été corrigé, & qu'un Etat s'est contenté de fortifier ses Frontieres, il peut lasser la fortune de ses ennemis. Une premiere victoire n'est plus une victoire décisive, quelquefois le Vainqueur n'a pour tout fruit que le Champ de bataille, & une Armée défaite vient se rallier sous une Place qui lui sert de retraite. Une Nation aujourd'hui ne se sent point accabler subitement, elle voit arriver ses malheurs pas à pas, elle a le tems de s'examiner elle-même, & de trouver des ressources dans la politique.

X. Le Gouvernement Monarchique est plus propre que tout autre à faire des conquêtes.

C'est la différence des conjonctures dont j'ai parlé, qui a contribué plus que tout le reste à retenir la France dans les bornes d'une domination si resserrée, en comparaison de celle de la République Romaine;

On ne peut en accuser la nature de son Gouvernement. Les Assiriens, les Medes, les Perses, les Macedoniens, les Huns, les François, les Arabes, c'est-à-dire, tous les Peuples qui ont établi de grands Empires, ont fait leurs conquêtes sous la Monarchie. Il résulte de là comme de plusieurs expériences uniformes, une démonstration en faveur de ce Gouvernement, tandis que de tant de Peuples libres qui ont eû la même ambition, les Romains seuls ont acquis la même gloire.

Le Gouvernement Républicain est en effet moins propre à faire des Conquêtes que le Monarchique; & il ne faut point d'autre preuve de cette vérité que ce que j'ai dit des Romains. Quoique tout concourût à leur agrandissement, ils trouvoient dans leurs Loix mêmes mille obstables à leur fortune; quoiqu'entourés de Peuples vaincus, ils demeurerent long-tems dans leur premiere foiblesse, & leur ruine fut enfin l'ouvrage de leur grandeur. Un Etat dont les conquêtes précipiteront la chute, ne sera point par sa nature propre à s'agrandir: aussi les Ro-

mains auroient-ils éprouvé le sort des Républiques de la Grece, si des circonstances différentes, des Loix, des mœurs, & des usages particuliers, ne les avoient aidés à vaincre les difficultés que leur opposoient les principes de leur Gouvernement.

Une République, dit un Politique profond, *ne doit rien hazarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune; le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son Etat.* De ce principe qui est prouvé par la suite de toutes les Histoires, & puisé dans toutes les Loix mêmes des plus grands Législateurs; il faut tirer deux conséquences qui répandront un grand jour sur cette matiere. La premiere, que plus un Etat libre est sagement affermi, moins il doit avoir d'institutions qui le rendent capable de faire des conquêtes; la seconde, que si des causes particuliéres ne le soutiennent pas, il marche continuellement à sa ruine; car toute société qui ne songe pas continuellement à s'agrandir, déchoit nécessairement peu à peu.

Je sçai qu'une République Militaire, espéce de Gouvernement im-

praticable dans le second âge de la société, n'éprouve point les vicissitudes d'un Etat Monarchique, qui passant tour à tour d'un régne belliqueux à un régne pacifique, suspend lui-même ses succès, & ne connoît point cette continuité de triomphes que nous présente l'Histoire de la République Romaine. Rien n'est plus vrai, mais il faut convenir aussi qu'un Prince exécute quelquefois lui seul ce qui demanderoit plusieurs siécles dans une République. On le verra sensiblement, si l'on réfléchit sur la nécessité fâcheuse où est un Etat libre de ne pas continuer les mêmes Citoyens dans les Magistratures & dans le Commandement des Armées, & si l'on compare les (a) lenteurs, les oppositions, & tous les obstacles

(a) *Ab Tribunis plebis delectus impediti sunt & post tempus ad bella ierunt : ante tempus, comitiorum causa, revocati sunt : in ipso conatu rerum circumegit se annus : Collega nunc temeritas, nunc pravitas, impedimento aut damno fuit : male gestis rebus alterius successum est : tyronem aut mala disciplina institutum exercitum acceperunt. At Hercule Reges non liberi solum impedimentis omnibus, sed Domini rerum temporumque, trahunt Consiliis cuncta non sequuntur.* T. L. l. 9.

qui renaissent sans cesse dans un Gouvernement Républicain, à l'autorité par laquelle un Prince unit son Peuple à ses desseins, & se rend le maître des tems & des circonstances.

C'est pour avoir ces avantages, que les Romains sacrifierent en quelque sorte leur liberté à leur ambition, & souffrirent un Dictateur dont l'autorité suprême leur offroit une foible image de la Royauté. Aussi Tite-Live malgré les préjugés qu'il avoit pour sa Nation, & sa haine contre la Monarchie, convient-il que ce Gouvernement est plus propre que tout autre à faire des conquêtes.

La défaite des Rois de Macedoine assura la grandeur des Romains; de la Grece ils dominerent sur l'Asie, leur Puissance fut dèslors comme une masse énorme dont le poids écrasoit tout, & leurs ennemis volerent eux-mêmes au-devant du joug. Après la défaite d'Antiochus l'habitude d'obéir à la République Romaine, fit disparoître la honte qu'il y avoit à être son esclave. Toutes les grandes Puissances étoient subjuguées, & il ne pouvoit plus y avoir qu'un Mithridate qui voulût conserver sa liberté.

Dans le tems que la République Romaine marchoit à grands pas vers sa ruine, & que la contradiction qui régnoit entre ses mœurs & ses Loix, lui avoit ôté une des principales causes de sa supériorité, & devoit même l'exposer aux dangers extrêmes que court un Peuple mal gouverné, elle ne discontinue point d'avoir des succès. Ses Généraux étendirent encore sa domination pendant qu'elle étoit elle-même déchirée par des Guerres civiles.

XI. Pourquoi la République Romaine ne discontinuë point de faire des conquêtes après la ruine de son Gouvernement.

Il est important de le remarquer; des causes particulières succederent alors aux causes générales. La ruine du Gouvernement donna aux Citoyens une ambition qui en quelque sorte tint lieu de Loix, & qui suffit en effet pour soumettre des ennemis considerables.

La Guerre civile ressemble à ces maladies qui sont quelquefois plus dangereuses dans un tempérament robuste que dans un tempérament foible. Elle ne pouvoit pas avoir des suites aussi funestes dans la République Romaine que dans d'autres Etats. Les Romains n'avilirent jamais la Majesté de leur République chez les

Etrangers : trahir sa Patrie, favoriser ses ennemis, ou les y appeller, étoit pour eux le comble du crime. Ils n'avoient point les Loix des Fiefs pour se familiariser comme les Modernes, avec les trahisons. La République tiroit même cet avantage de la décadence de son Gouvernement, qu'un Citoyen qui vouloit usurper la Puissance Souveraine, ne trouvant ni dans le Sénat ni dans le corps du Peuple une autorité ou des forces capables de lui resister, il ne se voyoit point forcé à violer toutes les Loix, & à s'allier avec les Etrangers pour s'assurer du succès.

Soit qu'un Citoyen Romain aimât sa Patrie, soit qu'il voulût y dominer, il devoit faire des conquêtes. Voilà pourquoi Crassus entreprit de porter la Guerre contre les Parthes, & César de conquerir les Gaules, sans le consentement du Sénat. Les talens qui font les grands Capitaines étoient toujours les plus estimés ; les Romains conservoient leur ancien génie ; il falloit flater leurs préjugés, & un homme qui auroit voulu les asservir sans avoir mérité un triomphe, se seroit rendu odieux. D'un autre

côté il auroit été témeraire de vouloir établir sa fortune au milieu de Rome. Malgré sa foiblesse la République y étoit encore assez puissante pour opprimer l'ambition d'un Citoyen qui n'auroit pas gagné auparavant l'amitié des Légions, & amassé dans les Provinces l'argent nécessaire pour corrompre la Noblesse & le Peuple.

Il ne faut que jetter les yeux sur la conduite des Romains qui se distinguerent le plus dans ces tems malheureux, & l'on sera convaincu de ces vérités. Les Gracques périrent malgré la faveur du Peuple & leur habileté dans la politique. Auguste lui-même auroit échoüé, s'il ne se fût d'abord reconcilié avec Antoine qui vainquit les Conjurés ; & si Agrippa ne l'eût fait ensuite triompher à Actium.

Dès que Sylla s'apperçoit que le parti de Cinna acquiert des forces supérieures aux siennes, il se met en état d'écraser ses ennemis, en faisant revivre la commission que la République lui avoit donnée de porter la Guerre contre Mithridate. Il n'a point recours aux intrigues, il ne

compte ni sur ses amis, ni sur les ennemis de Marius, il méprise le Sénat & le Peuple, il espére tout des Légions, & il va s'essayer dans la Grece à vaincre Cinna & sa Patrie.

Le dessein qu'avoit médité Catilina, devoit nécessairement échoüer, ou son succès ne pouvoit pas être durable. Que d'obstacles presque insurmontables ne se présentoit-il pas dans l'exécution de ce projet? Il falloit avoir à la fois un génie aussi vaste, un courage aussi intrépide, & un cœur enfin aussi accoutumé au crime que Catilina pour l'enfanter. Les conjurations dépendent de tant de ressorts différens, qu'il est rare qu'ils concourent tous également au succès. Un secret inviolable doit en être l'ame, mais pour leur donner les forces qui leur sont nécessaires, il faut en même-tems confier ce secret à une foule de Citoyens que la crainte, l'espérance, l'indiscrétion, la haine, la jalousie, ou quelqu'autre passion, peut obliger à trahir ses sermens.

Sans entrer dans le détail des difficultés infinies qu'un Chef de conjuration devoit vaincre, & que Sylla

ni César n'éprouverent point, parce qu'il est plus aisé de corrompre & de faire agir des Soldats que des Citoyens ; Catilina pouvoit-il se flater après avoir réussi, de retirer de la ruine de Rome tout le fruit qu'il en attendoit ? Un Citoyen qui auroit aspiré par la voye des armes à la même autorité, auroit pu l'accabler encore plus facilement que la République elle-même ne le fit.

César remplit Rome de ses intrigues dans un âge où les plus grands hommes ne sont guéres recommandables. Sylla avoit découvert en lui le génie de plusieurs Marius. Eguillonné par une ambition qui se développoit par les circonstances, mais qui avoit toûjours été extrême, il jetta par sa politique les fondemens d'une fortune qu'il songeoit dès-lors à affermir un jour par les armes. Les Cabales, les Partis, les Conjurations qu'il fomentoit avec tant d'adresse, n'en étoient que les préparatifs.

En approuvant, disent les Historiens, les honneurs & la puissance extraordinaire qu'on accordoit à Pompée, il ne vouloit qu'accoutumer le Peuple à se faire une idole, & le

si

forcer de lui faire un jour les mêmes faveurs. Il achete l'amitié du Peuple. Tout jusqu'à ses foiblesses devient utile à sa fortune. Il divise le Sénat, & se fait craindre de tous ceux dont il lui est impossible de se faire aimer. Il répand sur ses Collegues un ridicule qui releve ses entreprises. S'il faut faire du bien il n'en partage la gloire avec personne ; mais quand il faut faire du mal, il s'associe mille Collegues imbéciles qui le soulagent d'une partie de la haine de ses ennemis, & qui font en sa faveur, si je puis m'exprimer ainsi, une diversion dans l'esprit des Romains.

Si César cependant n'eut pas achevé d'assujettir la République en conquerant les Gaules, son ambition perdoit le fruit de toutes ses intrigues, & il n'auroit pas même joüi d'une puissance égale à celle de Pompée.

Malgré ses disgraces domestiques, la République Romaine étoit toûjours d'autant plus propre à faire de nouvelles conquêtes, que les Provinces s'accoutumoient à sa domination. La discipline Militaire conser-

va encore sa premiere vigueur après que les Loix civiles eurent perdu leur force. La puissance des Proconsuls qui menaçoit la liberté de Rome, n'étoit pas moins redoutable aux Etrangers, & il résultoit même de la ruine du Gouvernement de nouveaux motifs qui devoient exciter les talens, & produire de grands Capitaines, tandis qu'il ne restoit plus que des ennemis moins difficiles à vaincre.

Autrefois les Citoyens avoient été animés par les honneurs du triomphe & l'éclat des Magistratures. Ils avoient toûjours ces deux motifs; mais l'espérance de s'élever par leurs conquêtes comme par dégrés jusqu'à se rendre maîtres de toute la République, fut encore plus capable de porter aux grandes choses: & si elle étouffoit les vertus qui font l'honnête homme, elle produisoit les qualités qui font les Grands Capitaines.

Sylla est remué aussi vivement par l'ambition & par la vengeance, que Scipion l'Africain l'avoit été par son devoir & par la gloire. Il profite de tous les avantages, il ne perd aucun moment, il oublie ses plaisirs, il

ſuit Mithridate, il l'obſerve, il eſt heureux, il égale en réputation les plus Grands Capitaines. Son génie échauffé par le deſir de la vengeance ſurmonte les difficultés que lui oppoſe un ſecond Annibal, & il ne brule pas moins de retourner à Rome pour y venger ſes amis, que Scipion l'avoit ſouhaité pour y montrer dans un triomphe le vainqueur d'Annibal & de Carthage.

XII. De la Guerre de Mithridate.

Quand il ſeroit vrai, ſelon la remarque de Florus, que les différends des principaux Citoyens de la République laiſſaſſent ſans deffenſe & ouvriſſent un champ libre à l'ambition de ſes ennemis; les Provinces n'auroient point oſé concevoir le projet de recouvrer leur liberté. Rome n'eut plus d'ennemi conſidérable que Mithridate; & ſoit que ce Prince fut arrêté par un reſte de ces préjugés qu'avoit fait naître la grandeur Romaine, ſoit que ſon courage l'eut aveuglé ſur ſes intérêts, ce ne fut que par déſeſpoir qu'il conçut à la fin un projet que ſa ſageſſe devoit lui inſpirer quand les Samnites & leurs Alliés l'appellerent à leur ſecours.

Ce Grand Homme qui concevoit

dans sa colére les plus vastes desseins, & dont les espérances & les ressources étoient toûjours plus grandes que ses malheurs, ne put vaincre la République Romaine, parce qu'elle n'étoit foible qu'en Italie, & qu'il ne l'attaquoit que dans ses Provinces. Il combattit pendant quarante ans. Sylla le chassa de la Grece & le repoussa dans le Pont. Lucullus vengea Cotta, chassa Mithridate une seconde fois de ses conquêtes, le vainquit dans ses Etats, le poursuivit chez Tigrane, & défit son Protecteur. Mithridate étoit sur le bord de l'abime, Pompée l'y poussa, & la Republique Romaine n'eut plus d'ennemi étranger.

XIII. Ruine de l'Empire Romain.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit des vices intérieurs du Gouvernement des Romains après que la République eut cédé ses droits à Auguste & à ses Successeurs, on sera plus surpris de la durée de l'Empire, que curieux d'apprendre les autres causes de sa ruine.

Rome, ainsi que nous l'apprennent tous les Historiens, reprit toute sa grandeur sous le régne d'Auguste. Ce Prince pacifia l'Espagne & les Gaules, & soumit la Pannonie & l'Illirie. Il

dompta l'inquiétude des Peuples des Alpes, força les Daces à ne plus faire d'incursions sur les Terres de l'Empire, & il porta ses armes jusqu'à l'Elbe. Toute la Terre respecta la Puissance Romaine; les Parthes oublierent leur haine, & les Indiens & les Scythes, Peuple dont le nom étoit à peine connu dans Rome, y vinrent demander l'amitié d'Auguste.

Pendant quelque tems l'Empire n'eut point d'ennemi considérable, & il profita de la terreur que la République avoit inspirée aux Peuples, & de la réputation de sagesse & de désintéressement que lui avoit acquis la modération (a) d'Auguste. Les Armes de l'Empire eurent encore quelquefois de grands succès qui furent interrompus par des revers; mais enfin ce ne furent plus les seuls habitans de la Ger-

(a) *Nec ulli genti sine justis & necessariis causis bellum intulit* (Augustus) *tantumque abfuit à cupiditate quoquomodo imperium vel bellicam gloriam augendi, ut quorumdam Barbarorum principes in æde Martis Ultoris jurare coëgerit, mansuros se in fide ac pace quam peterent : à quibusdam vero novum genus Obsidum fœminas exigere tentaverit : quod negligere marium pignora sentiebat.* Suet. in vit. Oct. Aug.

manie qui le menacerent. Sans qu'on puisse en découvrir la cause, il se fit une révolution parmi tous les Peuples du Nord : la terre sembla y enfanter des hommes. Soit que ces Barbares eussent appris qu'il y avoit dans le Midi des terres plus fertiles, & un Ciel moins sauvage ; soit que cet esprit inquiet & martial qui dans tous les tems avoit transporté leurs Colonies sur les terres les plus éloignées, eût fait des progrès, & fût devenu l'esprit dominant & général des Nations ; tous les jours de nouveaux Peuples fondirent sur le Danube & sur le Rhin.

On sçait quelle crainte le nom des Gaulois inspiroit à ces Romains qui repousserent Pyrrhus, & qui vainquirent Annibal, en un mot à ces Romains qui devoient vaincre l'Univers. Tous les Peuples du Nord avoient alors le même courage que les anciens Gaulois, & les Armées de l'Empire n'étoient remplies que de vagabonds & de brigands.

Les Barbares n'étoient pas courageux : il étoient téméraires comme les Gaulois. Quoique la témérité devienne à la fin aussi funeste à un Peu-

ple que la lâcheté même, elle le fait d'abord paroître avec éclat. Ce fut cette qualité qui rendit les Gaulois si redoutables à la République Romaine. Ce fut elle aussi qui causa leur ruine; mais elle ne pouvoit pas avoir une suite si dangereuse pour les Peuples du Nord dont la multitude réparoit aisément toutes les pertes. Ils tenoient continuellement les Romains en échec; sans leur permettre comme les anciens Gaulois de prendre aucun repos, & de se rétablir après les maux que même leur auroit causé la victoire.

L'Empire sentit sa foiblesse dès qu'il voulut repousser les Barbares. Ces Peuples en auroient certainement triomphé plûtôt, s'ils avoient pû n'être téméraires qu'un jour de combat, ou si se proposant dans la victoire un autre but que le pillage des Provinces ils avoient pû s'établir avec prudence sur leurs conquêtes.

L'Empire Romain avoit des ennemis trop redoutables, & son Gouvernement étoit trop vicieux pour qu'il soit besoin de chercher encore d'autres causes de sa ruine dans la politique ou dans les qualités person-

nelles des Empereurs. Si l'on en excepte quelques-uns dont la sagesse & le courage donnerent à l'Empire une prospérité passagere, les autres fuyoient leurs Armées pour se livrer tout entiers aux plaisirs. Tantôt ils n'opposoient que des Traités aux armes des Barbares, & se pressoient d'acheter une paix que leurs ennemis à leur tour se hâtoient de violer pour la vendre une seconde fois. Tantôt ils recevoient les Barbares dans leurs Provinces comme Alliés ou comme Auxiliaires, & leur payoient des tributs. Les Barbares furent élevés aux premieres Charges de l'Empire & de la Milice; on leur apprit à plier une bravoure indomtable aux Loix de la discipline : on leur enseigna l'art de la Guerre, & ils devinrent invincibles.

Le régne de Constantin causa une révolution trop considérable dans l'Empire, pour devoir être confondu avec celui des autres Empereurs. Quelque important qu'il soit de bien connoître le caractére de ce Prince, il n'y en a gueres cependant de moins connu. Il rassembloit en lui des qualités bien opposées sur lesquelles on

Régne de Constantin.

ne s'est point donné la peine de peindre son caractére. On a trié, si je puis parler ainsi, ses vertus & ses vices, on les a séparés, & nous ne le connoissons guéres aujourd'hui que par les éloges que la reconnoissance arracha aux premiers Auteurs Ecclésiastiques.

Constantin dut une partie de ses vertus à son ambition, & à une inquiétude naturelle qui le faisoit toûjours agir, mais souvent sans fruit. Brave à la tête de ses Armées, foible dans sa Cour; sçavant Capitaine, Empereur médiocre; habile à prévoir & à prévenir les desseins de ses ennemis, crédule au milieu de ses Ministres dont il étoit le joüet, il rendit l'Empire heureux au dehors & malheureux au dedans. Le sang le plus cher ne couta pas toujours beaucoup à ce Prince, & ses ennemis lui ont reproché d'avoir quelquefois abusé de la victoire. Attentif aux affaires de l'Empire, & toûjours occupé de grands projets, son génie alloit s'attiédir dans les plus pétits détails. Généreux, libéral, & populaire par principe de Religion, il fut dur, avare, & altier

quand il étoit livré à ſon temperament.

Conſtantin augmenta les Armées de dix Légions, & fit conſtruire quelques Forts ſur les Frontieres pour arrêter les courſes des Barbares; mais il ruina entiérement la diſcipline Militaire. Il eſt vrai que depuis longtems le Soldat étoit inſolent, inquiet, & pillard; mais comme on le tenoit toûjours ſur les Frontieres en préſence de l'ennemi, & qu'il étoit toûjours à la veille d'en venir aux mains, le danger entretenoit ſon courage. L'appareil d'un camp nourriſſoit ſon eſprit d'idées martiales; le ſouvenir de l'ancienne valeur Romaine étoit encore ſoutenu par une eſpéce de tradition; & la crainte continuelle où l'on étoit de quelque ſurpriſe de la part des Barbares, écartoit la moleſſe & l'oiſiveté. Conſtantin fit diſparoître ces foibles reſtes de l'ancien génie Romain en retirant ſes Légions des Frontiéres, pour les mettre en garniſon dans les Villes & dans le cœur des Provinces. Le Soldat y fut mauvais Citoyen, & quand on voulut le faire repaſſer ſur les Frontiéres, il étoit efféminé. Les Romains n'eu-

rent plus sur leurs ennemis l'avantage de la discipline qu'ils avoient eu jusqu'alors, & qui dès leur naissance avoit été la principale cause de leurs triomphes.

Quel que fut le motif qui portât Constantin à bâtir une nouvelle Ville, & à y transporter son Siége, il est certain qu'il avança par-là la chute de l'Empire. Constantinople devint la rivale de Rome, ou plûtôt l'Italie tomba dans le dernier abaissement, & la misere y régna au milieu des Palais & des Maisons de plaisance. L'Egypte ne fut plus le grenier & le magasin de l'Italie. Toutes les richesses, tous les priviléges passerent en Orient. Les Peuples y porterent les tributs & leur commerce, enfin l'Occident qui supportoit tout le poids des Barbares & qui avoit besoin de prendre de nouvelles forces, s'affoiblissoit de jour en jour par la puissance qu'acqueroit l'Orient.

En divisant l'Empire d'une maniére plus marquée qu'aucun de ses Prédécesseurs, Constantin y fit naître des intérêts différens. La jalousie mutuelle que ce partage devoit nécessairement inspirer, rompit le seul lien

qui auroit pû tenir unies les deux parties de l'Empire, & il y eut des Guerres fréquentes entre l'Occident & l'Orient. Ces deux Puissances, contre toutes les lumieres les plus claires de la raison, s'accoutumerent à croire qu'elles n'avoient rien de commun dans leur sort. Non-seulement les Empereurs de Constantinople, dans la crainte d'irriter les Barbares, n'oserent jamais donner aucun secours à l'Occident, mais ils lui susciterent même quelquefois des Ennemis, & donnerent une partie de leurs richesses aux Vandales, aux Goths, &c. pour acquérir le droit de consumer l'autre dans les plaisirs, tandis que ces Peuples porteroient leurs Armes jusques dans l'Italie.

XIV. Foiblesse de l'Empire d'Orient.

L'Empire Romain succomba, & les Grecs se virent pressés de tous côtés par les Barbares. En avançant la ruine de Rome, Constantin avoit aussi préparé celle de Constantinople. La Politique de l'équilibre qui regne aujourd'hui en Europe, doit assés faire connoître que l'Empire d'Occident ne put être détruit sans que l'Empire d'Orient n'en sentît le contre-coup. Celui-ci portoit dans son

ſein les principes d'une ruine certaine ; Conſtantin y avoit tranſporté tous les vices de l'ancien Gouvernement.

Ce reſte du génie Romain qui s'enflammoit encore quelquefois à la vûë & au nom du Capitole, fut abſolument éteint, & les Romains qui ſe réfugierent à Conſtantinople, prirent le génie des Grecs.. Cette Nation amie du menſonge & de la fourberie, lâche, inquiete, volage, perfide dans tous ſes projets, abandonnée à la moleſſe, & pleine d'un fol orgueil qui la rendoit encore plus mépriſable que tous ſes autres vices, fut en proye aux plus funeſtes révolutions. Le Trône devint le prix des plus grands crimes. Le Chriſtianiſme ne put donner aucune vertu aux Grecs ; une Religion qui n'inſpire que l'obéïſſance & la charité devint entre leurs mains un flambeau de diſcorde.

Il ne faut point douter que l'Empire d'Orient n'eût ſuccombé auſſi promtement que l'Empire Romain, ſi le Nord ne ſe fût enfin épuiſé, ou ſi les Barbares mis à l'aiſe, ſi l'on peut parler ainſi, dans les Provinces qu'ils avoient conquiſes, n'euſ-

ſent pris une ſituation plus tranquille, ou plûtôt n'euſſent tourné leurs Armes les uns contre les autres.

Si dans la ſuite les Empereurs Grecs avoient ſçû ſe faire une politique conforme à l'Etat miſérable de leurs affaires ; s'ils avoient pû dépoüiller cet orgueil que Conſtantin avoit laiſſé à ſes Succeſſeurs comme aux Héritiers de la grandeur Romaine, & renoncer aux idées ridicules d'une Monarchie univerſelle (*a*), quand il ne s'agiſſoit que de n'être pas détruit & de raffermir un Trône ébranlé juſques dans ſes fondemens, ils auroient peut-être profité du zele indiſcret qui arma tout l'Occident pour la délivrance des ſaints lieux. Mais mauvais Politiques & indignes de commander, ils conſentirent à leur perte pour perdre avec eux ceux qui pouvoient les ſauver.

Nos Chroniques ſont pleines de leurs perfidies à l'égard des Croiſés.

(*a*) Les Empereurs Grecs crurent toujours avoir quelque droit ſur les autres Souverains, & ils ne firent tant d'infidélités aux Croiſés que parce que ceux-ci refuſerent de leur rendre hommage pour les Terres qu'ils ſe préparoient à conquérir ſur les Infideles.

Il n'en falloit pas tant pour irriter les Occidentaux, Soldats toujours prêts à combattre, & qui dans la haine envenimée qu'inspiroit alors la différence des Religions, crurent qu'ils gagneroient en passant les indulgences (a) qui les attendoient dans la Palestine, s'ils s'emparoient de Constantinople pour y établir le Rit des Latins. Les Empereurs Grecs rentrerent dans leur Capitale, mais sans rien perdre de leur foiblesse. Les Infideles firent de nouveaux progrès; les Empereurs mandierent inutilement des secours dans toute l'Europe, & Constantinople succomba enfin sous les Armes de Mahomet II.

XV. Durée de la Monarchie Françoise.

Plus on méditera sur la chute de l'Empire Romain, & des autres grandes Monarchies qui la précéderent,

(a) La Religion entra pour beaucoup dans l'entreprise des Croisés sur l'Empire. Voyez les Lettres que Baudoin Comte de Flandres & Empereur adresse, l'une à tous les Chrétiens, l'autre au Pape. *Manus Domini hac operatur*, dit-il, dans la premiere. Mais il prend un ton plus amphatique dans la seconde. *Amantissime Pater, vocate cœtum, congregate populum, condunate senes & sugentes ubera, sanctificate diem acceptabilem Domino, diem stabiliendæ unitatis & pacis.*

plus on sera tenté de prédire une éternelle durée à la Monarchie Françoise. Les Assyriens, les Medes, les Perses, les Macédoniens, & les Romains ont successivement vu détruire les grands Empires qu'ils avoient conquis. Quoiqu'au premier coup d'œil il n'y ait peut-être point d'évenemens plus propres à faire trembler sur le sort des Puissances les plus considérables, on n'en peut point dans le fond tirer une preuve contre ce que j'avance. A travers même les progrès de tous ces Peuples différens, on découvre la foiblesse de leur Gouvernement. Il est certain qu'ils porterent toujours en eux-mêmes le principe prochain de leur ruine, & malgré la longue durée & la vaste étenduë de leur domination, ils demeurerent dans une enfance perpétuelle.

Les Medes étoient incapables de deffendre contre un Ennemi habile & puissant, l'Empire qu'ils avoient conquis sur un Peuple lâche, efféminé, & dont ils avoient pris tous les vices. La gloire des Perses fut l'ouvrage personnel de Cyrus, la fin du regne de ce Prince, fut la fin de leur grandeur. Cette vaste Monarchie

craignit toujours la Grece. Après avoir inutilement tenté de l'accabler par les Armes, elle eut recours à la politique pour la diviser, & retarder une union qui auroit fait sa perte. La seule Ville de Sparte fit sentir aux Successeurs de Cyrus toute leur foiblesse, & il n'étoit pas besoin d'un (a) Alexandre pour subjuguer la Perse. Les Guerres épouventables qui démembrerent l'Empire que ce Héros avoit conquis, & qui furent, pour me servir de ses termes, les jeux funebres dont on honora ses funérailles, prouvent que les Macédoniens tiroient toute leur force de la capacité seule d'Alexandre. En effet lorsque les Romains firent la Guerre à ses Successeurs, ils ne trouverent pas des

(a) Je ne sçai pourquoi l'on a traité de téméraire l'entreprise d'Alexandre. En méditant la même Conquête, Philippe n'a-t-il pas justifié son fils contre un pareil reproche? Agésilas fit trembler Artaxercès, & si les Grecs n'avoient pas fait une diversion en faveur des Perses, il est assés vraisemblable qu'il auroit enlevé à Alexandre la gloire de détruire la Monarchie de Perse. Personne n'a accusé Agésilas de témérité, quoique sa conduite fût moins sage que celle d'Alexandre: pourquoi en accuser ce Prince?

Ennemis plus redoutables que n'étoient les Xercès & les Darius.

Pour la chute de l'Empire Romain, elle n'offre rien aussi qui doive effrayer une Puissance telle que la Monarchie Françoise. J'ai déja assés parlé des vices de l'Empire ; mais quand il auroit été sagement gouverné, il n'auroit point pû se promettre une durée éternelle ; il ne connoissoit point ses Ennemis. Il s'en falloit bien que les Romains fussent parvenus à une connoissance aussi exacte de la Terre, que les Peuples modernes. Tout ce qui n'étoit pas sous leur domination, leur étoit inconnu, & ils négligerent de s'instruire des forces & de la situation des Peuples qui devoient être leurs Vainqueurs. Aujourd'hui le commerce a transporté les Européens dans toutes les parties du Monde ; ils connoissent tous les Pays ; & de quelque part que l'Europe jette les yeux, elle ne voit rien qui la menace d'une révolution semblable à celle qu'éprouva l'Empire, & elle n'a point à craindre d'Ennemi Etranger.

Outre qu'on ne trouve dans le Gouvernement de la France aucun

des vices qui causerent la ruine des Empires dont je viens de parler, j'ai déja fait voir qu'il est impossible qu'il puisse se corrompre & tomber dans quelque (*a*) excès. Mais pour mieux prouver l'éternelle durée que nous devons nous promettre, je pourrois parler de cette politique moderne qui lie tous les Etats de l'Europe : elle les intéresse tous également à leur salut mutuel, & communique à chacun les forces de tous les autres ; mais la France peut se passer aisément de ce secours, puisqu'avant même que d'être parvenuë au point de grandeur & de sagesse où nous la voyons, elle a triomphé plusieurs fois des forces assemblées de l'Europe.

Je pourrois aussi comparer le Gouvernement de nos Voisins avec le nôtre, compter par un calcul exact leurs dégrés differens de bonté, & faire voir combien leur Police offre de voyes à notre politique pour les

(*a*) Voyez le Livre III. Art. IV. *le Gouvernement des François ne peut point dégénérer en Despotisme.* & Art. XI. *des différens âges qu'on a remarqués dans l'Histoire de plusieurs Nations.*

ruiner par eux-mêmes. Il seroit enfin aisé à démontrer combien la France peut souffrir de pertes consécutives avant que de succomber, & trouver de ressources dans les causes générales de sa prospérité, contre les causes particulieres qui pourroient la priver de Généraux dans le tems que ses Voisins auroient un Annibal, ou lui cacher ses intérêts tandis qu'elle auroit un Maximilien ou un Ferdinand pour Ennemis. Mais j'abandonne ces réflexions, pour ne pas commencer un nouvel Ouvrage en finissant celui-ci.

XVI. On redonne l'Italie aux Romains & l'on examine quelle pourroit être leur fortune.

Bien des Gens ne doutent point qu'un Etat établi sur les mêmes fondemens que la République Romaine, ne fût aujourd'hui très-considérable dans l'Europe. Cette erreur est une suite des préjugés que l'on puise ordinairement dans la lecture des Historiens. Si on a lu avec quelque attention cet Ouvrage, on doit prévoir ce que je vais dire en indiquant le plus briévement qu'il me sera possible, la plûpart des principes que j'ai établis jusques ici.

Je suis au contraire persuadé que la différence des tems & des mœurs

tiendroit une pareille République dans une basse médiocrité. Pour le prouver avec quelque évidence, il ne faut que resserrer dans quelques sens particuliers ce que cette proposition renferme de vague.

Si l'on suppose que les Romains fussent aujourd'hui aussi attachés à leur pauvreté qu'ils l'étoient dans les beaux jours de leur République, & qu'ils ne cultivassent d'autre art que celui de la Guerre, dès-lors ils seroient inférieurs à leurs Voisins. En même tems qu'ils se feroient des Ennemis par leur inquiétude & par leur ambition, ils seroient hors d'état de faire la Guerre. L'argent aussi nécessaire que le courage du Soldat & la sagesse du Général, est devenu le nerf de la Guerre. Ainsi ces nouveaux Romains, à qui l'on redonneroit si l'on veut toute l'Italie, seroient esclaves de leurs Voisins qui les domineroient par leurs richesses.

Mais si cette supposition m'est trop favorable parce qu'il est impossible que le Peuple d'une Province aussi propre au commerce que l'Italie renonçât à des avantages qui assureroient la grandeur de l'Etat, pour

s'attacher opiniâtrement à une pauvreté qui le feroit mépriser ; convenons que les nouveaux Romains cultiveroient les Arts & feroient fleurir le commerce. Chaque situation a nécessairement son génie particulier ; & dans ce second cas on ne peut point supposer que les Romains conservassent au milieu de leurs nouvelles occupations, le génie & les mœurs qui étoient le fruit de leur Police Militaire, & qui établirent leur grandeur.

Il ne faut point douter qu'un Peuple qui ne cultiveroit les Arts que pour répandre dans le Trésor de la République le fruit de tous ses travaux, ne menaçât le monde entier d'un prompt esclavage. Cette vertu sublime seroit nécessairement accompagnée de toutes les plus hautes qualités de l'ame ; mais il faut se garder de vouloir associer des choses incompatibles ; l'Homme n'est point né pour ce Stoïcisme, & il faut bien se souvenir qu'il n'aime sa Patrie que parce qu'il s'aime lui-même.

Dès-lors que les Romains auroient à peu près le même génie que les autres Peuples de l'Europe, ils cesse-

roient d'avoir les mêmes avantages qu'ils eurent autrefois sur leurs Ennemis. Je dis même que leur Gouvernement ne pourroit pas subsister. Comme on ne peut point supposer que la fortune de la Noblesse & du Peuple fut égale dans la nouvelle Rome, il n'y auroit plus dans son Gouvernement un ressort capable de conserver au Peuple sa supériorité. Il ne pourroit même y avoir aucun équilibre entre les deux Ordres de l'Etat. Je l'ai déja dit ailleurs, les Citoyens riches se serviroient de leurs richesses pour asservir la multitude, & la République dégénéreroit nécessairement en Aristocratie.

Je sçai que les Romains qui cultiveroient les Arts pour s'enrichir, & dont je suppose la domination bornée dans l'Italie, n'éprouveroient point les désordres qui nâquirent autrefois de la contrariété de leurs mœurs avec leurs Loix. Ils n'auroient point à craindre les violences que les Loix Agraires & les Gracques exciterent; & d'un autre côté la République qui ne se verroit point obligée à prolonger le tems de ses Magistratures, seroit toujours plus puissante que

ses Magistrats. Mais quoique les nouveaux Romains ne craignissent aucun de ces inconvéniens qui ruinerent la République Romaine, il ne faut pas en conclure qu'ils pussent se soutenir. Ils se verroient exposés à mille autres dangers; le détail en seroit trop long, & je me borne à examiner quelle seroit la foiblesse de la nouvelle République.

Il est d'abord bien difficile de concevoir comment elle conserveroit son Empire sur l'Italie. Si Rome y avoit la même autorité que Venise exerce dans les Terres de son obéïssance, sa foiblesse la forceroit de renoncer aux Armes; elle ne trouveroit dans les Peuples d'Italie ni les forces, ni l'attachement, ni le courage qui la firent autrefois triompher de ses Ennemis; & elle ne seroit environnée aujourd'hui que de Sujets d'autant moins disposés à obéïr qu'ils recevroient la Loi, non pas d'un Sénat sous lequel on peut encore se résoudre à plier, mais de la populace même de Rome dont la Noblesse tiendroit son autorité.

Si pour se rendre au contraire plus considérable ou plus conforme à l'an-

cienne Républiquè, la nouvelle Rome laisse à chaque Ville ses Loix, ses usages & sa liberté, elle perdra bientôt la puissance souveraine. Outre qu'étant occupée par d'autres fonctions que celle de la Guerre, elle ne nourrira plus dans ses murs une Armée de Soldats, & qu'elle ne pourra tirer que des secours médiocres de ses Colonies, la Politique moderne débauchera ses Sujets. Ils trouveront mille avantages particuliers à chercher la protection de tous les Princes Etrangers; ceux-ci de leur côté seront intéressés à la leur accorder, & chaque Ville d'Italie joüira enfin d'une entiere liberté.

Dans cette foiblesse où Rome se verroit réduite par son Gouvernement, elle ne seroit dans l'Europe qu'une Ville sans considération, & qui ne subsisteroit que parce qu'elle ne donneroit aucune jalousie à ses Voisins. Il ne faut pas s'imaginer qu'elle pût s'assurer de l'attachement & de la fidélité des Italiens par les mêmes moyens qui réüssirent aux premiers Romains, & qui auroient encore produit leur effet après qu'Annibal eût été chassé de l'Italie, les circonstan-

ces

ces ne ſont pas les mêmes, l'Europe d'un côté n'eſt plus dans la même ignorance de ſes intérêts que les Ennemis des anciens Romains, & d'un autre côté la nouvelle Rome ne pourroit point inſpirer la terreur qui eſt néceſſaire pour établir chez les Peuples de pareils préjugés.

Elle ne pourroit point auſſi attacher les Italiens à ſon ſort, en partageant avec eux la puiſſance ſouveraine. Cette Politique ne ſeroit pas moins funeſte aujourd'hui qu'elle le fut autrefois quand les Peuples d'Italie obtinrent le droit de Bourgeoiſie Romaine: on verroit bientôt renaître les mêmes diviſions. Premierement on ne peut pas ſuppoſer que le Gouvernement mixte pût ſubſiſter avec cette Police, & en ſecond lieu quelles Loix aſſés ſages pourroient établir un bon ordre dans cette Démocratie?

Pour mieux approfondir cette queſtion qui eſt moins frivole qu'elle le paroît d'abord, puiſqu'elle eſt très-propre à faire ſentir toute la différence qu'il y a entre notre âge & celui des Romains; pour mieux, dis-je, approfondir cette queſtion, ſuppoſons que par l'effet de quelques

causes supérieures, les contrariétés que j'ai remarquées dans le Gouvernement des nouveaux Romains, ne le ruinassent pas. Supposons par impossible, que les Loix, malgré leur disproportion avec les mœurs présentes, en fussent respectées. Sans faire même attention que la nouvelle République seroit plûtôt une image de Carthage que de l'ancienne Rome, supposons encore que par un privilége particulier, les Artisans & tous ces Hommes vils qui composent la populace, fussent capables d'embrasser à la fois tous les intérêts de l'Europe, qu'ils perdissent en entrant dans la Place publique, cette bassesse de sentimens qu'ils auroient puisée dans leur condition, & qu'ils égalassent en force, en prudence, & en magnanimité les anciens Romains; à quels étranges inconvéniens ne les exposeroit pas la forme même de leur Gouvernement?

Le secret est l'ame des affaires; les Romains seroient cependant obligés d'agiter leurs intérêts en public, & ils ne pourroient cacher leurs résolutions. Les Anciens n'étoient point liés comme les Modernes par des né-

gotiations continuelles ; les Etats n'entretenoient point les uns chez les autres des Ambaſſadeurs ; les Arts & l'induſtrie n'avoient pas encore inventé ces moyens courts & faciles de faire voler rapidement les nouvelles d'une Province à l'autre. Une Puiſſance eſt aujourd'hui préſente partout ; & un Décret publié dans la Place publique de Rome, étoit autrefois un ſecret impénétrable pour Carthage & pour la Macédoine.

Ce que j'ai dit dans ce dernier Livre ſur la différente Politique des Anciens & des Modernes, me diſpenſe de rien ajouter en cet endroit. Puiſque j'ai prouvé, ſi je ne me trompe, que la République Romaine n'auroit pas fait les mêmes progrès, ſi ſes Ennemis avoient employé contre elle cette Politique qui a retenu la Monarchie Françoiſe dans des bornes infiniment plus étroites ; il doit paroître évident que les Romains modernes reſteroient dans leur médiocrité.

Il feroit inutile de m'étendre plus au long ſur cette matiere. Plus on y réfléchira, plus on ſera convaincu qu'une Société aujourd'hui établie ſur les mêmes principes de Gouvernement

que l'ancienne République des Romains, ne peut subsister que dans un Etat tel que Luques ou Geneve, qui se soutenant par sa foiblesse même & sous la protection de ses Voisins, borne tous ses soins à son commerce. La nouvelle République pour éviter, sa ruine, & conserver quelque crédit dans l'Europe, se verroit contrainte d'avoir des Troupes à sa Solde, de bâtir des Forteresses, & de réduire toute l'Italie à une véritable obéïssance. Quelques précautions que prît le Peuple pour conserver son autorité, ses Tribuns n'auroient bientôt qu'un vain nom, il se verroit bientôt forcé d'obéïr, & le Gouvernement dégénéreroit peu à peu en une pure Aristocratie (a). Dans ce cas si la nouvelle Rome conservoit dans son Sénat le même Ordre & la même Police, combien ne seroit-elle pas inférieure à Venise ? cette derniere République est fameuse dans l'Europe par sa sagesse, & elle doit sa réputation à l'ordre qu'elle a

(a) Voyez le cinquiéme Livre de la Politique d'Aristote. Ce Philosophe y entre dans un grand détail de tout ce qui peut causer quelque altération dans les Gouvernemens, & les faire succéder les uns aux autres.

établi dans ses Conseils & dans sa maniere de traiter les affaires. Cet (a) ordre en effet est aussi propre à former des Hommes utiles à la Patrie, à étendre les lumieres des Magistrats, & à les empêcher de s'écarter du vrai point de leurs intérêts, que la Police de l'ancien Sénat des Romains l'étoit peu.

Qu'on ne m'accuse point d'avancer un paradoxe, ou de mépriser la conduite & la Politique du Sénat Romain. Le reste de mon Ouvrage fait assés voir combien je l'estime, mais si ce Corps célebre se conduisit avec sagesse, ce n'est pas qu'on voye que les Loix qui étoient établies pour l'examen & la discussion des affaires, obligeassent, en quelque sorte, les Sénateurs à prendre le parti le plus sage; mais c'est que ces Hommes expérimentés dans toutes sortes d'affaires, & qui passoient successivement dans toutes les fonctions civiles & militaires d'une République toujours occu-

(a) Voyez l'Histoire du Gouvernement de la République de Venise, par M. Amelot de la Houssaye.

pée, apportoient naturellement dans les Conseils une expérience & une justesse que n'auroient point aujourd'hui les Sénateurs Romains, & ausquelles il faudroit suppléer par l'ordre que la République de Venise a établi dans son Gouvernement.

Il ne me reste qu'à rapprocher les François des anciens Romains; & en les supposant contemporains, je puis examiner quelle auroit pû être leur fortune. Tite-Live m'a donné l'exemple d'une supposition à peu près semblable, lorsqu'il fait descendre Alexandre en Italie.

Dans quelque situation que l'on prenne la République Romaine pour l'armer contre la France, depuis que le Gouvernement de celle-ci est perfectionné, il doit paroître, si je ne me trompe, assés certain qu'elle n'en auroit point triomphé. C'est après la seconde Guerre Punique que les Romains auroient pû faire la Guerre aux François avec le plus d'avantage; mais le Prince qui souleva l'Europe contre la Maison d'Autriche, & son fils qui la vit inutilement armée contre lui, auroient-ils permis, comme

Philippe ou comme Antiochus que la République Romaine eût continué à faire des Conquêtes faciles, en accablant les Nations les unes par les autres? La France lui eût opposé la politique courageuse d'Annibal, & dès-lors il est aisé de prévoir les suites de cette Guerre.

César le plus grand Capitaine qu'aît produit la République Romaine, demeura dix ans à vaincre les Gaules. Il n'auroit pas trouvé dans la France un Peuple désuni par des querelles particulieres, & que son ignorance dans les choses de la Guerre & de la Politique, laissoit sans ressources après quelques défaites. Les Gaulois n'avoient que du courage, mais avec ce même courage, les Armées Françoises accoutumées à une sage Discipline, auroient été conduites par le génie de Condé & de Turenne. César eut admiré en eux ses qualités, & tandis que ce Capitaine devoit se suffire à lui-même pendant les troubles de sa République, les Généraux François auroient été appuyés de la sagesse du Gouvernement de Loüis XIV. & du zele de tous les Citoyens.

Il n'en eſt pas de même des tems qui précéderent ces deux Regnes. Nos Ligues auroient offert aux Romains mille moyens faciles de détruire la Monarchie Françoiſe. Si l'on remonte aux Regnes antérieurs, il eſt encore plus aiſé de juger de la ſupériorité que la République Romaine auroit eûë ſur la France. Les Conquêtes d'Edoüard III. & de Henri V. nous apprennent ce qu'auroient pû faire les Scipions, les Marcellus, les Flamininus, & les Paul-Emile.

Le Gouvernement des Fiefs auroit rendu leurs ſuccès certains, & la République Romaine n'auroit jamais vû de circonſtance où ſa Politique pût agir plus librement. Elle eût profité avec ſon adreſſe ordinaire des intérêts différens qui diviſoient les Princes de la Monarchie Françoiſe. Avec quelle facilité n'auroit-elle pas trouvé dans les grands Vaſſaux des Maſſiniſſa & des Etoliens, qu'elle auroit enfin détruits, après s'en être d'abord ſervi pour s'agrandir ?

L'on ne peut remonter à des tems plus voiſins de la naiſſance des Romains & des François, ſans remarquer dans ceux-ci une grande ſupé-

riorité sur les autres. J'ai déja dit qu'on ne peut faire aucun parallele entre leurs premieres Guerres. En effet, qui doute que ces braves Guerriers qui conquirent les Gaules, n'eussent vaincu les premiers Romains ? Qui doute même que les Armées de Charlemagne n'eussent fait trembler la République Romaine dans sa plus haute prospérité ?

Depuis le regne de Loüis XI. les vices qui soumirent tant de Nations aux Romains, commencerent à devenir plus rares dans le Gouvernement de la Monarchie Françoise. Nos Rois aidés depuis par les circonstances, ont établi une Police qu'on ne peut trop loüer, qui fait encore de jour en jour de nouveaux progrès ; & qui entretenant l'amour du Prince & de la Patrie parmi les François, sera le premier ressort de leur bonheur & de leur gloire ; de même que l'amour de la liberté & de la Patrie, fut la premiere cause de la prospérité des Romains.

Fin du second & dernier Volume.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÉRES contenuës dans le second Volume.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIE'ME.

Fin de la Table.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé *Parallele des Romains & des François par rapport au Gouvernement*, il m'a paru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris ce 29. Aouſt mil ſept cent trente-neuf,

VATRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. Salut. Notre bien-amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Parallele des Romains & des François, par rapport au Gouvernement*; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilege ſur ce néceſſaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la Feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. A ces cauſes voulant traiter favorablement

ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage cy-dessus spécifié conjointement ou séparément, en un ou plusieurs Volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage cidessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10. Avril mil sept cent vingt-cinq; & qu'avant que de

l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre; & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le onziéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cens trente-neuf, & de notre Regne le vingt-cinquiéme. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre

Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris n. 316. fol. 301. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 15. Décembre 1739.

Signé, SAUGRAIN.

Interlibrum
8-11-1984
2 vols.
[VOL. I]

